This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 942,521

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SCIENCE

LOUIS ASTRUC

LI CACIO

RECUEI DE POUESIO PROUVENÇALO

AVEC

LA TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD

ET LE

Portrait de l'auteur par THÉO MAYER

PARIS
AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR
1, 3, 5, 7 ET 11, GALERIE D'ORLÉANS
Palais-Royal.

1884

LI CACÌO

UNIV. OF MICH.

LOUIS ASTRUC

LOUIS ASTRUC

165

425A

LI CACIO

RECUEI DE POUESIO PROUVENÇALO

AVEC

LA TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD

Et le portrait de l'auteur par THÉO MAYAN

PARIS
AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR
1, 3, 5, 7 ET 11, GALERIE D'ORLÉANS
Palais-Royal.

1884

DU MÊME AUTEUR :

La Marsiheso, drame en 3 actes èn vers.

Moun Album, portraits méridionaux.

Li Medaioun, nouveaux portraits méridionaux.

Papié pinta, autres portraits méridionaux.

8 7 1
A 86 c

Marseille. — Imprimerie marseillaise, rue Sainte 39.

A

MA PAURO MAIRE

NANETO ASTRUC

I

LIS AUBENCO

I

LES AURORALES

LIS AUBENCO

A-N-UN AMI

Es bèn verai qu'es tu moun mèstre
Dins lou parla de l'Art divin ;
Qu'es à tu que dève de m'èstre
Abéura dóu meiour di vin.

Paure pelegre, caminave,
Ah ! la routo èro grando e iéu
Ere soulet, e m'enanave
Aguènt au cor lou fiò de Diéu.

Lou sòu brulavo; dins ma tèsto
Lou soulèu tancavo si rai ;
A travès la póusso terrèsto
Mis iue cercavon lou Verai.

Car m'avien di : — Sounge, la terro ;
Car m'avien di : — Fum, l'amista ;
M'avien di : — Fourtuno, misèro ;
E pièi : — Bèn plus aut fau mounta,

Jouvènt, amount, luen, aut, dóumino
La Bèuta que cerco toun cor,
La trouvaras, parte, camino,
E n'escoutes pas lou maucor.

LES AURORALES

A UN AMI

Il est bien vrai que tu es mon maître dans la langue de l'Art divin; que c'est à toi que je dois de m'être abreuvé du meilleur des vins.

Pauvre pèlerin, je cheminais, ah! la route était grande et moi j'étais seul, et je m'en allais ayant au cœur le feu sacré.

Le sol brûlait; dans ma tête le soleil fixait ses rayons; à travers la poussière terrestre mes yeux cherchaient le Vrai.

Car on m'avait dit: — Songe, la terre; car on m'avait dit: — Fumée, l'amitié; on m'avait dit: — Fortune, misère; et puis: — Bien plus haut il faut monter,

Jeune homme, là-haut, au loin, domine la Beauté que cherche ton cœur, tu la trouveras, pars, chemine, et n'écoute pas le découragement.

R.H.

Aquelo femo, aquelo angèlo,
Sa terro es li plant estela ;
Soun amista's lis amour bello ;
Soun or, li vers escrincela.

Parte... — E la routo èro peniblo,
E caminave mau-grat tout,
Souvènt moun esquino se giblo,
Ma set cerco un abéuradou.

— « O vierginello, o bèuta puro !
Es-ti luen enca toun palai ?
Fau-ti qu'à dous pas de l'auturo
Iéu redavale au garagai ?

« Pieta, pieta pèr ma jouvènço
Afamado de verita ;
Pèr un cor matrassa, clemènço ;
E pèr lou camin fa, pieta ! »

Alor, davans mis iue que vese !
(Estre dous, soulas esperdu !)
Un ome, à moun bonur noun crese,
Pamens, aquel ome èro tu.

E tenié ta man uno coupo,
E me diguères : — « O jouvènt,
Jouino semènço es pas de coupo,
Leissen poussa tout ço que vèn.

Cette femme, cet ange, sa terre est la plaine étoilée ; son amitié répond aux belles amours et son or aux vers ciselés.

Pars... — Et la route était difficile, et je cheminais malgré tout, souvent mon dos se voûte, ma soif cherche un abreuvoir.

— « O vierge, ô beauté pure ! est-il loin encore ton palais ? Faut-il qu'à deux pas du sommet je redescende au précipice ?

« Pitié, pitié pour ma jeunesse affamée de vérité ; pour un cœur meurtri, clémence ; et pour le chemin fait, pitié ! »

Alors. devant mes yeux que vois-je ! (Etre deux, inexprimable soulagement !) Un homme, je ne crois point à mon bonheur, cependant, cet homme c'était toi.

Et ta main tenait une coupe, et tu me dis : — « O adolescent, jeune semence n'est pas à moissonner, laissons pousser tout ce qui vient.

« Perqué te maucoura ? toun amo
De lassige pòu s'endourmi ;
T'aduse un counfort fa de flamo,
Tè, béu, o fiéu de moun ami ! »

Prenguère en man la coupo santo,
O, de moun paire, ami tant dous !
E la bevèndo èro cremanto,
E despièi n'ai garda lou goust.

Car autant-lèu l'avé begudo,
Ere à la porto dóu palai :
Pèr tu, moun amo revengudo
Canto la Bello tant e mai.

Coume antan Giptis la brunello
Pourgè la coupo à soun amant,
La Pouësìo encantarello
Ma tra la siéuno pèr ti man.

Te deviéu aquest cant, moun mèstre
Dins lou parla de l'Art divin,
Qu'es à tu que dève de m'èstre
Abéura dóu meiour di vin.

La Pouësìo es uno divo,
Es la Vesta dóu souveni,
E de nautre, à travès li nivo,
Parlo à moun paire, à toun ami !

10 *de Janvié* 1882.

Pourquoi te décourager? ton âme peut s'endormir de lassitude; je t'apporte un confort fait de flammes, tiens, bois, ô fils de mon ami! »

Je pris en main la sainte coupe, de mon père ô ami si doux! Et le breuvage était brûlant, et depuis j'en ai gardé le goût.

Car aussitôt l'avoir bu, j'étais à la porte du palais: par toi, mon âme ravivée chante la Belle tant et plus.

Comme autrefois Gyptis la brune offrit la coupe à son amant, la Poésie enchanteresse m'a donné la sienne par tes mains.

Je te devais ce chant, mon maître dans la langue de l'Art divin, car c'est à toi que je dois de m'être abreuvé du meilleur des vins.

La Poésie est une déesse, c'est la Vesta du souvenir, et de nous, à travers les nuages, elle parle à mon père, à ton ami!

10 *Janvier* 1882.

NOSTO PLANETO

A Jan Tribaldy.

Lou magistre — un ami, t'en remèmbro, ami Jan?—
Après la leiçoun facho e dicho en galejant,
E lou devé prescri, toumbavo alor sa tèsto
Dins si man, e lis iue fisse, la caro en fèsto,
Semblavo plus n'agué soucit d'eici-de-bas;
Sounjavo en quaucarèn que nàutri vesian pas;
E pièi quand la pensado unido à la pensado,
Esclargissié si niéu d'uno vivo uiaussado,
Alor prenié sa plumo e magistre, escoulan
Fasien còrus ensèn dessus lou papié blanc.
Aquel ome charrant ansin 'mé li divesso
Me rappello aro aquéu entourra de princesso,
Danis lou Jouine, e que plus tard i Courentian
Fasié l'escolo. E iéu, la lucho mounte sian
M'estouno pas : lou mèstre emé sis iue de flamo
Nous regardavo trop pèr qu'un pau de soun amo
Restèsse pas en nautre, e dóu tèms que soun cor
Metié sus lou papié si joio e soun desbord;
Dóu tèms que sout li det de nòsti cambarado
Quauque tèmo courrié, tu sounjaves i prado,
I vendémi saunouso, i daurànti meissoun,
De luen te sourrisien adeja ti cansoun,

NOTRE DESTIN

A Jean Tribaldy.

Le magister — un ami, t'en souvient-il, ami Jean ? — après la leçon faite et dite en plaisantant, et le devoir prescrit, laissait alors tomber sa tête dans ses mains, et les yeux fixes, le visage radieux, il semblait ne plus avoir souci d'ici-bas ; il songeait à quelque chose que nous ne voyions pas ; et puis quand la pensée unie à la pensée, éclairait ses nuages d'une vive lumière, il prenait alors sa plume et magister, écoliers faisaient chorus ensemble sur le papier blanc.

Cet homme causant ainsi avec les déesses me rappelle maintenant cet autre entouré de princesses, Denys le Jeune, et qui plus tard instruisait les Corinthiens. Et moi, la lutte où nous sommes ne m'étonne pas : le maître avec ses yeux de flamme nous regardait trop pour qu'un peu de son âme ne restât pas en nous, et tandis que son cœur mettait sur le papier ses joies et son débordement ; tandis que sous les doigts de nos camarades quelque thème courait, toi tu songeais aux prairies, aux vendanges saignantes, aux moissons dorées, de loin te souriaient déjà tes chansons, tes chansons

Ti cansoun coulourido i tresor de la terro.
E de noste destin èro la primovèro :
Te vesiéu di pantai suau bela li doun,
Enterin legissiéu *Mirèio* d'escoundoun !

25 *de Setèmbre* 1882.

SUS LOU PONT D'AVIGNOUN

*A Madamo B. H***.*

Lou soulèu majestous se lèvo tout-bèu-just ;
Amount i quatre vènt se vèi flouta li nivo
Coume de ridèu blanc ; lou soulèu es tout nus
E pèr fa sa teleto en Avignoun arrivo.

L'aubo i'a prepara l'escrin de sis ajust,
Pièi, crentouso a fugi, vierginello agradivo ;
Autant-lèu l'astre s'es enmantela de lus,
S'es courouna de fioc, a mes si pèiro vivo.

Alor, douçamenet, sus lou pont d'Avignoun,
Rèn flèr de sa bèuta, se clino em'abandoun
E se fai un mirau dóu Rose que soumiho...

colorées aux trésors de la terre. Et de notre destin c'était le printemps : je te voyais désirer les dons des rêves suaves, pendant ce temps je lisais *Mireille* en cachette !

25 *Septembre* 1882.

SUR LE PONT D'AVIGNON

*A Madame B. H***.*

Le soleil majestueux se lève à peine ; là-haut aux quatre vents on voit flotter les nuages pareils à des rideaux blancs ; le soleil est tout nu et pour faire sa toilette arrive à Avignon.

L'aurore lui a préparé l'écrin de ses parures, puis, craintive, a fui la vierge charmante ; aussitôt l'astre s'est enveloppé de lumière, s'est couronné de feu, a mis ses pierres vives.

Alors, tout doucement, sur le pont d'Avignon, nullement fier de sa beauté, il se penche avec abandon et se fait un miroir du Rhône qui sommeille...

Em'acò, se trouvant coumpli lou grand segnour,
Mounto pèr semena l'espèr encaro un jour
Sus li palais e dins lou cor de la pauriho (1).

Avignoun, Setèmbre 1880.

LI TRES CALIGNAIRE

A-n-Antòni Regnié, pintre prouvençau.

Pouèto, pintre e musicaire,
Sias autant fraire que rivau :
Es l'engèni que vous fai fraire
E lou meme amour inmourtau.

E vosto amanto es óujèt tau,
Qu'emai sigués tres calignaire
A barrula vers soun oustau,
Podon rèn dire li coumaire.

Coume uno aubo de paradis
Toujour plus puro resplendis
Quand ié mandas vòsti caresso.

O Mistrau, Gounod e Regnié (2),
Qu'es dous d'èstre rivau parié
Quand es Mirèio la mestresso !

(1) V. dans les *Chants des Félibres* (Paris, *Auguste Ghio*), la traduction en vers français de M F. Delille.

(2) Dans ses toiles provençales, le peintre Regnier s'est inspiré

Et ainsi se trouvant accompli le grand seigneur, il monte pour semer l'espoir encore un jour sur les palais et dans le cœur des déshérités.

Avignon, Septembre 1880.

LES TROIS AMANTS

A Antony Regnier, peintre provençal

Poète, peintre et musicien, vous êtes frères autant que rivaux : c'est le génie qui vous fait frères et le même amour immortels.

Et tel objet est votre amante, bien que vous soyez trois amoureux à rôder vers sa maison, les commères n'ont rien à dire.

Comme une aurore céleste elle resplendit toujours plus pure lorsque vous lui envoyez vos baisers.

O Mistral, Gounod et Regnier, qu'il est doux d'être de pareils rivaux lorsque Mireille est la maîtresse !

surtout du chef-d'œuvre de Mistral. Le public a pu voir de cet artiste : *L'insolation de Mireille* (Chant X) ; *Mireille et Vincent* (Chant II) et *Mireille et Andreloun* (Chant VIII).

PARTÈNÇO DI PESCADOU FOUCEIEN

Tablèu d'Antòni Regnié.

(CÈUCLE ARTISTI.)

Dins soun inmènse lié la mar soumiho enca,
Pamens li Fouceien van lèu èstre atrenca
Pèr parti. Lou lahut, emé soun biais de ciéune,
Amarra long la ribo, espèro un vènt qu'aciéune
Sa velo enca plegado. A bord, de pescadou
Embarcon li fielat, de pèis jamai sadou.
Au sòu, l'enfant regardo un que vai carga l'inde
Que dounara sus mar soun abéurage linde.
Au mitan dóu trafé plòu amour e poutoun...
Li Fouceien soun lest, mai lou cor, lou cor noun...
E lou paire, à-mita dins la barco, se viro
Pèr sarra lou nistoun dins si bras, e l'amiro
Lou rèire à barbo blanco e bastoun à la man;
Eici lis adiéu-sias misterious dis amant:
Beissant lis iue, la chato es pensativo e palo,
Lou jouvènt amourous ié parlo sus l'espalo;
Drecho, uno maire espincho ounte vai s'enana
L'ome e souto si bais endor soun darrié-na.
Enfin, contro lou mast dóu lahut un pescaire,
Vierge di sentimen qu'an rèire, amant e paire,
Countèmplo, silencious, aquéu riche tablèu
Esperant pèr soun cor un raioun de soulèu!

1881.

DÉPART DES PÊCHEURS PHOCÉENS

Tableau d'Antony Regnier.
(CERCLE ARTISTIQUE.)

Dans son immense lit la mer sommeille encore, cependant les Phocéens vont bientôt être prêts à partir. La tartane, avec sa grâce de cygne, attend, amarrée le long de la rive, qu'un vent embellisse sa voile encore roulée. A bord, des pêcheurs embarquent les filets, jamais rassasiés de poissons. A terre, l'enfant regarde un (homme) qui va charger le broc qui sur la mer donnera son breuvage limpide. Au milieu du va-et-vient il pleut amour et baisers... Les Phocéens sont prêts, mais le cœur, le cœur ne l'est pas... Et le père, à demi dans la barque, se retourne pour serrer le petit enfant dans ses bras, et l'aïeul l'admire, l'aïeul à barbe blanche et bâton à la main; ici les adieux mystérieux des amants: baissant les yeux, la fillette est pensive et pâle, le jeune homme amoureux lui parle sur l'épaule; droite, une mère fixe l'endroit où ira l'époux et sous ses baisers endort son nouveau-né. Enfin, contre le mât de la tartane un pêcheur, ignorant des sentiments qu'ont aïeul, amant et père, contemple silencieux ce riche tableau attendant pour son cœur un rayon de soleil!

1881.

LOU PESCADOU

A Pau Gaussen.

Lou bounet catalan sus l'auriho, li rèn
Emé suen amaga dins la roujo taiolo,
Lou brave Sant-Janen, franc de Diéu, cregne rèn
E's un rèi, apiela subre sa bataiolo.

A Veniso, à si niue noun bèlo quaucarèn :
Un cop si fielat tra dins la bono draiolo,
Amo que plan-planet lou brèsson à-de-rèng
Sigue un lóugié pantai, sigue l'aureto molo.

Vèi sus lou ribeirés dous enfant vermeiau
Qu'uno femeto tèn su'n mouloun de caiau,
De poutouno, sèns fin, tresano la calanco...

Souto l'auro subran la barco a tremoula,
Lou pescadou renais e sout la luno blanco
Countùnio soun pantai en tirant si fielat.

25 *de Desèmbre* 1877.

LE PÊCHEUR

A Paul Gaussen.

Le bonnet catalan sur l'oreille, les reins soigneusement enveloppés dans la ceinture rouge, le brave *Sant-Janen* (1), à part Dieu, ne craint rien et c'est un roi, appuyé sur son bord.

A Venise, à ses nuits il ne porte aucune envie : une fois ses filets lancés dans la bonne voie, il aime que doucement le bercent tour à tour soit un rêve léger, soit la molle brise.

Il voit sur le rivage deux enfants vermeils qu'une jeune femme tient sur un tas de galets, de baisers indéfiniment tressaille la calanque...

Sous le vent, soudain, la barque a tremblé, le pêcheur renaît et sous la lune blanche continue son rêve en tirant ses filets.

25 *Décembre* 1877.

1) *Sant-Janen :* de Saint-Jean, vieux quartier de Marseille (*le vieux Marseille*, dit le peuple), habité par les pêcheurs.

LI BIJOUT DE MIRÈIO

Sus l'Album de Mlle Mirèio Roumiéux.

Bijout sènso parié, quand vesès sout la ramo
Dos agrioto unido em'un liame verdau ;
O bessouno de l'art, pendènt coulour de flamo,
D'esmeraudo, dirias, poutouno lou courau !

Tambèn pèr Mireieto es la beloio qu'amo :
Quand vai faire la fueio en quauque champ de Crau,
Proche de soun còu brun li pendeloto flamo
Esbrihon, e Vincèn tèn plus sus lou carrau...

E iéu, iéu que d'eici vese, madamisello,
Sourrire vosto bouco, oh ! vòsti labro alor
Segur an la frescour dis agrioto bello ;

E se de Vincenet aviéu lou parla d'or,
Vous diriéu que jamai la plus richo daurèio
Vauguè frescour, jouvènço e voste noum, Mirèio !

En Crau, Mai 1877.

LES BIJOUX DE MIREILLE

Sur l'Album de Mlle Mireille Roumieux.

Bijoux sans pareils, lorsqu'on voit sous la feuillée deux griottes unies par un lien verdoyant ; ô jumelles de l'art, pendants (aux) couleurs de feu, il semble que l'émeraude fait un baiser au corail !

Aussi de Mireillette est-ce là la parure préférée : quand elle va *faire la feuille* dans quelque champ de la Crau, près de son cou bruni brillent les jolies pendeloques, et Vincent ne se contient plus sur la route...

Et moi, moi qui vois d'ici, mademoiselle, (le) sourire (sur) votre bouche, oh ! vos lèvres alors ont assurément la fraîcheur des belles griottes ;

Et si de Vincent j'avais le langage élégant, je vous dirais que jamais les plus riches atours ne valurent fraîcheur, jeunesse et votre nom, Mireille !

La Crau, Mai 1877

EMÉ SA PLUMO

A ***.

Aquéu que sènso se geina
A pres ta plumo doucinello
E l'a fourçado à camina
Au mitan d'idèio nouvello,

Aquéu es un enfant que n'a
Pèr tout bonur que farfantello,
Aquéu voudrié pas èstre na,
Aquéu viéu que de regardello.

Dóu tèms que canto iue blu, péu blound,
Es pancaro au bout sa cansoun
Que dous bras raubon l'idealo ;

E tè, ta plumo que gemis
Souto sa man que fernesis
Fara'nca ta cansoun nouvialo !

31 *de Desèmbre* 1878.

AVEC SA PLUME

A * * *.

Celui qui sans se gêner a pris ta plume docile et l'a forcée à cheminer parmi de nouvelles idées,

Celui-là est un enfant qui n'a pour tout bonheur qu'illusions, celui-là voudrait ne pas être né, celui-là ne vit que par les yeux.

Tandis qu'il chante yeux bleus, chevelure blonde, sa chanson n'est pas terminée que deux bras enlèvent l'idéale ;

Et tiens, ta plume qui gémit sous sa main frémissante tracera encore ton chant nuptial !

31 *Décembre* 1878.

ENCÒ DI MUSO

Sus l'Album nouviau de la felibresso Leountino Goirand.

L'Oulimpo es en grand boulegado :
Li Muso davans si mirau
An si beloio desplegado,
E brihon diamant e courau ;
De tout caire, sus li cadiero,
Se veson raubo de satin,
Mantèu de sedo, plumo autiero,
Cherpo de fiò, riban aurin.

Pèr li noço d'uno divesso
Ansindo s'alestisson tant,
E li sourrire e la tristesso
Fan còrus dins aquel envanc.
Cliò, souto si lausié-flòri,
Dis : — « Tre deman farai l'istòri
D'aquéu mariage benastra ;
Mi sorre, pèr nosto amigueto,
Deman reprendrai ma troumpeto,
Que luen, bèn luen resclantira. »

Melpoumèno, la fàci grèvo,
Se passant de couturne nòu,
Dis : — « Ta partènço, que me grèvo,
Amigo ! lou destin lou vòu !...

CHEZ LES MUSES

Sur l'Album nuptial de la félibresse Léontine Goirand.

L'Olympe est en grand mouvement : les Muses devant leurs miroirs ont étalé leurs atours, et brillent diamants et coraux ; de tous côtés, sur les chaises, on voit robes de satin, manteaux de soie, plumes superbes, écharpes de feu, rubans dorés.

Pour les noces d'une déesse elles font ainsi tant de préparatifs, et les sourires et la tristesse se mêlent dans cet élan. Clio, sous ses lauriers fleuris, dit : — « Dès demain je ferai l'histoire de ce mariage bienheureux ; mes sœurs, pour notre jeune amie, demain je reprendrai ma trompette, qui loin, bien loin retentira. »

Melpomène, le visage grave, chaussant des cothurnes neufs, dit : — « Amie, que ton départ m'accable, le destin l'ordonne !...

O tu, qu'as canta *Pauro Maire*,
Plouro-me, canto : pauro sor !
A tu mi scètre esbarlugaire,
A iéu moun pougnard dins lou cor ! »

Talìo a fa toumba soun masco
E davans lou mirau sourris :
— « Oh ! que coumèdi ! fau que nasco
M'entourne de la noço, dis.
O ma douço amigo ! o chatouno !
T'envas ; mai vaqui ma courouno,
Es d'èurre : sarai sèmpre à tu !
Autant que iéu sigues fidèlo... »
Ço disènt, assajo, la bello,
De broudequin que i'an adu.

Tendroun coume un èr de flahuto,
S'entènd un gème en un cantoun :
Es Eutèrpi que, soulo e muto,
Dins soun cor canto l'abandoun.
Sa tèsto de bèuta clarejo.
Gemis : — « Ma courouno de flour,
Te la doune ; toujour flourejo,
Car l'ai bagnado de mi plour ! »

Tersicoro, vivo, ajouguido,
Danso e, metènt dintre si péu
De bèlli garlando flourido,

O toi, qui as chanté *Pauvre Mère*, pleure-moi, chante : pauvre sœur ! A toi mes sceptres éblouissants, à moi mon poignard dans le cœur ! »

Thalie a fait tomber son masque et devant le miroir sourit : — « Oh ! quelle comédie, dit-elle, il faut que je retourne ivre de la noce. O ma douce amie ! ô jeune fille ! tu t'en vas ; mais voici ma couronne, elle est de lierre : je serai toujours à toi ! Sois autant que moi fidèle... » Cela disant, la belle essaie des brodequins qu'on lui a apportés.

Tendre comme un air de flûte, on entend un soupir dans un coin : C'est Euterpe qui, seule et muette, dans son cœur chante l'abandon. Sa tête rayonne de beauté. Elle gémit : — « Ma couronne de fleurs, je te la donne ; elle fleurit sans cesse, car je l'ai arrosée de mes pleurs ! »

Terpsichore, vive, enjouée, danse et, mettant dans ses cheveux de belles guirlandes fleuries,

Crido : — « Oh ! que vau m'amusa, iéu
A tu, ma sourreto bloundino,
Baiarai moun arpo divino,
E ié jougaras ti cansoun :
Ausindo metras dins moun amo
Toun cor amaire, gènto damo,
E saren sèmpre à l'unissoun. »

Souto sa courouno de roso,
Eratò miro lou nistoun
Di gauto redouneto e roso
Qu'es à si pèd. — « O Cupidoun !
Ié vèn, perqu'as tra blessaduro
A moun amigo?... Amigo, auras
Ma liro en souvenènço puro...
Pènso à iéu quand la toucaras ! »

Caliopo, fiho erouïco,
Emé soun aire majestous,
Dis en paraulo magnifico
A Cliò : — « Sarai pèr l'espous
Ço que saras pèr l'espousado ;
Farai uno novo *Iliado*
De si vertu, de si talènt,
E pièi, dins lou bouquet d'arange
Que vai ana porge à soun ange,
Metrai mi lausié redoulènt. »

s'écrie: — « Que je vais donc m'amuser! A toi, ma blonde jeune sœur, je donnerai ma harpe divine, et dessus tu joueras tes chansons: ainsi tu mettras dans mon âme ton cœur aimant, gentille dame, et nous serons toujours d'accord. »

Sous sa couronne de roses, Erato admire le petit enfant aux joues roses et potelées qui est à ses pieds. — « O Cupidon! fait-elle, pourquoi as-tu blessé mon ami?... Amie, tu auras ma lyre en pur souvenir... Pense à moi lorsque tu la toucheras! »

Calliope, fille héroïque, avec son air majestueux, dit en paroles magnifiques à Clio: — « Je serai pour l'époux ce que tu seras pour l'épousée; je ferai une nouvelle *Iliade* de ses vertus, de ses talents, et puis, dans le bouquet d'oranger qu'il va offrir à son ange, je mettrai mes lauriers odorants. »

Dedins uno raubo estelado
Que fai belugueja lis iue,
URANIO : — « O ma bèn-amado,
Dis, farai resplendi ti niue !
Lou bonur, luen, fau que s'escounde ;
Tène la terro dins mi man ;
Chausiras un liò dins lou mounde
Pèr fa toun nis 'mé toun amant. »

S'assajant sa tunico blanco,
Lou front de pèrlo courouna,
POULIMNIO fai : — « Rèn te manco ;
Aro toun cor a boutouna.
Ma sorre, escouto moun arengo ;
Counservo de-longo ta lengo ;
Iéu n'ai que li flour dóu parla,
Te li semounde en souvenènço ;
La lengo fai trouva l'absènço
Encaro douço à l'eisila ! »

L'Oulimpo es en grand boulegado ;
Li Muso davans si mirau
An si beloio dèsplegado,
E brihon diamant e courau ;
De tout caire, sus li cadiero,
Se veson raubo de satin,
Mantèu de sedo, plumo autiero,
Cherpo de fiò, riban aurin

Dans une robe étoilée qui fait scintiller les yeux, URANIE : — « O ma bien-aimée, dit-elle, je ferai resplendir tes nuits ! Le bonheur, loin, doit se cacher ; je tiens la terre dans mes mains ; je choisirai un endroit dans le monde où tu feras ton nid avec ton amant. »

Essayant sa tunique blanche, le front couronné de perles, POLYMNIE fait : — « Rien ne te manque ; maintenant ton cœur est éclos. Ma sœur, écoute ma harangue ; conserve toujours ta langue ; je n'ai que les fleurs de l'éloquence, je te les offre en souvenir ; la langue fait trouver l'absence encore douce à l'exilé ! »

L'Olympe est en grand mouvement ; les Muses devant leurs miroirs ont étalé leurs atours, et brillent diamants et coraux ; de tous côtés, sur les chaises, on voit robes de satin, manteaux de soie, plumes superbes, écharpes de feu, rubans dorés.

Tout-d'un-cop APOULOUN arribo
E ié fai : — « Mis amigo, lèu
En campagno pèr d'àutri ribo !
Prèste es lou càrri dóu Soulèu.
Pèr l'Alzoun quiten lou Permesse !
Pèr Gardoun Castallo cesse
Si milo noto de cristau !
Quiten Elicoun pèr Ceveno,
E dins la Pradarié qu'aleno
Oubliden lou Pinde suau... »

Em'acò, tóuti li princesso
Dintre lou càrri de Febus,
Pèr ana de-vers la divesso,
An pres si plaço en plen trelus.
Au mitan, uno canestello
Rejoun tóuti li doun nouviau,
E Pegaso a de farfantello,
S'emporto... e part coume l'uiau.

MANDADIS

Cadun de nous-autre a sa Muso :
Quau canto, quau plouro, quau ris,
Quau fouligaudo, quau s'amuso,
Quau sènso brut bastis soun nis !...
Vuei fasès voste nis, o sorre !
En pas dins lou bonur demore !

Tout-à-coup, Apollon arrive et leur dit : — « Mes amies, vite en route pour d'autres contrées ! le char du Soleil est prêt. Pour l'Alzon quittons le Permesse ! Pour le Gardon que Castalie cesse ses mille notes de cristal ! Quittons l'Hélicon pour les Cévennes, et dans la Prairie qui embaume oublions le Pinde suave... »

Alors, toutes les princesses dans le char de Phébus, pour aller vers la déesse, ont pris place en pleine lumière. Au milieu, une corbeille renferme tous les dons nuptiaux, et Pégase a des éblouissements, s'emporte... et part comme l'éclair.

ENVOI

Chacun de nous a sa Muse : qui chante, qui pleure, qui rit, qui folâtre, qui s'amuse, qui sans bruit bâtit son nid !... Aujourd'hui vous faites votre nid, ô ma sœur ! Qu'il demeure en paix dans

Nòsti Muso fan de souvèt :
Aquest libre es la canestello
De nosto amista, Damisello ;
Madamo, de noste respèt.

Abriéu 1882.

DAVANS SANT-LOUIS D'ANTIN

Sus l'Album nouviau de Mlle Mario Jasmin.

Davans Sant-Louis d'Antin uno troupo angelico
Trenavo d'arangié. Dedins, uno musico
Tremudavo la glèiso en un councert suau.
E sus la plaço, ebi d'óudour e d'armounio,
Li gènt se disien que maridavon la fiho
D'un prince o de quaucun plus aut...

Davans Sant-Louis d'Antin un vièi passè ; sa tèsto
Raiounavo d'un lum qu'enlusiguè la fèsto ;
Lou troupèu angeli lou saludè'n gascoun ;
L'arangié tout-d'un-tèms en jaussemin se chanjo...
Lou pople emé respèt sus la plaço se ranjo
E picon di man i balcoun...

Davans Sant-Louis d'Antin alor plus res questiouno :
De-segur quaucun aut marido sa chatouno.

le bonheur ! Nos Muses font des souhaits : ce livre est la corbeille de notre amitié, Demoiselle ; Madame, de notre respect.

Avril 1882.

DEVANT SAINT-LOUIS D'ANTIN

Sur l'Album nuptial de Mlle Marie Jasmin.

Devant Saint-Louis d'Antin une troupe céleste tressait des fleurs d'oranger. A l'intérieur, une musique transformait l'église en un suave concert. Et sur la place, ivres de parfums et d'harmonie, les gens se disaient que l'on mariait la fille d'un prince ou de quelqu'un plus haut...

Devant Saint-Louis d'Antin un vieillard passa ; sa tête rayonnait d'une lumière qui incendia la fête ; le troupeau céleste le salua en gascon ; aussitôt l'oranger se change en jasmin... Le peuple respectueusement se range sur la place et l'on bat des mains aux balcons...

Devant Saint-Louis d'Antin alors plus de questions : certainement quelque haut personnage

La porto sout li det de dous ange se duerb,
E la troupo angelico em'aquest refrin cuerb
Li vivat que la foulo entouno :

Las carrèros diouyon flouri
Tant bello nòbio bai sourti,
Diouyon flouri, diouyon grana
Tant bello nòbio bai passa !

Febrié 1883.

A FREDERI MISTRAU

Pèr si noço.

Que l'ounour es que languitòri
E qu'es pau de causo la glòri,
O Mèstre, nous l'as bèn moustra :
Tu tant grand qu'emplisses lou mounde,
As prouva que toun cor avié pas soun abounde
E vers quicon autre s'es tra.

Tu qu'à travès la Crau inmènso,
Au grand soulèu de la Prouvènço,
Coume fai l'eigloun majestous,
As óupousa toun front superbe —
En vesènt pièi, amount dins lou cèu que se duerbe,
Clareja'n astre luminous

marie sa fille. Sous les doigts de deux anges la porte s'ouvre, et la troupe céleste couvre avec ce refrain les vivats qu'entonne la foule :

Les chemins devraient fleurir si belle épousée va sortir, devraient fleurir, devraient grainer *si belle épousée va passer !*

Février 1883.

A FRÉDÉRIC MISTRAL

Pour ses noces.

Que les honneurs ne sont qu'ennuis et que la gloire est peu de chose, ô Maître, tu nous l'as bien montré : toi si grand qui emplis le monde, tu as prouvé que ton cœur n'avait pas son soûl, et il s'est tourné vers autre chose.

Toi qui à travers l'immense Crau, au grand soleil de la Provence, ainsi que l'aiglon majestueux, as opposé ton front superbe, en voyant puis, là-haut dans le ciel qui s'entr'ouvre, luire un astre radieux

An belugueja ti parpello.
Sout li rai rousen d'uno estello
Es parti lou fiò de tis iue,
Mai quatecant es dins toun amo,
Es dins toun cor cremant que se porto la flamo
Qu'au soulèu adusié la niue.

E ta Mirèio destinado
Que de ti pantai èro nado,
Descèndre vers tu la vesèn,
Sa voues, s'entènd ges coume aquelo,
La recouneissen bèn, aquelo voues es Elo
Que souspiro : « T'ame Vincèn ! »

De noste Mèstre, o nòvio blanco,
Vène lèu dins nòsti calanco,
Entènde crida nòsti cor ;
Dins la Prouvènço sian toui fraire,
Vène lèu, vène, auras pèr maire, nosto maire,
E la pouësìo pèr sor !

Saras l'estello felibrenco
Que nous aflamo, o Dijounenco !
Saras noste eterne printèms,
E sout ti rebat pur e rose,
Oublidant que tout passo emé li flot dóu Rose
Rediren li cant d'autre-tèms.

27 *de Setèmbre* 1876.

Tes paupières ont vacillé. Sous les rayons roses d'une étoile le feu de tes yeux est parti, mais soudain c'est dans ton âme, c'est dans ton cœur brûlant que se porte la flamme qui portait ombrage au soleil.

Et ta Mireille réservée qui de tes rêves était née, nous la voyons descendre vers toi, sa voix (on n'en entend pas comme celle-là) nous la reconnaissons bien, cette voix c'est Elle qui soupire : « Je t'aime, Vincent ! »

De notre Maître, ô blanche épouse, viens vite dans nos calanques, entends nos cœurs appeler ; dans la Provence nous sommes tous frères, viens vite, tu auras pour mère notre mère et la poésie pour sœur !

Tu seras l'étoile félibréenne qui nous enflamme, ô Dijonnaise ! Tu seras notre éternel printemps, et sous tes reflets purs et roses, oubliant que tout passe avec les flots du Rhône, nous redirons les chansons d'autrefois.

27 *Septembre* 1876.

BRESSARELLO

Pèr moun pichot Lucianet.

Fai ta nouneto,
Moun anjoun poulit,
Es ta meireto
Que vòu t'endourmi.
L'a dich à toun paire,
Qu'es un pau troubaire,
E lèu-lèu pèr soun anjoun
M'a canta'questo cansoun.

Fai ta nouneto,
Moun pichot amour,
Es ta meireto
Que bresso toujour.
Toun brès que creniho
Es la pouësìo
Qu'à toun paire fai veni
Li cansoun pèr t'endourmi.

Fai ta nouneto,
O moun bèu mignot,
Es ta meireto
Que te canto acò;

BERCEUSE

Pour mon petit Lucien.

Fais ta *nonette*, mon joli petit ange, c'est ta petite mère qui veut t'endormir. Elle l'a dit à ton père, qui est un peu trouvère, et aussitôt pour son petit ange il m'a chanté cette chanson.

Fais ta *nonette*, mon petit amour, c'est ta petite mère qui berce toujours. Ton berceau qui geind c'est la poésie qui inspire à ton père les chansons pour t'endormir.

Fais ta *nonette*, ô mon beau mignon, c'est ta petite mère qui te chante cela ; ce sont des rimes

Tout acò's de rimo
Que vuei, sènso limo,
Pèr tu vèn de fabrica
Moun amour qu'es toun papa !

Fai ta nouneto,
Plus tard saras grand,
Paire e meireto
Saran pièi de grand.
Mai coume toun paire
Saras un cantaire,
E, moun ange, emé ti cant
Bressaras ti vièis enfant !

Fai ta nouneto,
Vendra la sesoun
Qu'uno meireto
Te dara'n pichoun.
Dins de rimo folo
Metras sa bressolo ;
Basto l'endormon ti vers
Fai badaia l'univers !

Fai ta nouneto...
Lou vaqui que dor. .
Ah ! ta meireto
Béu ta caro d'or...

que pour toi, sans lime, aujourd'hui vient de fabriquer mon amour qui est ton papa !

Fais ta *nonette*, plus tard tu seras grand, père et petite mère deviendront des aïeuls, mais ainsi que ton père tu chanteras, et, mon ange, avec tes chants tu berceras tes vieux enfants !

Fais ta *nonette*, la saison viendra où une petite mère te donnera un enfant. Dans des rimes folles tu mettras son berceau ; pourvu que tes vers l'endorment fais bailler l'univers !

Fais ta *nonette*. . Le voilà qui dort... Ah ! ta petite mère boit ton visage d'or... Toute poésie

Touto pouësìo
Dins toun raive briho.
Ma perlo, sus moun senet
Fai ta nouneto-nounet.

21 *de Nouvèmbre* 1883.

CANSOUN D'ANTAN

A Louis Vassalo, moun fihòu.

Coume antan au tèms di fado
Li fado
Guierdounavon si fihòu,
Museto, qu'es un pau fado,
Vai guierdouna moun fihòu.

E ié dis : « Eiçò m'agrado,
Agrado
De recebre vuei un iòu ;
A paire, à maire i'agrado
Que te doune vuei un iòu.

Mai acò's pas tout : apounde,
Apounde
Uno brouqueto, e pièi mai,
E pièi, pichot ange, apounde
Un pessu de sau... pas mai. »

brille dans ton rêve. Ma perle, sur mon sein fais ta *nonette-nonet.*

21 *Novembre* 1883.

CHANSON D'ANTAN

A Louis Vassallo, mon filleul.

Comme autrefois au temps des fées, les fées étrennaient leurs filleuls, Musette, qui est un peu fée, va étrenner mon filleul.

Et elle lui dit: « Ceci me plaît, qu'il te plaise aujourd'hui de recevoir un œuf; à père, à mère il plaît que je te donne aujourd'hui un œuf.

Mais ce n'est pas tout : j'ajoute, j'ajoute une allumette, et puis encore, et puis, petit ange, j'ajoute une pincée de sel... pas davantage. »

D'acò n'a ri tout lou mounde.
Lou mounde
Dis : « Museto, bèn verai,
S'arrouinara pas. » Lou mounde
Entènd pas forço au verai.

Mai i'a respoundu Museto :
« Museto
Vous dis que sara, lou saup,
Poulit coume un iòu. » Museto
Dis : « E bon coume la sau.

E dre coume uno brouqueto,
Brouqueto
Esclarant li prouvençau,
Caminara dre, brouqueto
Fasènt lume i prouvençau. »

Nouvèmbre 1883.

A MA FIHOLO MARIO-LOÜIS

Dedins li mes de l'annado a chausi
Lou plus bèu mes pèr naisse : tout verdejo,
Flouris la roso, e l'aucèu à plesi
Canto, e sus tout un dous blasin perlejo.

De cela tout le monde a ri. Le monde dit : « Musette, assurément, ne se ruinera pas. » Le monde s'entend peu à la vérité.

Mais Musette a répondu : « Musette vous dit qu'il sera, elle le sait, joli comme un œuf. » Musette dit : « Et bon comme le sel.

Et droit comme une allumette, allumette éclairant les provençaux,il marchera droit, allumette faisant lumière aux provençaux. »

Novembre 1883.

A MA FILLEULE MARIE-LOUIS

Parmi les mois de l'année elle a choisi le plus beau mois pour naître : tout verdoie, la rose fleurit, et l'oiseau à plaisir chante, et sur tout *perloie* une douce ondée.

O bèl anjoun, verdejo à toun lesi :
Sies l'esperanço ; o pichouno, flourejo :
Tu sies la roso ; amour, fai-nous ausi
Toun riéu-chiéu-chiéu : sies l'aucèu que s'eigrejo.

Jusqu'à ti larmo, à toun pichot ploura,
Que van sembla l'eigagno que s'escampo
Au mes d'abriéu sus li fueio e li pampo...

Oh ! tout en tu la vido a respira,
Dedins li mes as chausi de l'annado
Lou plus poulit di mes pèr èstre amado !

Villa-Paradis, 10 *d'Abriéu* 1881.

A PICHOUNO RÈINO

Ma neboudo.

... Ta maire
Despièi toun bateja, pecaire !
Couchado souto l'erbo, dor.
J. ROUMANIHO.

I

Quand saras grando, enfant, te diran que ta maire
Te couneissè pas tròup ;
Que sus ti bouco, ai, las ! te poutounejè gaire,
Qu'anères lèu en dòu ;

O beau petit ange, verdoie à ton loisir : tu es l'espérance ; ô petite (fille), fleuris : tu es la rose ; amour, fais-nous entendre ton bégaiement : tu es l'oiseau qui s'éveille.

Jusqu'à tes larmes, à ton pleurer mignon, qui vont rappeler la rosée qui se répand au mois d'avril sur les feuilles et sur les pampres...

Oh ! tout en toi a respiré la vie, parmi les mois tu as choisi de l'année le plus joli des mois pour être aimée !

Villa-Paradis, 10 *Avril* 1881.

A PETITE REINE

Ma nièce.

... Ta mère depuis ton baptême, hélas ! dort couchée sous l'herbe.
J. ROUMANILLE.

I

Lorsque tu seras grande, enfant, on te dira que ta mère ne te connut pas trop ; que sur tes lèvres, hélas ! elle te baisa peu, que tu fus bientôt en deuil ;

Te diran, ange pur, que jamai sus sa faudo
Sautères douçamen,
E que, quand fasié fre, jamai sa bouco caudo
Te dounè soun alen ;

Que sucères un la, pauro, qu'èro pas d'elo ;
Que pas meme uno fes
Dins toun brès t'endourmè d'uno cansoun nouvello,
Em'un èr gai e fres...

II

Partié quand tu veniés : lou bon Diéu faguè change,
Metè dins lou toumbèu
Uno martiro, alor que nous dounavo un ange
Pur e blanc coume nèu.

Ploures pas, moun amour, eissugo ti lagremo,
Ta maire, d'amoundaut,
Soufre en vesènt toun cor que dins la doulour cremo;
Ti plagnun ié fan mau.

Pènso à-n -elo souvènt, digo soun noum, pechaire !
Chasque sero à geinous,
E, quand t'endourmiras, amount emé ta maire
Saras en raive dous.

27 *de Janvié* 1875.

On te dira, ange pur, que jamais sur ses genoux tu ne sautas doucement, et que, lorsqu'il faisait froid, jamais sa bouche chaude ne te donna son haleine ;

Que tu suças un lait, pauvrette, qui n'était pas le sien ; que pas même une fois dans ton berceau elle ne t'endormit avec une chanson nouvelle, avec un air gai et frais...

II

Elle partait quand tu venais : le bon Dieu fit un échange, il mit dans le tombeau une martyre, alors qu'il nous donnait un ange pur et blanc comme neige.

Ne pleure pas, mon amour, essuie tes larmes, ta mère qui est là-haut, souffre en voyant ton cœur se consumer dans la douleur ; tes plaintes lui font du mal.

Pense à elle souvent, dis son nom, pauvrette ! chaque soir à genoux, et lorsque tu t'endormiras, là-haut avec ta mère, tu seras dans un doux rêve.

27 *Janvier* 1875.

LA MAIO

A ma sorre Maria Astruc.

Vesès-la coume es bello aquelo jouino fiho
Souto soun velet blanc, e talo qu'uno abiho
Au mitan d'aubespin, de roso e de lila ;
A soun entour se vèi courre d'eici, d'eila,
Em'un sietoun en man, si pichòtis amigo
Poulideto tambèn, e coume de fournigo,
Acampant de pertout. Carrejarien bèn mai
Quand vènon au passant : « Pèr la Bello-de-Mai ! »
E lou passant sourris : — « Tenès, douço jouvènço,
Iéu ame vòsti jo, blànqui flour d'innoucènço,
Tenès aquésti sòu que vous doune dóu cor,
Mai dounas-me peréu aqueste boutoun d'or
Qu'esbarlugo au mitan d'aquelo margarido,
A quicon que me plais : retrais, quand es flourido
La cacio (1), ma flour, flour que iéu ame tant
Pèr amor di péu blound d'uno galanto enfant
Qu'amère bèn, ai ! las !... mai vau ploura tout-aro !
Dequé vous vau counta, vàutri que vosto caro
Dis : bonur, dis : espèr, vido, prousperita.

(1) La *cassie :* fleur de l'acacia farnèse (*mimosa farnesiana*, Linn.), qu'autrefois les grisettes marseillaises portaient gracieusement à la bouche. Cette fleur qui, dit-on, est originaire de l'Inde, jouit depuis un temps immémorial d'un très-grand honneur à Marseille où elle devint l'emblème de ses jeunes filles.

LA MAIE

A ma sœur Maria Astruc.

Voyez-la comme elle est belle cette jeune fille sous son voile blanc, et telle qu'une abeille au milieu des aubépines, des roses et des lilas; autour d'elle on voit courir par-ci, par-là, également joliettes, ses petites amies une sébile à la main, et comme des fourmis amassant partout. Elles charriraient bien plus quand elles arrêtent le passant: « Pour la Belle-de-Mai! » Et le passant sourit: — « Tenez, douces jeunesses, moi j'aime vos jeux, blanches fleurs d'innocence, tenez ces sous que mon cœur vous donne, mais aussi donnez-moi ce bouton d'or qui brille au milieu de cette marguerite, il a quelque chose qui me plaît: on dirait, quand elle fleurit la cassie, ma fleur, fleur que j'aime tant par rapport aux blonds cheveux d'une enfant charmante que j'aimai bien, hélas!... Mais vais-je pleurer maintenant! Que vais-je vous raconter là, à vous dont le visage dit: bonheur, dit: espérance,

De nos jours on la voit peut-être un peu moins à la bouche des grisettes, mais davantage au corsage des demoiselles bien élevées et aussi à la boutonnière des *gentleman*.

« *Marsiho tèn à la bouco uno flour de cacio* » a dit Mistral.

O chatouno, courrès ; anen, de tout cousta
Semenas vòsti flour, li flour que Mai vous douno,
L'an que vèn n'i'aura'nca pèr faire de courouno ;
Courrès, amusas-vous, de roso n'i'a toujour
E vautre eternamen culirés pas de flour ! »

E li chato galoio an fugi ; coume l'iéli,
Blanco e puro la Maio(1) a lis iue de-vers éli,
E quand arribon : — « Tè, dison, avèn de sòu,
Tout-aro fara bon de fa gousteto au sòu
Eila dins lou bousquet, souto li gràndis aubo !... »

Iéu camine enterin, l'espàci me derraubo
Ço que se diguè pièi, quand subran davans iéu
Ausiguère uno voues doulènto : — « Au noum de Diéu,
Agués pieta, moussu, d'uno pauro famiho ;
Vesès à vòsti pèd uno maire, sa fiho,
Em'un drole que soun coussegui pèr la fam.
Pèr iéu mourririéu bèn, mai mi pàuris enfant !
Li pode pas quita ; que parlon noun lou vole ;
O ma bello pichoto ! e tu, moun brave drole !

(1) La *Maie* : « La coustume est très ancienne de choisir des plus belles et jeunes filles des quartiers, que l'on attife gorgiesement avec couronnes de fleurs, guirlandes, joyaux et accoutrements de soie sur des thrones et siéges eslevés en guise de jeunes déesses posées dans des niches, communément appelées *Mayes*, auxquelles tous les passants, au moins de condition

vie et prospérité. O jeunes filles, courez ; allons de tout côté semez vos fleurs, les fleurs que vous donne Mai, l'année prochaine il y en aura encore pour faire des couronnes ; courez, amusez-vous, des roses il y en a toujours et vous ne cueillerez pas des fleurs éternellement. »

Et les jeunes filles joyeuses ont fui ; blanche et pure comme le lys, la *Maie* a les yeux vers elles, et en arrivant : — « Tiens, disent-elles, nous avons des sous, ce sera charmant tout à l'heure de faire *goûtette* là-bas sur la pelouse du bosquet, sous les grands peupliers blancs !... »

Moi, je marche cependant, l'espace me dérobe ce qui se dit ensuite, quand soudain devant moi j'entendis une voix dolente : — « Au nom de Dieu, ayez pitié, monsieur, d'une pauvre famille ; vous voyez à vos pieds une mère, sa fille et un petit enfant que la faim poursuit. Quant à moi, je mourrais volontiers, mais mes pauvres enfants ! je ne puis pas les quitter ; qu'ils partent je ne le veux point ; ô ma belle petite ! et toi, mon brave gars !

honneste, sont invités et obligés de contribuer quelque pièce d'argent, moyennant un baiser. » (CÉSAR NOSTRADAMUS) Sauf le baiser, ajoute Mistral citant ces lignes au Ch. V. de *Calendau*, ce gracieux usage existe encore. A Marseille, on nomme les *jeunes déesses* Belles-de-Mai, mot qui, comme celui de *Maio*, indique le mois où a lieu la cérémonie.

Vole pas vous quita. Se sabias, bon moussu,
Quand lou malur un jour vous vèn pica dessu
Se pòu plus arresta. Me soubravo uno espèro,
A l'autouno passa me disiéu : « Quand la terro
Sara pleno de fueio, anaras li cerca,
Poudras au mens dourmi, pièi, se n'en rèsto enca
Poudras faire de fiò pèr recaufa li mèmbre
De ti pichots agnèu... » Mai, nouvèmbre, desèmbre
Venguèron e pèr sòu veguère escassamen
Pas uno soulo fueio. Oh ! pèr iéu quet tourmen !
Anave dins li prat, la niue, souto lis astre,
E vesiéu de grand fais alesti pèr li pastre
Que l'endeman matin adusien dins lou jas...
E iéu e mi pichot, tout l'ivèr dins lou glas,
Anerian pèd descaus, pregant dóu bout di labro
[cabro ! »
Dóu tèms que dins li fueio, au caud, dourmien li

— « Pauro maire ! » faguère en eissugant un plour.
— « Bon moussu, reprenguè, coumprenès li doulour
Que sagaton lou cor d'uno femo, pecaire !
Quand ié dison li siéu : un tros de pan, ma maire !
E qu'elo ié respond : manjarès mies deman,
Pèr nàutri chasque jour se pasto pas de pan !... »

Poudiéu plus supourta li plagnun de la femo,
Me sentiéu estoufa pèr de gròssi lagremo,

je ne veux pas vous quitter. Si vous saviez, bon monsieur, quand un jour le malheur vient vous atteindre il ne s'arrête plus. Un espoir me restait, à l'automne dernier, je me disais : « Quand la terre sera jonchée de feuilles, tu iras les ramasser, au moins tu pourras dormir, puis, s'il en reste encore tu pourras faire du feu pour réchauffer les membres de tes petits agneaux... » Mais novembre, décembre vinrent et sur le sol je ne vis seulement pas la moindre feuille. Oh ! pour moi quel tourment ! j'allais dans les prés, la nuit, sous les astres, et je voyais de grandes falourdes préparées par les pâtres et que le lendemain matin on apportait dans l'étable... Et moi et mes petits, tout l'hiver, dans la glace, nous marchâmes nu-pieds, priant du bout des lèvres, pendant que les chèvres dormaient chaudement dans les feuilles ! »

— « Pauvre mère ! » dis-je en séchant un pleur.

— « Bon monsieur, reprit celle-ci, vous comprenez les douleurs qui déchirent le cœur d'une femme, hélas ! quand les siens lui disent : un morceau de pain, ma mère ! et qu'elle leur répond : demain vous mangerez mieux, pour nous chaque jour on ne pétrit pas du pain !... »

Je ne pouvais plus supporter les plaintes de la femme, je me sentais étouffé par de grosses larmes,

Tambèn sènso muta, dins sa man, esmougu,
Metère quàuqui sòu dins ma pòchi escoundu,
E m'anave enana, quand m'arrestè la pauro :
— « Gramaci, noble cor es lou cor que restauro !
Avès d'enfant vous ? nàni ? avès un paire ? avès
Quaucun que vous espèro au lindau quand venès ?
Oh ! benesi sigués, vous emai quau vous amo,
Aguès sèmpre lou cor countènt e siavo l'amo... »
E l'enfant qu'au teté suçavo un la doutous,
Espandiguè sus iéu un sourrire amistous.

Marchère quàuqui pas, l'iue nebla, l'amo routo,
Vesiéu plus rèn de gai aro subre ma routo,
Tambèn virère lèu, reprenènt lou camin
Ounte aviéu rescountra Maio, iéli, jaussemin,
E coume douçamen, en secant mi parpello,
Mountave, apercebère amount mi vierginello
Qu'arroundavon quaucun ; pièi, quand mis iue segur
Pousquèron s'enfounsa dins aquéu nivo pur,
Veguère au bèu-mitan la malurouso maire.
Tres chatouno avien pres si sietoun e pèr l'aire
Courrien vers li passant, courrien coume jamai,
En cridant : « Bràvi gènt, pèr la Bello-de-Mai ! »
E li sietoun lèu plen, autant-lèu de la Maio
Eron veja dins lou bacin, e vivo, e gaio,
Urouso li jouvènto, urouso dins un vòu
Landavon d'autro part pèr acampa de sòu.

aussi, sans mot dire, ému, dans sa main je mis quelques sous dans ma poche cachés, et j'allais partir, quand la pauvre (malheureuse) m'arrêta : — « Grand merci, noble cœur est le cœur qui soulage ! Avez-vous des enfants vous ? non ? avez-vous un père ? avez-vous quelqu'un qui vous attend sur le seuil quand vous arrivez ? Oh ! béni soyez-vous avec ceux qui vous aiment, ayez à jamais le cœur content et l'âme tranquille... » Et l'enfant qui à sa mamelle suçait un lait douteux, laissa épanouir sur moi un sourire amical.

Je fis quelques pas, l'œil voilé, l'âme brisée, je ne voyais plus rien de gai maintenant sur ma route, aussi retournai-je bientôt prenant le chemin où j'avais rencontré Maie, lys et jasmin, et comme doucement en essuyant mes paupières, je montais, j'aperçus là-haut mes jeunes vierges qui entouraient quelqu'un; puis, lorsque mes yeux assurés purent s'enfoncer dans ce pur nuage, je vis au milieu la malheureuse mère. Trois fillettes avaient pris leur sébile et par la rue couraient vers les passants, couraient comme jamais, en criant : « Bonnes gens, pour la Belle-de-Mai ! » et les sébiles vite pleines, étaient aussitôt vidées dans le bassin de la Maie, et alertes et gaies, heureuses les jeunesses, heureuses dans un vol repartaient d'autre part pour recueillir les sous.

Quand lou dous roussignòu cantè sus l'auto branco,
La chatouno qu'avié velet blanc, raubo blanco,
S'aubourè de soun sèti e prenguè lou bacin
E roujo s'aprouchè de la mandianto ansin :
— « Prenès aquel argènt, madamo, que vous douno
La Maio e sis amigo, e lou mes di courouno.
Aquel argènt n'avié rèn de la carita,
Ero tout bounamen pèr ana fa'n gousta
Eila mounte vesès verdeja'quelo erbeto,
Mai aro voulèn plus faire nosto gousteto,
Prenès aquel argènt, madamo, l'an que vèn
Se lou bèu mes de Mai pèr nous-àutri revèn,
Auren enca de flour pèr nòsti jóuini tèsto ;
Auren enca de sòu pèr faire nosto fèsto ! »

14 *de Mai* 1877.

L'OUFELIO PROUVENÇALO (1)

A dono Roso-Anaïs Roumanìho.

Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs.
V. HUGO.

Fouiastrejant sus la ribo,
Inchaiènto de sis an,
A travès de l'auro qu'arribo
En poutounejant li pibo,
Elo davalo en cantant.

(1) Un terrible malheur vient de jeter le deuil dans une honnête famille des environs de Marseille. Une jeune fille de seize ans cueillait des fleurs le long de l'Huveaune avec quelques compagnes, lorsque par un mouvement encore inexplicable, elle

Quand le doux rossignol chanta sur la branche élevée, la jeune fille qui avait voile blanc, robe blanche, se leva de son siége, et prit le bassin et rougissante s'approcha ainsi de la mendiante :
— « Prenez cet argent, madame, que vous donnent la Maie et ses amies, et le mois des couronnes. Cet argent n'avait rien de la charité, c'était tout bonnement pour aller faire un goûter là-bas où vous voyez verdoyer ce jeune gazon, or, nous ne voulons plus faire notre *goûtette*, prenez cet argent, madame, l'année prochaine si le beau mois de Mai pour nous revient, nous aurons encore des fleurs pour nos jeunes têtes; nous aurons encore des sous pour faire notre fête! »

14 *Mai* 1877.

L'OPHÉLIE PROVENÇALE

A Madame Rose-Anaïs Roumanille.

Folâtrant sur la rive, insouciante de ses années, à travers la brise qui arrive en baisant les peupliers, elle dévale en chantant.

est tombée dans la rivière et s'est noyée sans que les cris déchirants de ses amies affolées aient pu éveiller l'attention de quelque cœur brave et généreux.

(*Les journaux.*)

En cantant elo davalo :
Sèmblo un rai d'aubo que sort
Pèr derreviha li flour palo.
Subran un encèns s'eisalo
E ié boulego lou cor.

A soun caire un aigo lindo
Fai ausi soun dous murmur,
E' nterin que sa cansoun dindo
Elo s'entre-vèi ansindo
Dins aquéu mirau d'azur.

Vèi sa caro d'anjounello
Encadrado dins li flour.
Coume la vivo damisello
Vai e vèn, boulegarello,
Leissant sus tout si coulour.

Di floureto, de l'eigueto
Elo fai lou vai e vèn,
Di roso que ié fan ligueto
N'en vòu empli sa maneto
Au bord dóu toumple d'argènt...

Mai, o bèl ange, la vido
A de plang dins si councert,
Lou bonur, bèn aut noun se crido,
E souto l'erbo flourido
De-fes se rescound la serp !

En chantant elle dévale : semblable à un rayon matinal qui paraît pour éveiller les pâles fleurs. Soudain s'exhale un encens qui lui ravive le cœur.

A son côté une eau limpide fait ouïr son doux murmure, et tandis que tinte sa chanson elle s'aperçoit ainsi dans ce miroir azuré.

Elle voit sa figure angélique encadrée dans les fleurs. Comme la vive libellule elle va et vient, enjouée, laissant sur tout ses couleurs.

Elle va et vient des fleurettes à l'eau légère, des roses qui excitent ses désirs elle veut emplir ses petites mains au bord de l'abîme argenté...

Mais, ô bel ange, la vie a des plaintes dans ses concerts, le bonheur n'est pas chose à crier bien haut, et sous l'herbe fleurie parfois se cache le serpent !

O divino segarello,
Erias dos, lou sabiés pas ?
Pèr derraba li flour nouvello...
Aguères pas la plus bello :
La Mort t'avié dins si bras !

Quand se dis di destinado !
Toun matin èro trop bèu !
Quau t'aurié di, jouino envoulado,
Que li flour qu'aviés trenado
Servirien pèr toun toumbèu !

Aviés pas proun de beloio ?
Erès pas un boutoun d'or ?
E dins ta jouvènço galoio,
Dequé mancavo à ta joio ?
Dequé mancavo à toun cor ?

E tis amigo, pecaire !
Pertout van crida toun noum,
Au clar mirau, au vènt bressaire.
Mai un glas long e plouraire
Soulet ié fara respound.

Vai, iéu ploure pas, santouno,
Qu'as fugi li jour amar,
E se lou poudiéu, o chatouno,
O martiro di courouno,
T'aubourariéu un autar !

1876.

O divine moissonneuse, vous étiez deux, ne le savais-tu pas? à faucher les fleurs nouvelles... Tu n'eus pas la plus belle: la Mort t'avait dans ses bras!

Quand on parle des destinées! Ton matin était trop beau! Qui t'aurait dit, jeune envolée, que les fleurs que tu avais tressées serviraient à ta tombe!

N'avais-tu pas assez de parures? n'étais-tu pas un bouton d'or? et dans ta jeunesse joyeuse, qu'est-ce qui manquait à ta joie? Que manquait-il à ton cœur?

Et tes amies, hélas! partout vont crier ton nom, au clair miroir, au vent berceur. Mais un glas long et plaintif seul leur répondra.

Va, moi je ne pleure pas, petite sainte, car tu as fui les jours amers, et si je le pouvais, ô jeune fille, ô martyre des couronnes, je t'élèverais un autel!

1876.

A DONO DEVRIÈS

Cantairis dóu Grand-Opera

APRÈS UNO REPRESENTACIOUN DE *Faust*

Dins un rai diamantin, o blanco Margarido,
La luno sus toun front mandavo si poutoun ;
Dóu pargue ilumina lis ùmbli margarido
Se clinavon vers tu, sus l'èstro d'assetoun.

E jitaves lou noum de toun Faust is estello
Dins un cant plen d'amour que nous prenié lou cor.
Bèn mai que l'aubespin qu'embaumo la pradello,
Perfumaves l'aureto emé ti noto d'or.

E iéu, de te bela, mut, pensatiéu, sounjaire,
Aviéu plus d'amo, aviéu plus de sèn : lou bonur
M'aubouravo de terro en pantai countemplaire ;
Chourlave lou neitar que largaves tant pür.

E cridaves toujour toun Faust, que lou demòni
Tenié dins sis arpioun ; lou làngui, à la pèr-fin,
Venguè fa mescladis à ta douço sinfòni,
E d'acò mai-que-mai aguères biais divin.

Tout-à-n-un cop s'entènd un crid ; dins ti bras toumbo
Toun amant abrama, d'amour tout coumbouri,
E poussère un souspir : — « O tendrino couloumbo,
Que noun sigon pèr iéu tis aire alangouri ! »

A MADAME DEVRIÈS

Cantatrice du Grand-Opéra

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DE *Faust*.

Dans un rayon diamanté, ô blanche Marguerite, la lune sur ton front envoyait ses baisers; du parc illuminé les humbles marguerites s'inclinaient vers toi, sur la fenêtre assise.

Et tu jetais le nom de ton Faust aux étoiles dans un chant plein d'amour qui nous saisissait le cœur. Bien plus que l'aubépine embaumant la prairie, tu parfumais la brise avec tes notes d'or.

Et moi de t'admirer, muet, pensif, rêveur, je n'avais plus d'âme, je n'avais plus de sens : le bonheur m'élevait de terre en songe contemplateur; je buvais le nectar que tu donnais si pur.

Et tu appelais toujours ton Faust que le démon tenait dans ses griffes; à la fin la langueur vint se mêler à ta douce harmonie, et cela surtout te donna une grâce divine.

Tout-à-coup on entend un cri; dans tes bras tombe ton amant affamé et que l'amour consume, et je poussai un soupir : — « O tendre colombe, que ne sont-ils pour moi tes airs languissants ! »

A la plaço de Faust me sariéu vougu traire,
Divo fado, à ti pèd ; que m'aguèsse agrada
De t'ana dire, iéu : — « Femo, engèni doumtaire,
Mefistò soul n'a pas lou secrèt d'enfada ! »

28 *de Febrié* 1876.

A LA FONT DE VAU-CLUSO

A-n-Albert Arnavielo.

Rèn agouto la font
De pouesio.
T. AUBANÈU.

Font de Vau-cluso, o tu mai puro
Que lou vièi castèu-nòu que nous empuro,
Tu plus lindo que lou cristau,
Pren ; em'aquéli prouvençalo
Te porge mi vers prouvençau
O font reialo !

Mai dequé faras de mi flour,
Aquéu simbèu de souvenènço ?
Tu qu'après cinq cènts an as enca la frescour
Que Lauro de Prouvènço
Te dounè, mirau de vertu,
Quand se miraiavo dins tu !

A la place de Faust j'aurais voulu me jeter, divine fée, à tes pieds; ah! qu'il m'eût agréé d'aller te dire, moi : — « Femme, génie dompteur, *Méphisto* seul n'a pas le secret d'ensorceler ! »

28 *Février* 1876.

A LA FONTAINE DE VAUCLUSE (1)

A Albert Arnavielle.

Rien ne tarit la fontaine poétique.

T. AUBANEL.

Fontaine de Vaucluse, ô toi plus pure que le vieux châteauneuf qui nous enflamme, toi plus limpide que le cristal, prends; avec ces pervenches je t'offre mes vers provençaux, ô fontaine royale !

Mais que feras-tu de mes fleurs, ce symbole du souvenir ? toi qui, après cinq cents ans, as encore la fraîcheur que Laure de Provence te donna, miroir de vertu, lorsqu'elle se mirait en toi !

(1) Pièce médaillée à Béziers (*Société archéologique et littéraire*) en 1877.

O cantarello !
Mai dequé faras de mi vers,
Tu qu'emplissères l'univers,
Founteto encantarello ?
Tu que chasque degout de toun aigo es un plour,
Uno douço noto d'amour
De Petrarco cantant sa dono jouino e bello.

De pouesìo o dous sourgènt,
Dóu caste amour resson etèrne,
Qu'enchau ? vole dins moun printèm
Redire toun noum sempitèrne.
D'amour, Francés, siéu escoulan,
E pamens ai vist mi vint an
Ploura subre d'amour crudèlo.
Qu'enchau ? Lauro, vole à ti pèd
Pausa mi bouco emé respèt,
Vole ploura, mouri sout toun iue que pivello !

Noun sai se siéu pouèto iéu,
Mai ama sabe, e l'amour plouro ;
Sai que l'amour soufre à touto ouro ;
Sabe que lou béure agradiéu
Pèr lou pouèto es li lagremo,
Que sa vido es que terro-tremo.

Mai sabe que la liberta
Pèr lou pouèto es caressado,
E pamens aquelo es leissado

O chanteuse ! Mais que feras-tu de mes vers, toi qui emplis l'univers, fontaine enchanteresse ? toi dont chaque goutte d'eau est un pleur, une douce note amoureuse de Pétrarque chantant sa dame jeune et belle.

De poésie ô douce source, éternel écho de l'amour chaste, qu'importe ? je veux en mon printemps redire ton nom immortel. D'amour, François, je suis écolier, et pourtant j'ai vu mes vingt ans pleurer sur des amours cruelles. Qu'importe ? Laure, je veux sur tes pieds poser mes lèvres avec respect, je veux pleurer, mourir sous ton œil qui fascine !

Je ne sais si je suis poète moi, mais je sais aimer, et l'amour pleure ; je sais que l'amour souffre sans cesse ; je sais que le breuvage agréable au poète est dans les larmes, que sa vie n'est que tourmente.

Mais je sais que la liberté est caressée par le poète, et pourtant celle-ci est délaissée au moin-

Au mendre mot de la bèuta.
Lou Tasso, o Petrarco, toun fraire,
De quant amè mies, calignaire,
Escouta la voues de soun cor,
E demoura dins li cadeno,
Pèr éu tant agradivo peno,
Cantant sa gènto Eleonor !

Se pèr èstre pouèto, adounc, o Mèstre,
Fau ama, ploura, vai iéu sabe l'èstre !...

Font de Vau-cluso, leisso dounc,
Leisso abéura ma bouco ardènto
Dins toun eigueto trelusènto
Que tant de cop s'es, à l'aparicioun
De dous iue clar en revacioun,
Ensournido emé crènto.

Bluio coume lou cèu d'azur
Que te mando li bais de si milo esteleto,
Leisso-me dintre toun sen pur
Refresca de mi flour la pichoto garbeto :
Aqui, mi flour atrouvaran
Dins lou plourun dóu Mèstre uno nouvello eigagno,
E que dègue èstre longo o courto ma campagno,
Sus moun cor toustèms restaran !

6 *dè Fèbrié* 1877.

dre mot de la beauté. Le Tasse, ô Pétrarque, ton frère, de combien aima-t-il mieux, amoureux, écouter la voix de son cœur, et demeurer dans les chaînes, peine pour lui si agréable, chantant sa charmante Eléonore !

Si pour être poète, ainsi, ô Maître, il faut aimer, pleurer, va, je sais l'être !...

Fontaine de Vaucluse, laisse donc, laisse désaltérer ma bouche ardente dans ton eau lumineuse qui tant de fois s'est, à l'apparition de deux yeux clairs rêveurs, assombrie craintive.

Bleu comme le ciel d'azur qui t'envoie les baisers de ses mille étoiles, laisse-moi dans ton sein pur rafraîchir de mes fleurs le petit bouquet : là mes fleurs trouveront dans les larmes du Maître une nouvelle rosée, et dut-elle être longue ou courte ma course, sur mon cœur elles demeureront toujours !

6 *Février* 1877.

A LA RÈINO ISABÈU

de Roumanìo.

Strainu 'n facia'i se inchina...
B. ALECSANDRI.

Li troubaire, nòsti rèire,
Cantavon femo e coumbat.
Nautre eiretan de si crèire,
Coume éli sauprian toumba.
Mai vuei, au cèu, la pas briho
E nous rèsto que l'amour,
O femo de Roumanìo,
Vesès à vòsti pèd li fiéu di troubadour.

Sabèn que sias felibresso
Au païs d'Alecsandri (1),
La Mar boundo d'alegresso
E vous reservo un abri.
Di grando, elo, fai sa mìo :
Sias grando, avès de cant dous,
Sereno de Roumanìo,
Dins chasco erso la Mar se courbo davans vous.

(1) Le sénateur Alecsandri, poète national de la Roumanie. — La reine Elisabeth de Wied est allemande et luthérienne de naissance, mais elle est devenue Latine de cœur depuis son union (1869) avec un prince (Charles de Hohenzollern) qui est à moitié français par Marie Murat sa grand'mère paternelle et

A LA REINE ELISABETH

de Roumanie.

L'étranger s'incline devant sa face...
B. ALECSANDRI.

Les troubadours, nos aïeux, chantaient femmes et combats. Nous héritons de leurs croyances, comme eux nous saurions tomber. Mais aujourd'hui, au ciel, la paix brille et il ne nous reste que l'amour, ô femme de Roumanie, voyez à vos pieds les fils des troubadours.

Nous savons que vous êtes poétesse au pays d'Alecsandri, la Mer bondit d'allégresse et vous réserve un abri. Des grandes elle fait ses amitiés : Vous êtes grande, vous avez de doux chants, Sirène de Roumanie, dans chaque vague la Mer se courbe devant vous.

Stéphanie de Beauharnais sa grand'mère maternelle. Elle écrit sous le pseudonyme de *Carmen Sylva*, tantôt en allemand, des pensées et maximes philosophiques; tantôt en roumain, des contes populaires. Ses *Pensées d'une Reine* sont universellement connues. Elle fait aussi très habilement le vers français.

O Vous que pourtas courouno
Au païs de Carolus,
Dins nosto ciéuta raiouno
Un diadèmo de lus.
Nosto latino patrìo
I ou pauso à voste front bèu,
O Rèino de Roumanìo,
Venès trouna dessus l'Empèri dóu Soulèu !

Abriéu 1883.

O Vous qui portez couronne au pays de Carol, dans notre cité rayonne un diadème de lumière Notre patrie latine le pose sur votre beau front, ô Reine de Roumanie, venez trôner sur l'Empire du Soleil!

Avril 1883.

II

QUAND S'ESPANDISSON

A

MA BÈN-AMADO FEMO

ROSO-LOUÏSO ASTRUC

A

MA BÈN-AMADO FEMO

ROSO-LOUÏSO ASTRUC

QUAND S'ESPANDISSON

A-N-UNO JOUINO CASTELANO

> Se il vostro amore è perfetto, perchè non lo partecipate a chi si conviene?
>
> GOLDONI.

S'erian encaro au tèms que nòsti vièi troubaire
Anavon en cantant de castèu en castèu,
Escalariéu souvènt au vostre, e, pèr vous plaire,
Emé queto afecioun mi vers sauprien retraire
Voste biais qu'atrove tant bèu!...

Se i'erian mai au tèms de nòsti vièi troubaire,
De mis iue amourous vous vourriéu béure, iéu;
Ma zambougno pèr vous enfestoulirié l'aire;
Chasque mes, chasque jour, vous veiriéu; mai, pecaire!
Aquéu bèu tèms es luen, moun Diéu!

Adounc, se fau teisa vo canta dins l'oumbrino;
Fau escoundre un desir que vous vèn counsumi,
E, quand pèr li bèus iue d'uno gènto bloundino,
L'amour vous pren lou cor, e l'enflamo, e lou mino,
Fau resta mut e pregemi!

LORSQU'ELLES SE RÉPANDENT

A UNE JEUNE CHATELAINE

> Si votre amour est sincère,
> pourquoi n'en faites-vous
> point part à qui il convient ?
>
> GOLDONI.

Si nous étions encore au temps où nos vieux troubadours allaient en chantant de château en château, j'escaladerais souvent au vôtre, et, pour vous plaire, avec quel empressement mes vers sauraient retracer votre grâce que je trouve si belle !...

Si nous étions encore au temps de nos vieux troubadours, de mes yeux amoureux, moi je voudrais vous boire ; ma musette pour vous remplirait l'air de fête ; chaque mois, chaque jour, je vous verrais ; mais hélas ! ce beau temps est loin, mon Dieu !

Adoncques, il faut se taire ou chanter dans l'ombre ; il faut cacher un désir qui vient nous consumer, et, quand par les beaux yeux d'une gente blonde, l'amour nous prend le cœur et l'enflamme, et le mine, il faut demeurer muet et gémir !

Pamens, s'un parpaioun amo uno prouvençalo,
La vai poutouneja lèu-lèu e tant que vòu,
E, ravido, la flour un dous perfum eisalo...
Vous, sias uno floureto! — Oh! se iéu aviéu d'alo,
Coume vers vous prendriéu moun vòu!

Coume m'abéurariéu à voste fres calice!
Nourri de voste mèu, coume devendriéu fort!
Respira voste encens farié moun soul delice;
Sias uno flour d'azur; de bonur n'en fernisse,
Oh! dounas-me dos alo d'or!

Car vous vese pertout: la niue, Madamisello,
Emplissès mi pantai; à touto ouro dóu jour
Moun cor vèi vosto image e moun amo vous bèlo;
Lou sero, au calabrun, sias ma premiero estello,
Es vous que revese toujour.

Oh! pèr dequé, princesso, es tant luen de Marsihc
Voste nis redoulènt, voste gènt castelas?
Moun cor vòu s'espandi rèn qu'aqui mounte briho
Voste regard tant pur; es de sis escandiho
Que vuei espèro soun soulas.

Mai m'óublidas bessai? — Eh! bèn, la remembrançc
A grava dins moun cor tout ço que vèn de vous:
Me souvendrai toujour emé queto amistanço
Me sarrerias la man. — Oh! santo benurançò!
Sènte enca vòsti det courous!

Pourtant, si un papillon aime une pervenche, il va la baiser bien vite et tout à son loisir, et la fleur ravie exhale un doux parfum... Vous êtes une petite fleur ! — Oh ! si j'avais des ailes, vers vous comme je prendrais mon vol !

Comme je m'abreuverais à votre frais calice ! nourri de votre miel, comme je deviendrais fort ! respirer votre encens serait mon seul régal ; vous êtes une fleur d'azur, je brûle de bonheur, oh ! donnez-moi deux ailes d'or !

Car je vous vois partout : la nuit, Mademoiselle, vous emplissez mes rêves ; à chaque heure du jour mon cœur voit votre image et mon âme vous désire ; le soir, au crépuscule, vous êtes ma première étoile, c'est vous que je revois toujours.

Oh ! pourquoi, princesse, est-il si éloigné de Marseille votre nid odorant, votre charmant manoir ? Mon cœur ne veut s'épanouir que là où brille votre regard si pur ; c'est de ses scintillements qu'il attend aujourd'hui son soulagement.

Mais vous m'oubliez peut-être ? — Eh ! bien, le souvenir a gravé dans mon cœur tout ce qui vient de vous : je me rappellerai toujours avec quelle amitié vous pressâtes ma main. — Oh ! sainte abondance ! je sens encore vos doigts distingués !

Sias jouino, noblo e bello, e sias ma segnouresso;
Avès un castelas; iéu, n'ai que moun amour,
Mai moun amour es digne e flèr, o viscountesso,
Es d'éu que me vendra moun titre de noublesso :
La noublesso dóu troubadour.

Souvenès-vous que sias feleno d'un troubaire,
E qu'em'un soul regard troubaire me farès.
Un miracle tant bèu, segur lou voudrés faire :
Moun cor à vòsti pèd, barbelant se vèn traire,
Pènse que lou regardarès.

Juliet, 1875.

MEMENTO

Reyna d'amor, à vos me clam
per trobar lo repaus...
MADAMO DE VILO-NOVO.

I

Despièi que tóuti dous, à travès li bastido,
N'avèn plus derraba li floureto espandido,
Espandido just dóu matin;
Despièi que lou mau-sort entre nàutri, ma migo,
Es vengu se jita; despièi que lis espigo
Soun plus presso pèr vous sus li bord dóu camin;

Vous êtes jeune, noble et belle, et vous êtes ma souveraine; vous avez un manoir; je n'ai que mon amour, mais mon amour est digne et fier, ô vicomtesse, c'est de lui que me viendra mon titre de noblesse : la noblesse du troubadour.

Souvenez-vous que vous descendez d'un trouvère, et qu'avec un seul regard trouvère vous me ferez. Un miracle si beau vous voudrez le faire assurément : mon cœur à vos pieds tout palpitant se jette, je pense que vous le regarderez.

Juillet, 1875.

MEMENTO

Reine d'amour, à vous j'en appelle
pour trouver le repos...

MADAME DE VILLENEUVE.

I

Depuis que tous les deux, à travers les campagnes, nous n'avons plus arraché les fleurs écloses, écloses à peine du matin ; depuis que le mauvais destin entre nous, ma mie, est venu se jeter; depuis que les épis ne sont plus cueillis par vous sur les bords du chemin ;

Despièi que dins li prat, o ma douço Marìo,
Avèn plus tóuti dous tengu nòsti sesiho,
Nòstis entre-visto d'amour;
Despièi que vòsti pas an plus marca ma draio,
E qu'ai plus reçaupu de voste iue que dardaio
Lou lume que moun cor cercavo niuech e jour;

Despièi qu'un calabrun mandè sus nòsti tèsto
Un d'aquéli rebat dóu paradis en fèsto;
Despièi que nous sian plus revist,
O ma douço Marìo, o mi plour, o moun rire,
Jamai à voste cor quicon es vengu dire :
I' a' n jouvènt perabas que d'amour se passis?

II

Tres printèms an fugi despièi que de vosto amo
N'ai plus senti lou fiò, n'ai plus senti la flamo,
Tres cop lis aucèu an canta,
Tres cop dins li pradoun an flouri li baragno —
E vous, rèino di flour, mai puro que l'eigagno,
Qu'avias di roso blanco ensourni la bèuta,

Vous que iéu ploure tant, descounsoula, pecaire!
Vous reveguère plus. Is auceloun cantaire
Demandère souvènt de vous :
Quand lou soulèu s'escound dins la mar argentalo,
Au roussignòu largant sa cansoun celestialo
Diguère bèn souvènt voste noum d'à-geinous;

Depuis que dans les prés, ô ma douce Marie, nous n'avons plus tenu nos rendez-vous, nos entrevues d'amour ; depuis que vos pas n'ont plus indiqué ma route, et que je n'ai plus reçu de votre œil de flamme la lumière que mon cœur cherchait nuit et jour ;

Depuis qu'un crépuscule envoya sur nos têtes un de ces reflets du paradis en fête ; depuis que nous ne nous sommes plus revus, ô ma douce Marie, ô mes pleurs, ô mon rire, jamais quelque chose n'est venu dire à votre cœur : il y a là-bas un jeune homme qui se meurt d'amour ?

II

Trois printemps ont fui depuis que de votre âme je n'ai plus senti le feu, je n'ai plus senti la flamme, trois fois les oiseaux ont chanté, trois fois dans les préaux ont fleuri les haies — et vous, reine des fleurs, plus pure que la rosée, qui des roses blanches aviez obscurci la beauté,

Vous que je pleure tant, inconsolable, hélas ! je ne vous revis plus. Aux petits oiseaux chanteurs je demandai souvent de vous : quand le soleil se cache dans la mer argentée, au rossignol donnant sa chanson céleste je dis bien souvent votre nom à genoux ;

Quand lou soulèu parèis au trelus di mountagno,
De-bado vous cridère, o ma tèndro coumpagno.
A la calandro bèn souvènt
Aprenguère à souna lou noum de Marieto.
Mai lou dòu s'èro mes dins moun amo paureto,
E sus la terro siéu coume la fueio au vènt.

III

Digas, vous ensouvèn de nòsti permenado,
De nòsti charradisso au bon de la vesprado,
Vous ensouvèn de tout acò ?
D'aquéli souveni moun èstre n'es tant coume
Que dins mi plour de-fes ai un sourrire coume
Se de-longo entendiéu vosto voues dins l'ecò.

Vous remembras peréu de nòsti jo, chatouno,
E di milo poutoun e di milo poutouno
Que nous dounavian d'escoundoun ?
I' a bèn de tèms d'acò, ma douço bèn-amado,
E pamens an enca, mi labro desmamado,
La frescour e lou mèu de vòsti dous poutoun.

Oh ! coume óublidariéu tant gènto creaturo !
Rapelas-vous que de vosto cabeladuro
M'avès douna'n saurin anèu,
Vous-meme avès pèr iéu cisela vosto treno,
O souveni d'amour, o soulas à mi peno ! —
Un frisoun d'or culi sus voste còu de nèu !

Quand le soleil paraît au faîte des montagnes, en vain je vous criai, ô ma tendre compagne. A l'alouette bien souvent j'appris à appeler le nom de Mariette. Mais le deuil s'était mis dans ma pauvre âme, et sur terre je suis comme la feuille au vent.

III

Dites, vous souvient-il de nos promenades, de nos causeries au bon de la vêprée, vous souvient-il de tout cela? De ces souvenirs si plein est mon être, que dans mes pleurs parfois j'ai un sourire comme si j'entendais toujours votre voix dans l'écho.

Vous rappelez-vous aussi nos jeux, fillette, et des mille baisers et des mille caresses que nous nous donnions en cachette? Il y a bien longtemps de cela, ma douce bien-aimée, et pourtant mes lèvres sevrées ont encore la fraîcheur et le miel de vos doux baisers.

Oh! comment oublier si gente créature! Souvenez-vous que de votre chevelure vous m'avez donné un anneau blond, vous-même avez pour moi coupé votre tresse, ô souvenir d'amour, ô soulagement à mes peines! — Une boucle d'or cueillie sur votre cou de neige!

Quant de fes quand de plour se nègon mi parpello,
A sa visto ai trouva la pas encantarello,
Vesènt veni de plus bèu jour;
Tau un despatria que gemis dins soun isclo,
Quand un rai de soulèu subre lou front ié gisclo,
Benesis aquéu fiò que touco sis amour.

Pièi ai mai un espèr dintre moun languitòri...
Qu saup se desempièi avès dins la memòri
Ço que me voulias revela.
Ensouvenès-vous bèn : « Se dimenche vous vese,
Vous dirai quaucarèn. En esperant iéu crese
Que dirés en degun que vous dève parla. »

E lou dimenche après, tout soulet dins l'andano
Qu'amavian de boula quand la calour s'esvano,
Anère espera pensatiéu;
Aviéu gau, aviéu pòu d'ausi vosto nouvello,
Vous desirave tant que desiro uno estello
Lou viajaire esmarra dins lou bos plen de niéu.

Dins lis ort verdoulet anave, pantaiaire,
I parpaioun lusènt que venien de tout caire
Poutouneja si fres boutoun,
Disiéu : — Oh ! s'avès vist en camin uno angèlo,
Au mièi dis ùmbli flour, e bello entre li bello,
Me fagués pas soufri, digas ounte es adounc...

Combien de fois quand mes yeux se mouillent de larmes, à sa vue j'ai trouvé la paix enchanteresse, voyant venir de plus beaux jours; tel un exilé gémissant dans son île, lorsqu'un rayon de soleil jaillit sur son front, bénit ce feu qui touche ses amours.

Puis j'ai encore un espoir au milieu de ma nostalgie... Qui sait si depuis vous avez à la mémoire ce que vous vouliez me révéler. Souvenez-vous bien : « Si dimanche je vous vois, je vous dirai quelque chose. En attendant je veux croire que vous ne direz à personne que je dois vous parler. »

Et le dimanche suivant, tout seul dans l'allée que nous aimions à fouler quand la chaleur s'évanouit, j'allai attendre pensif ; j'avais joie, j'avais peur d'ouïr votre nouvelle, je vous désirais autant que désire une étoile le voyageur égaré dans le bois plein de nuages.

Dans les jardins verdoyants j'allais, rêveur, aux papillons luisants qui venaient de tous côtés baiser leurs frais boutons, je disais : « Oh! si vous avez vu chemin faisant un ange, au milieu des humbles fleurs, et belle parmi les belles, ne me faites point souffrir, dites-moi donc où elle est...

Mai lou paure agrouva'u cantoun d'uno carriero
Au riche sadoula dis en van sa preiero
En demandant la carita :
Mi parpaioun lusènt èron sourd à mi peno,
E semenant sus iéu si coulour vivo e leno.
Calignavon la tepo e li flour de-mita.

La niue venguè jita sa capo sus la prado.
Venus la blanco au founs dóu cèu enfenestrado,
Sounè si coumpagno. Autant-lèu
D'eici, d'eila lis astre en bouquet pounchejèron.
— « Elo, l'aviéu sounado ! » — E mi plour perlejèron.
Partère pèr noun vèire un tant poulit tablèu.

IV

Desempièi siéu vengu milo fes à l'espero,
E pas mai lou matin, e pas mai dins lou sero
Res que m'ague parla de vous ;
Très ivèr an boufa vòsti piado lóugiero,
Mai dins moun esperit sias toujour touto entiero,
Ansin n'es-ti pèr iéu ? Sariéu tant malurous !

Oh ! se d'aquel amour avès garda'no brigo ;
Oh ! se d'aquel amour, ma tèndro e douço amigo,
Avès encaro un souveni ;
S'avès à vòsti plang mescla moun noum, pecaire !
Se dins un soulet raive avès vist voste amaire,
Moun sort regardarai enca coume beni.

Mais l'indigent accroupi au coin d'une rue au riche repu dit en vain sa prière en demandant la charité : mes papillons luisants étaient sourds à mes peines, et semant sur moi leurs couleurs vives et douces ils courtisaient la verdure et les fleurs indifféremment.

La nuit vint jeter son manteau sur la prairie. Vénus la blanche au fond du ciel à la fenêtre, appela ses compagnes. Aussitôt d'ici, de là les astres pointillèrent en bouquets.— « Elle, je l'avais appelée ! » Et mes larmes perlèrent. Je partis pour ne pas voir un si joli tableau.

IV

Depuis je suis venu mille fois à l'attente, et pas plus le matin, et pas plus dans la soirée nul qui ne m'ait parlé de vous ; trois hivers ont effacé vos traces légères, mais dans mon esprit vous êtes toujours entièrement, en est-il ainsi pour moi ? Je serais si malheureux !

Oh ! si de cet amour vous avez conservé quelque chose ; oh ! si de cet amour, ma tendre et douce amie, vous avez encore un souvenir ; si à vos plaintes vous avez mêlé mon nom, hélas ! si dans un seul rêve vous avez vu votre ami, je regarderai encore mon sort comme béni.

Mai se pèr iéu voulié s'abauca la marino
E coundurre ma barco à la terro divino
Mounte avès basti voste nis ;
A la fin se moun cor sourtié de soun martire,
Oh ! se sabiéu un jour ço que me voulias dire
Moun cor óublidarié tout ço qu'aro soufris.

16 *de Jun* 1876.

MANDOULINETO

En raina sai amaretz cavalier.
PÈIRE VIDAU.

S'ère lou divin Creaire,
Te dounariéu pèr mantèu
Lou mantèu blu que dins l'aire
Esbrihaudo de tout caire
En nous escoundènt lou cèu.

S'aviéu la man pouderouso
D'Aquéu qu'a di : « *Luse, lus !* »
Te metriéu, bello amourouso,
Au front lis estello blouso
Pèr courouno de trelus.

E pèr trone auriés lis oundo
Que te bressarien bèn plan
Dintre si dentello bloundo,
E la mar, qu'en ausso boundo,
S'abaucarié sout ta man.

Mais si la mer pour moi voulait se calmer et conduire ma barque vers la terre divine où vous avez bâti votre nid ; à la fin si mon cœur sortait de son martyre, oh ! si je savais un jour ce que vous vouliez me dire mon cœur oublierait tout ce qu'il souffre maintenant.

16 *Juin* 1876.

MANDOLINATA

En reine maintenant vous
aimerez un chevalier.
PIERRE VIDAL.

Si j'étais le divin Créateur, je te donnerais pour manteau, le manteau bleu qui dans les airs éblouit de tous côtés en nous voilant le ciel.

Si j'avais la main puissante de Celui qui a dit : « *Fiat lux !* » à ton front, belle amoureuse, je mettrais les claires étoiles pour couronne resplendissante.

Et pour trône tu aurais les ondes qui te berceraient doucement dans leurs blondes dentelles, et la mer dont les vagues bondissent, s'apaiserait sous ta main.

Iéu alor, rèino divino,
Prousterna sariéu toujour,
— Supausant que Diéu se clino —
A ti pèd, o mistoulino !
Cantant lou saume d'amour !

Abriéu 1877.

A MOUN AMIGO!

Dona, ni non dezir mais re,
Gent m'estara s'a vos sove...
GIRAUD-LOU-ROUS.

O moun amigo, èro la niue,
Niue pleno d'amour e d'estello;
D'amount la luno clarinello
Se miraiavo dins tis iue.
Ere à ti pèd, t'ensouvèn, digo?
Disian rèn, mai lou cor disié,
E ta bouqueto scurrisié,
O moun amigo !

Penequejavon lis aucèu;
Soulet un roussignòu cantavo,
E tant soun cant nous agradavo
Que lou cresian veni dóu cèu;
Au mitan di sàuris espigo
L'aigo dóu riéu disié soun èr...
Te n'ensouvèn d'aquéu councèrt,
O moun amigo !

Alors moi, reine divine, je demeurerais prosterné, — en supposant que Dieu s'incline, — à tes pieds, ô mignonne! chantant le psaume d'amour!

Avril 1877.

O MON AMIE!

Dame, je ne désire plus rien,
tout ira gentiment s'il vous souvient...
GIRAUD-LE-ROUX.

O mon amie, c'était la nuit, nuit remplie d'amour et d'étoiles; de là-haut la lune diaphane se mirait dans tes yeux. J'étais à tes pieds, t'en souviens-tu, dis-moi? nous ne disions rien, mais le cœur parlait, et ta petite bouche souriait, ô mon amie!

Les oiseaux sommeillaient; tout seul un rossignol chantait, et son chant nous agréait si bien que nous le croyions venu du ciel; parmi les blonds épis, l'eau du ruisseau disait son air... Te souvient-il de ce concert, ô mon amie!

E te clinères douçamen
Sus moun espalo fernissènto;
De ta bouqueto redoulènto
Sentiguère lou dous alen;
Coume au chaine l'èurre se ligo,
Nous erian liga tóuti dous,
E t'embrassère tout urous,
O moun amigo!

Alor, la luno s'escoundè
Darrié lou nivo que passavo;
Lou roussignòu que nous bressavo
Au brut dóu poutoun s'aplantè;
De tout caire dins la garrigo
Lis aucèu diguèron au vènt:
« Refresco-lèi! » te n'ensouvèn,
O moun amigo?

Avoust 1877.

UNO LAGREMO

Ieu am gran dol lui dyssi : domaysela...
BERENGUIÉ DE L'ESPITAU.

Aviéu dins vosto man ma man e voste jougne
Venié dintre mi bras tout entié se rejougne.
Ma bouco aurié pouscu floureja voste front...
E lou clavié sutiéu acourdavo de son.

Et tu te penchas doucement sur mon épaule frémissante; de ta bouche parfumée je sentis la douce haleine; ainsi qu'au chêne se lie le lierre, nous nous étions liés tous deux, et tout heureux je t'embrassai, ô mon amie!

Alors, la lune se cacha derrière le nuage qui passait; le rossignol qui nous berçait au bruit du baiser se tut; de tous côtés dans la lande les oiseaux dirent au vent: « Rafraichis-les! » t'en souvient-il, ô mon amie?

Août 1877.

UNE LARME

Moi, avec une grande douleur,
je lui dis : damoiselle...
BÉRANGER DE L'HOPITAL

Dans votre main était ma main et votre taille venait se renfermer tout entière dans mes bras. Ma bouche aurait pu effleurer votre front... et le clavier doucement accordait des sons.

Ma bouco aurié pouscu beisa vòsti trenello,
Quand subran diguerias, o gènto damisello :
— Coume es galoi un bal, que coucho lou soucit,
Touto ma vido, iéu me voudriéu vèire eici !

A l'aire dóu clavié mesclant la charradisso,
Dansavian ; lis aucèu tambèn dins li sebisso
Sauton de branco en branco e piéuton tout au coı
— Avès dounc de soucit, faguère coume acò,

Damisello, quand sias luen dóu bal ? — Peson gaire
Li miéu, mai tant n'en ai ; quau n'en a pas, pecaire !
E vous, amas de rire ? — Ah ! siéu la bono imour,
Se sabias que noun sai ço que countèn un plour !

Oh ! que messorgo aqui disiéu ! Me repassave
Que dins uno ouro o dos nous anavian quita,
E'no perlo d'argènt que d'escoundoun secave,
Dintre vòsti péu d'or anavo s'agouta...
E pamens tout urous, o jouvènto, dansave
Car lou clavié n'avié pas l'èr de s'arresta.

4 de Setèmbre 1877.

Ma bouche aurait pu baiser vos tresses, quand vous dîtes soudain, ô gente demoiselle : comme un bal est gai car il chasse le souci, je voudrais me voir ici toute ma vie !

A l'air du clavier mêlant la causerie, nous dansions ; les oiseaux aussi dans les haies sautent de branche en branche et piaulent à la fois. — Vous avez donc des soucis, fis-je alors,

Demoiselle, lorsque vous êtes loin du bal ? — Ils ne sont pas lourds les miens, mais tout aussi bien j'en ai ; qui n'en a pas, hélas ! Et vous, aimez-vous rire? — Ah ! je suis la bonne humeur, savez-vous que j'ignore ce que contient un pleur !

Oh ! quel mensonge je disais là ! Je me rappelais que dans une heure ou deux nous allions nous quitter, et une perle d'argent que je séchais en cachette dans vos cheveux blonds allait se perdre... Et pourtant tout heureux, ô jeune fille, je dansais car le clavier ne paraissait pas vouloir s'arrêter.

4 *Septembre* 1877.

MA GRANDO BRUNO

E pus joys d'amor m'es falhitz
Totz lo mous me par sòl uns ortz
E mos chans n'o m'es mais conortz
RIMBAUD DE VAQUEIRAS.

Sis iue negre coume lou vin,
Coume lou vin ciéuclon ma tèsto ;
Soun visage tout mistoulin,
Retrais lou rebat d'uno fèsto.
Vaqui perqué, quand dins lou cèu,
Sounjarello arribo la luno,
Cerco lèu-lèu
Ma grando bruno.

L'estiéu e li bèu jour d'ivèr
Trèvo li lèio de la Plano.
A soun biais mistique, à soun èr
Dirias Marìo l'Egiciano.
Elo me counèis plus, e tant
A sauta' mé iéu sout la luno
Estènt enfant
Ma grando bruno !

O ma cansoun, volo amoundaut
De-vers lou brès de ma jouinesso,
Es aqui proche soun oustau,
Elo ié gardo sa tendresso...

MA GRANDE BRUNE

Et depuis que la joie de l'amour me manque
le monde entier ne me semble qu'un désert
et mon chant ne m'est plus une consolation.
RAIMBAUD DE VACQUEYRAS.

Ses yeux noirs comme le vin, comme le vin cerclent ma tête; son visage tout mignon, rappelle le reflet d'une fête. Voilà pourquoi, lorsque dans le ciel, la lune arrive rêveuse, elle cherche aussitôt ma grande brune.

L'été et les belles journées d'hiver elle hante les allées de la Plaine (1). A sa grâce mystique, à son air on dirait Marie l'Egyptienne. Elle ne me connait plus, et tant elle a sauté avec moi sous la lune étant enfant ma grande brune !

O ma chanson, envole-toi là-haut vers le berceau de ma jeunesse, sa maison est là tout près, elle lui conserve sa tendresse... O ma chanson, rappelle-

(1) Place Saint-Michel. La plus vaste de Marseille. Très fréquentée le dimanche par la jeunesse des quartiers voisins.

O ma cansoun, rapello-ié
Nòsti brande au clar de la luno,
Coume risié
Ma grando bruno.

Rapello-ié, quand asseta
Noumbrous sus un bancau de pèiro,
Qu'ère toujour à soun cousta
Ausènt un conte de sa rèiro.
Iéu d'escouta fasiéu semblant :
Amirave i rai de la luno,
Tout tremoulant,
Ma grando bruno.

Aro me counèis plus ! Tout part,
Lou cor, la tèsto, tout óublido.
Lou mounde es uno traito mar
Ounte se baloto la vido !
Anen, moun cor, assolo-te,
Te rèsto enca la bloundo luno
Pèr charra de
Ta grando bruno.

O luno, astre dis amourous,
Tu que recounèis tout lou mounde,
De tu, de tu que siéu jalous !
Oh ! coume tu que noun l'inounde ! —
Quand vai cerca dins si ridèu

lui nos rondeaux au clair de la lune, et comme elle riait ma grande brune.

Rappelle-lui, quand assis nombreux sur un banc de pierre, que j'étais toujours à ses côtés écoutant un conte de sa mère-grand. Je paraissais être attentif : j'admirais aux rayons de la lune, et tout tremblant, ma grande brune.

Ores elle ne me connaît plus ! tout part, le cœur, la tête, tout oublie. Le monde est une mer perfide où la vie est ballottée ! Allons, mon cœur, console-toi, il te reste encore la lune blonde pour causer de ta grande brune.

O lune, astre des amoureux, toi que tout le monde reconnaît, de toi, oh ! que je suis jaloux ! comme toi que ne l'inondé-je point ! — Lorsqu'elle va dans ses rideaux cherchant le sommeil, seul un

La som, soulet un clar de luno
A pèr mantèu
Ma grando bruno !

9 *de Janvié* 1878.

A-N-UNO MIGNOTO CANTINIERO

La plus mortal qu'en mon sia...
MATFRE ERMENGAUD. *Breviàri d'amor*

I

Damiseleto, ah ! pos cerca,
N'en pos cerca de boutiheto ;
Ah ! cerco mai, ah ! cerco enca,
Trouvaras rèn, damiseleto.

E la set me vai desseca ;
Mai pas uno soulo etiqueto
Moustraras que posque estanca
La set qu'enfioco mi bouqueto...

Vai cerques plus sus ti raioun,
Ço que voudriéu noun es en vèndo
E se béu entre dous poutoun ;

Iéu la vese aquelo bevèndo
E m'envàu sènso la tasta...
O chato, ai set de ta bèuta !

clair de lune elle a pour manteau ma grande brune !

9 *Janvier* 1878.

A UNE MIGNONNE CANTINIÈRE

La plus mortelle qu'il y ait au monde...
MATFRE ERMENGAUD. *Bréviaire d'amour.*

I

Demoiselle, ah ! tu peux chercher, tu peux en chercher des flacons ; ah ! cherche encore, ah ! cherche toujours, tu ne trouveras rien, demoiselle.

Et la soif va me dessécher ; mais pas une seule étiquette tu ne montreras qui puisse étancher la soif qui brûle mes lèvres...

Va, ne cherche plus sur tes rayons, ce que je voudrais n'est pas en vente et se boit entre deux baisers ;

Je le vois ce breuvage et je pars sans y goûter... O jeune fille, j'ai soif de ta beauté !

II

Pichoto fado, es ambrousìo
La pouisoun que vejo ta man !
En tu bevèn la pouesìo
Quand tremoulet te countemplan.

E d'aquéu tèms, o jouino fiho,
Noste vèire se vuejo plan ;
Dóu mai restan d'èstre à la lìo
Dóu mai vesèn toun biais galant.

Leissant la liquour au vulgàri,
Nàutri nous rèsto rèn au goust
De toun abéure melicous ;

Mai au cor gardan un esglàri,
De tis iue, bèuta nouvelàri,
Gardan au cor lou fiò tant dous !

1878.

A-N-UNO ITALIANO

Quar nuhls hom
De vos lauzar nos deu traire,
Cum sos sens mielhs l'aparelh
Romans o lenga latina.
PEIRE DE CORBIAC

Se vouliés èstre prouvençalo,
Eici veiriés un italian,
Alor, tóuti dous fugirian ;

II

Petite fée, c'est de l'ambroisie le poison que verse ta main ! Nous buvons en toi la poésie lorsque chancelants nous te contemplons.

Et pendant ce temps, ô jeune fille, notre verre lentement se vide ; plus nous restons d'être à la lie, plus nous voyons ta grâce charmante.

Laissant la liqueur au vulgaire, il ne nous reste rien au goût de ta douce boisson ;

Mais au cœur nous conservons un frisson, de tes yeux, beauté adolescente, nous conservons au cœur le feu si doux!

1878.

A UNE ITALIENNE

> Car nul homme ne doit se refuser à vous louer, selon que son esprit s'apprête mieux en roman ou en langue latine.
>
> PIERRE DE CORBIAC.

Si tu voulais être provençale, tu verrais ici un italien, alors tous deux nous fuirions ; l'Amour

L'Amour nous prestarié sis alo,
E bèn luen, nous enanarian
Se vouliés èstre prouvençalo.

Tóuti mi cant te dounariéu,
Dins lou maubre te taiariéu,
E ta figuro celestialo
Sus la telo la pintariéu
Se vouliés èstre prouvençalo.

Toumbarien Petrarco e Pugèt,
Lou Tician e si bèu sujèt:
Coume lou perfum que s'eisalo
S'esvalirien à mi prougèt
Se vouliés èstre prouvençalo.

Mirèio, Lauro e Beatris
N'aurien pas de vers plus requist;
A mis iue n'auriés pas d'egalo,
Sariés la rèino dóu païs
Se vouliés èstre prouvençalo.

Vai, sabèn eici vòsti cant
E sus un èr napoulitan
Fariéu nosto cansoun nouvialo,
E tu, respoundriés quatecant,
Se vouliés èstre prouvençalo,

Tu respoundriés alor : « Jouvènt,
Vaqui moun aneloun ; ensèn

nous prêterait ses ailes, et bien loin, bien loin nous irions si tu voulais être provençale.

Je te donnerais tous mes chants, je te taillerais dans le marbre, et ta figure céleste je la peindrais sur la toile si tu voulais être provençale.

Ils tomberaient Pétrarque et Puget, le Titien et leurs belles œuvres : comme le parfum qui s'exhale ils s'évanouiraient à mes projets si tu voulais être provençale.

Mireille, Laure et Béatrice n'auraient pas de vers plus élégants ; à mes yeux tu n'aurais pas d'égale, tu serais la reine du pays si tu voulais être provençale.

Va, ici nous savons vos chansons et sur un air napolitain je ferais notre chant nuptial, et toi, tu répondrais aussitôt, si tu voulais être provençale,

Tu répondrais alors : « Jeune homme, voilà mon anneau ; fuyons ensemble la terre où se ravale la

Fugen la terro ount se rebalo
La glòri e travessen li vènt. »
Se vouliés èstre prouvençalo.

Dintre moun cor retrouvariés
Toun Vesùvi e l'ameisariés
Emé ti lagremo argentalo,
Tant de plagne me jujariés
Se vouliés èstre prouvençalo.

Retrouvariés ta bluio mar,
Retrouvariés toun cèu tant clar,
E li dóuci niue que se chalo,
E toun soulèu que trais si dard
Se vouliés èstre prouvençalo.

Lou *far-niente* pròchi de iéu
Te sarié bèn mai agradiéu :
Te bressarien milo cigalo,
E sus moun cor t'endourmiriéu,
Se vouliés èstre prouvençalo.

Eici dóu brès noun se languis :
Soun parié nòsti dous païs
E Roumo es nosto capitalo ;
Avèn lou meme paraulis
Lis italian, li prouvençalo.

20 *de Febrié* 1878.

gloire et traversons les vents. » Si tu voulais être provençale.

Dans mon cœur tu retrouverais ton Vésuve et tu le calmerais avec tes larmes d'argent, tant tu me jugerais à plaindre si tu voulais être provençale.

Tu retrouverais ta mer bleue, tu retrouverais ton ciel si clair, et les douces nuits pleines de voluptés, et ton soleil dardant ses rayons si tu voulais être provençale.

Le *far-niente* près de moi te serait bien plus agréable : mille cigales te berceraient, et sur mon cœur je t'endormirais, si tu voulais être provençale.

Ici du berceau on ne languit pas : nos deux pays sont pareils et Rome est notre capitale ; nous avons le même langage les italiens, les provençales.

20 *Février* 1878.

A L'AMIGO QU'AI ENTRE-VISTO

D'aquest segle flac, plen de marrimen
S'amors s'en vai, son joi tenh mensongier.
BERTRAND DE BORN.

Dins aquéu bèu païs, soulèu dóu mounde entié,
Dequé i'a de verai? Eu qu'esclairo lou mounde,
Se n'avié si bijout, si diamant, se n'avié
Aquéu lum faus sarié de tenèbre un abounde.

Aro qu'en plen Miejour dins li rai pur m'escounde,
Delicious Aliscamp, supèrbi Tèularié,
Poumpous Palais-Reiau, galanto Aranjarié,
Sias dins moun esperit un rèn que se counfounde

Moun souveni vers vous passo, amiro e s'envai,
E di revoulucioun sias la jougaio, mai
Urous aquéu qu'a vist briha' no estello sauro

Dins voste fiermamen, e l'óublidanço s'ai
Pèr li causo de fum, dintre moun cor s'enauro
Toun image inmourtalo, o douço, o gènto Lauro!

1e *de Nouvèmbre* 1878.

A L'AMIE QUE J'AI ENTREVUE

De ce siècle amolli, plein de misère si l'amour
s'en va, je tiens sa joie pour mensongère.
BERTRAND DE BORN.

Dans ce beau pays, soleil du monde entier, qu'y a-t-il de vrai ? Lui qui éclaire le monde, s'il n'avait ses bijoux, ses diamants, s'il n'avait cette fausse lumière il serait un foyer de ténèbre.

Maintenant que je me cache en plein Midi dans les rayons purs, délicieux Champs-Elysées, superbes Tuileries, pompeux Palais-Royal, charmante Orangerie, dans mon esprit vous êtes un rien qui se confond.

Mon souvenir vers vous passe, admire et s'en va, et des révolutions vous êtes le jouet, mais heureux celui qui a vu briller une étoile blonde

Dans votre firmament, et si j'ai l'oubli pour les choses passagères, dans mon cœur s'élève ton image immortelle, ô douce, ô gentille Laure !

1er *Novembre* 1878.

A-N-UNO PARISENCO

> Je vous envoie un petit bouquet de myosotis du Bois de Boulogne, de la cascade même. Vous la rappelez-vous ?...
>
> ***

O gènto amigo, me mandas
Aquéli flour de souvenènço,
E d'enterin me demandas
Se me souvène ? Oh ! noun, l'absènço

Noun pòu escafa de moun cor
Tant urous tèms, tant siavo vido.
Ai de tout acò lou record,
O Boulougno ! o lèio benido !

De la Cascado, ounte toui dous
Nous pausavian di courrentiho,
Ai lou cascarelun tant dous
Que gaudis enca mis auriho.

E vese enca lis aücelet,
Nous ensignant long di pradello,
Lou draiòu fres e verdoulet
Dóu gènt castèu de Bagatello.

E dins vòsti pichòti flour
Recounèisse l'óudour suavo

A UNE PARISIENNE

O gentille amie, vous m'envoyez ces fleurs du souvenir, et en même temps vous me demandez si je me souviens ? Oh ! non, l'absence

Ne peut effacer de mon cœur si heureux temps, vie si paisible. De tout cela j'ai la mémoire, ô Boulogne ! ô allées bénies !

De la Cascade, où tous deux nous nous reposions des courses folles, j'ai le glouglou si doux qui réjouit encore mes oreilles.

Et je vois encore les petits oiseaux, nous indiquant le long des prairies, le sentier frais et verdoyant du charmant château de Bagatelle.

Et dans vos fleurettes je reconnais l'odeur suave

Di mai perfuma de mi jour,
Ounte tout afan s'ignouravo.

Car d'aquéu tèms, souto moun bras,
Aviéu uno amigo fidèlo ;
Aviéu uno paire qu'eilabas
Esperavo de mi nouvello !

CANSOUN

J'aloie l'autrier errant
Sans compaignons,
Sor mon palefroi pensant
A faire une chanson...
THIBAUT IV.

Lou jour qu'esquiho
Tant vitamen,
Jamai, o mìo,
Ansin vous ven :
« Eila 'n cantaire
Pèr tu, pecaire !
De plour dèu traire
De languimen. »

Voste cor tèndre
Adounc, dequ'a
Pèr noun entèndre
Un cor touca ?

des plus parfumés de mes jours, où toute peine était ignorée.

Car en ce temps-là, sous mon bras, j'avais une amie fidèle; j'avais un père qui, là-bas, attendait de mes nouvelles !

CHANSON

J'allais l'autre jour errant sans compagnons, sur mon palefroi pensant à faire une chanson...

THIBAUT IV.

Le jour qui fuit si vitement, jamais, ô amie, ne vous dit ainsi : « là-bas un trouvère pour toi, hélas! doit verser des pleurs de langueur. »

Votre tendre cœur qu'a-t-il adoncques, pour ne point ouïr un cœur meurtri ? O damoiselle, vous

O damisello,
Sias uno estello
Que, quand se vèlo,
L'on amo enca.

D'entre li nivo
Mandas-me 'n rai
Qu'embrase, o divo,
Moun garagai;
D'entre l'espàci
Moustras la gràci
De vosto fàci,
E reviéurai.

La niue que toumbo
Fai plaço au jour,
I' a que la toumbo
D'etèrne ahour :
Aro es la vido
Que nous counvido,
E vous, poulido,
Couchas l'errour.

Ah! pèr quau canto
Triste es segur
De vèire entanto
Regna l'escur.
Lou piferaro

êtes une étoile que, lorsqu'elle se cache, l'on aime encore.

Du milieu des nuages envoyez-moi un rayon qui embrase, ô divine, mon abîme; dans l'espace montrez la grâce de votre face, et je revivrai.

La nuit se dissipant fait place au jour, il n'y a que la tombe d'éternelle obscurité : ores c'est la vie qui nous convie, et vous, charmante, vous chassez les ténèbres.

Ah! pour qui chante il est triste assurément de voir cependant régner la nuit. Le piferraro

'mé sa quitarro
Eu comto encaro
Sòu e bonur.

Iéu, la zambougno
Sènso cansoun
Me fai vergougno
E 'mé resoun :
Es fiò sèns flamo,
Fourrèu sèns lamo, —
E vous sias l'amo
De moun vióuloun.

Noun sias pas sènso
Counèisse un pau
De la Prouvènço
Li prouvençau :
Fau-ti vous dire
Qu'es soun martire
S' an pa 'n sourrire
E'n bon cigau ?

Or, o chatouno,
En vous i' a tout,
Bon vin qu'entouno
E rire atout :
Voste iue que brulo
Es vin qu' embulo,

avec sa guitare compte, lui, sols et bonheurs.

Moi, la viole sans chanson me fait honte, et avec raison : c'est feu sans flamme, fourreau sans lame, — et vous êtes l'âme de mon violon.

Vous n'êtes pas sans connaître un peu de la Provence les provençaux : faut-il vous dire que leur martyre est dans l'absence d'un sourire et d'une bonne rasade ?

Or, en vous, jeune fille, il y a tout, bon vin qui donne le ton et rire aussi : votre œil brûlant c'est

E n' en barrulo
Lou troubadou ;

Vosto bouqueto
Es uno flour
Que fai ligueto
Au diéu Amour.
Bouquet de joio,
Courau, beloio
Ounte pren voio
La bono imour.

Mai coume l'astre
Qu' ennivouli
Quauque pilastre
Dóu cèu poulit,
Vuei escoundudo,
S' à ma perdudo
Dounas pa ' judo
Tout vai pali !

Desèmbre 1878.

SOUTO UN RETRA

E no sai qu'ieu m'anes al re contan...
RIMBAUT D'AURENJO.

Ansin, d'abord qu'à mis auriho
Ai de ta voues toujour lou dous murmur ;

le vin qui soûle, et le troubadour en trébuche;

Votre petite bouche est une fleur qui fait envie au dieu Amour. Bouquet de joie, corail, parure où prend vie la bonne humeur.

Mais comme l'astre que cache quelque pilastre du ciel magnifique, aujourd'hui cachée, si à ma désespérance vous ne venez pas en aide tout va pâlir !

Décembre 1878.

SOUS UN PORTRAIT

Et je ne sais comment aller
contant autre chose....
RAIMBAUT D'ORANGE.

Ainsi, puisque à mes oreilles j'ai de ta voix toujours le doux murmure ; puisque j'ai sur mes

Qu'ai sus mi labro, emé ti poutoun pur,
Un pau de toun cor, jouino fiho ;
Aro, davans mis iue toujour aurai
Ta douço fàci,
Ta douço caro au mitan de sa gràci
Coume lou soulèu dins si rai !

15 *de Mars* 1879.

ESTRENO

à-n-uno gènto Gascouno.

Ieu ai en cor
Que per demor,
Ni per rire ni per jogar,
Non diga huei
Mal ni envei...
PÈIRE CARDINAU.

Sarien encaro mai galant
Li coumplimen que noun vous mande,
Que vuei es lou premié de l'an :
I'a que l'usage que coumande.

Tambèn vous dise rèu, nimai
Vous mandarai pas ma poutouno,
Prefère ana iéu-meme en Mai
Beisa vòsti gauto redouno.

Pamens vous mande de-matin
Pèr vòstis estreno, mignoto,
Lou bèu libre de Jansemin,
Vous qu'amas tant li *papihoto* !

1880.

lèvres, avec tes baisers purs, un peu de ton cœur, jeune fille ; maintenant, devant mes yeux toujours j'aurai ta douce face, ton doux visage au milieu de sa grâce comme le soleil dans ses rayons !

15 *Mars* 1879.

ÉTRENNES

à une gente Gasconne.

> Moi j'ai au cœur que ni par passe-temps, ni pour rire ni pour jouer, je ne dise aujourd'hui mal ni envie....
>
> PIERRE CARDINAL.

Seraient-ils encore plus galants les compliments que je ne vous envoie point, qu'aujourd'hui étant le premier jour de l'an : tout est commandé par l'usage.

Aussi je ne vous dis rien, non plus je ne vous enverrai pas ma caresse, je préfère aller moi-même en Mai baiser vos joues potelées.

Cependant je vous envoie ce matin pour vos étrennes, mignonne, le beau livre de Jasmin, vous qui aimez tant les *papillotes !*

1880.

EN ESPERANT LA LUNO

Aquest amors me fier tan gen
Al cor d'una doussa sabor,
Cen vetz muer lo jorn de dolor
E reviu de joy autras cen.
BERNAT DE VENTADOUR.

Dequé t'arribo, o douço luno,
Aquesto niue? Coume ma bruno
La poudrai vèire sènso tu?
Sus moun balen coume badaie!
E pas un soulet rai que raie
Dins moun paure cor esperdu.

O blanco fado, lis estello
Se languisson, car sies la bello,
La bello rèino de la court,
E quand i' a pas la segnouresso,
Lou palais devèn de tristesso
Lou castelas sevère e sour...

Mai sabes pas que toun absènço
Coume is estello me fai sènso
Espèr langui de ma bèuta?
Sabes pas qu'ame uno chatouno,
E qu'es tu que dins lis androuno
Me la menes sèns t'en douta?

EN ATTENDANT LA LUNE

> Cet amour me pénètre si gentiment au cœur d'une grande douceur, que cent fois le jour je meurs de douleur et je revis de joie cent autres fois.
>
> BERNARD DE VENTADOUR.

Que t'arrive-t-il, ô douce lune, cette nuit? Comment ma brune pourrai-je la voir sans toi? Sur mon balcon comme je baille! et pas un seul rayon qui coule dans mon pauvre cœur éperdu.

O blanche fée, les étoiles languissent, car tu es la belle, la belle reine de la cour, et quand il n'y a pas la souveraine, le palais devient de tristesse le manoir sévère et sombre...

Mais ne sais-tu pas que ton absence comme aux étoiles me fait sans espoir languir de ma beauté? Ne sais-tu pas que j'aime une jeune fille, et que c'est toi qui dans les allées me la conduit sans t'en douter?

Autant que sies bloundo, es bruneto;
Autant que sies grando, es naneto;
Autant que sies douço, elo autant
Me brulo emé sis iue de flamo;
Se toun lum refresco moun amo,
Si bais inoundon mi vint an.

E coume au cèu dien lis estello:
— Ounte es dounc nosto reginello
Emé soun mantèu diamantin? —
Dins li lèio li margarido
Dison : — Ounte es la plus poulido,
Nosto divesso dóu jardin? —

Ah! tout-escas darrié la colo,
Encentura dins sa taiolo
De fiò, lou soulèu a vira.
O luno, o luno, o bello luno,
De poutouno n'as pas proun d'uno,
De dos, de tres? Vas ignoura

Que n'i'a que t'espèron pèr faire
Ço qu'as fa' mé toun calignaire?
E, coume se n'èro pas tu,
Vas arriba dóu las countràri
Ounte as leissa, subre soun càrri,
Toun amant d'amour estendu!...

Teisas-vous, roussignòu, reineto,
Istas siau, fueio sout l'aureto,

Autant tu es blonde, elle est brune; autant tu es grande, elle est mignonne; autant tu es douce, elle autant me brûle avec ses yeux de flamme; si ta lumière rafraîchit mon âme, ses baisers inondent mes vingt ans.

Et comme au ciel disent les étoiles : — Où est donc notre reine avec son manteau diamanté? — Dans les allées les marguerites disent : — Où est la plus jolie, notre déesse du jardin? —

Ah! tout à l'heure derrière la colline, enveloppé dans sa ceinture de feu, le soleil a tourné. O lune, ô lune, ô belle lune, n'as-tu pas assez d'un baiser, de deux, de trois? Vas-tu ignorer

Qu'il en est qui t'attendent pour faire ce que tu as fait avec ton amoureux? Et comme si ce n'était pas toi, tu vas arriver du point opposé (à celui) où tu as laissé, sur son char, ton amant d'amour épuisé!...

Taisez-vous, rossignols, rainettes, demeurez calmes, feuilles sous la brise, j'ai entendu dans le

Ai entendu dins lou camin
Un brut de raubo què m'encanto :
Es elo que sa voues galanto
Au cor me douno lou fremin.

Enauro-te, luno amourouso,
Oh ! que l'andano èi souloumbrouso !
Es elo ? — A tant pòu de l'escur !
Mounto, que te regarde, o luno,
Dins la bloundo cerque la bruno
E dins la bruno lou bonur !

PRIMOVÈRO

E volrai dir
Senes mentir
E comtarai de ta faison.
GIRAUD DE CABREIRA.

Ai vist leva lou soulèu,
Ai vist parèisse la luno,
Naisse lis estello au cèu...
Mai rèn me sèmblo tant bèu
Que quand pounchejo ma bruno.

Ai ausi lou cant sutiéu
Dis aucèu dins li pradello,
Ai ausi l'aire di riéu...

chemin un bruit de robe qui m'enchante : C'est elle dont la voix charmante au cœur me donne le frisson.

Elève-toi, lune amoureuse, oh! que l'allée est sombre! Est-ce elle? Elle craint tant l'obscurité! Monte, que je te regarde, ô lune, dans la blonde je cherche la brune et dans la brune le bonheur!

PRIMEVÈRE (1)

Et je dirai sans mentir et conterai ta façon.
GIRAUD DE CABREIRA.

J'ai vu lever le soleil, j'ai vu paraître la lune et naître les étoiles au ciel... Mais rien ne me semble aussi beau que lorsque apparaît ma brune.

J'ai entendu le chant léger des oiseaux dans les prairies, j'ai entendu l'air des ruisseaux... Mais

(1) Cette pièce a été mise en musique par l'auteur distingué de *Vauciuse*, M. G. Borel, d'Aix. On trouve cette délicieuse page musicale dans la *Provence Artistique et Pittoresque* du 8 janvier 1882.

Mai rèn es tant dous pèr iéu
Coume la voues de ma bello.

Dins li jardin plen de flour
Ai begu l'alen di roso,
En m'enebriant de sentour...
Mai rèn vèn à la frescour
Di poutounet de ma Roso.

1881.

BELLO NIUE

Mon cors s'alegr' e s'esjau
Per lo gentil temps suau.
PÈIRE VIDAU.

Negro es la niue, vène mignoto,
Ti péu soun negre e vole iéu
Beisa lou grand mantèu di niéu.
Sus ta tèsto bruno, o pichoto,
Vole beisa li négri niéu !

Pamens, au founs de la niue negro,
Dos estello mounton plan-plan...
Vole beisa tant bèu diamant.
Sus tis iue clar, chatouno alegro,
Vole beisa li dous diamant !

Mai à-cha-pau la luno escalo :
Lou cèu sèmblo un bouquet de flour...

rien n'est doux pour moi comme la voix de ma belle.

Dans les jardins pleins de fleurs j'ai bu l'haleine des roses, en m'enivrant de parfums... Mais rien ne vaut la fraîcheur des baisers de ma Rose.

1881.

BELLE NUIT

Mon cœur est allègre et se réjouit
à cause du gentil temps suave.
PIERRE VIDAL.

Noire est la nuit, viens mignonne, tes cheveux sont noirs et je veux baiser le grand manteau de nuages. Sur ta tête brune, ô fillette, je veux baiser les noirs nuages !

Pourtant, au fond de la nuit noire, deux étoiles montent doucement... Je veux baiser si beaux diamants. Sur tes yeux clairs, joyeuse jeune fille, je veux baiser les deux diamants !

Mais peu à peu la lune grimpe : le ciel ressemble à un bouquet de fleurs... Je veux baiser cha-

Vole beisa chasco coulour.
Sus ta bouqueto celestialo
Vole beisa lou cèu en flour !

28 *de Setèmbre* 1881.

A MA FEMO

Auto-da-fe.

Lou pouèto a de pantai,
Fai de vers à touto eisservo,
Dis à la princesso : « t'ai »,
I rèino : *tu* sèns reservo.

Souvènt pèr un mot que n'a
Pas l'oumbro d'uno pourtado,
Lou pouèto vai trena
Madrigau pèr banastado.

O bèn pèr un dous regard
Manda pèr uno caludo,
Lou pouèto, sèmpre larg,
Canto dous mes d'abitudo.

Mai lou bout arribo en tout,
E la fin courouno l'obro,
En cantant, lou troubadou
De touto verita s'obro.

que couleur. Sur ta bouche céleste je veux baiser le ciel en fleur.

28 *Septembre* 1881.

A MA FEMME

Auto-da-fé.

Le poète a des rêveries, il fait des vers à tout hasard, à la princesse il dit : « je t'ai », aux reines il dit *tu* sans façon.

Souvent pour un mot qui n'a pas l'ombre d'une portée, le poète tressera des madrigaux par corbeilles.

Ou bien pour un doux regard lancé par une aveugle, le poète, toujours large, chante ordinairement pendant deux mois.

Mais chaque chose a sa fin, et la fin couronne l'œuvre, en chantant, le troubadour de toute vérité se fortifie.

Em'acò, d'un grand amour
Sènt l'encèndi que s'atuvo,
Que mete tout en coumbour
Dins si larvo de Vesuvo.

Femo, as vist aquéli cant ?
N'i'a d'amourous, n'i'a de mato,
Gardo pèr tu li plus sant :
Aquéli an toun noum pèr dato.

Dins l'encèndi de moun cor
Lou rèsto à ti pèd se cremo,
Ves, en l'èr la póusso d'or
Que s'envolo, o femo ! o femo !

Et alors, d'un grand amour il sent l'incendie se déclarer, mettre tout en flamme avec ses laves volcaniques.

Femme, tu as vu ces chants? Il y en a d'amoureux, il y en a de folâtres, pour toi garde les plus saints : ceux-là ont ton nom pour date.

Dans l'incendie de mon cœur le restant se brûle à tes pieds, vois, en l'air la poussière d'or qui s'envole, ô femme! ô femme!

A

DONO MARIA VASSALLO

MA SORRE BÈN-AMADO

III

EN PLEN SOULÈU

III

EN PLEIN SOLEIL

EN PLEN SOULÈU

A MA SORRE

Ma sorre, aqueste libre es à tu que lou doune.
Es plen d'aquéu bonur qu'en pouèto poutoune :
La vido en plen soulèu !
La vido dóumaci coulo drudo en moun amo
E lou soulèu, veiras coume toujour aflamo
Aquéli gai tablèu !

Aquéli gai tablèu !... Ah ! lou sabes, ma sorre,
N' i' aguè de bèn amar e n' i' aguè de bèn orre
Autre-tèms à l'oustau...
Un paire que s'envai aqui mounte es la maire,
Dous ourfanèu restant emé soun cor amaire
Au mitan de catau !

Au mitan de catau que nous martirisèron,
Que dóu Criste mourènt en jusiòu partejèron
Li vestimen au sort ;
Que nous aurien vougu vèire, nàutri li mèstre,
A milo lègo luen dóu Calvàri, o bèn èstre
Coume noste Diéu mort !

Coume noste Diéu mort segur en aquelo ouro,
En aquéli moumen terrible ounte se plouro,

EN PLEIN SOLEIL

A MA SŒUR

Ma sœur, c'est à toi que j'offre ce livre. Il est rempli de ce bonheur que je caresse en poète : la vie en plein soleil ! La vie, Dieu merci, circule drue en mon âme et le soleil, tu verras comme il enflamme toujours ces gais tableaux !

Ces gais tableaux !... Ah ! tu le sais, ma sœur, il y en eut de bien amers et il y en eut de bien horribles autrefois au foyer... Un père qui s'en va là où est la mère, deux orphelins restant avec leur cœur aimant parmi des tyrans !

Parmi des tyrans qui nous martyrisèrent, qui du Christ expirant, partagèrent en juifs les vêtements au sort ; qui auraient voulu nous voir, nous les maîtres, à mille lieues du Calvaire, ou morts comme notre Dieu !

Morts comme notre Dieu assurément à cette heure, en ces moments terribles où l'on pleure,

Urous sarian esta ;
Mai noun, nous falié viéure : erian trop jouine caro
Pèr mouri sèns soufrènço e' rian necite, o caro,
A la grand verita.

Ah ! la grand verita pau-à-pau se fai plaço,
Quau pourrié preferi la negro tartarasso
Au tourtourèu tout blanc ?
Enterin que, vendu, jouga de touto sorto,
Plouravian tóuti dous nòstis afecioun morto
La man dintre la man,

La man dintre la man la Muso èro à moun caire,
E pas un soulet cop me souspirè : « pecaire ! »
Qu'i feble soul se dis ;
Me plagnè pas, dins iéu boufè li souleiado :
De luen en luen moun amo èro escarrabihado
E moun cor cantadis.

E moun cor cantadis, de toun amo coumpagno,
Te porge li vers que charmèron sa magagno.
Ah ! lou soulèu rènd fort !
O ma sorre, emé iéu vène aqui mounte briho
Lou païs dóu soulas, la caudo pouësìo,
Ah ! vène is isclo d'or !

4 *de Desèmbre* 1883.

nous aurions été heureux ; mais non, il nous fallait vivre : nous étions encore trop jeunes pour mourir sans souffrance et nous étions nécessaires, ô ma chère, à la grande vérité.

Ah ! la grande vérité peu à peu se fait jour, qui pourrait préférer le noir oiseau de proie à la tourterelle toute blanche ? Tandis que, vendus, joués de toutes sortes, nous pleurions tous les deux nos affections mortes la main dans la main,

La main dans la main la Muse était près de moi, et jamais, jamais elle ne me soupira : « pauvret ! » que l'on dit aux faibles seuls ; elle ne me plaignit pas, en moi elle souffla les ensoleillements : de loin en loin mon âme était réjouie et mon cœur chantant.

Et mon cœur chantant, compagnon de ton âme, t'offre les vers qui charmèrent ses douleurs. Ah ! le soleil rend fort ! O ma sœur, avec moi viens là où brille le pays de la consolation, la chaude poésie, ah ! viens aux îles d'or !

4 *Décembre* 1883.

LI VERS

A William- C. Bonaparte-Wyse.

Lou pouèto es un jas que mino
Quand s'aprèsto à bandi si cant ;
Lou pouèto, acò se devino
Coume se devino un voulcan.

I'arribo pièi qu'a si tempouro :
L'Etna toujour noun restountis...
E lou pouèto ris e plouro,
E lou pouèto plouro e ris.

De soun cor trais pas que de flamo,
De plour largo pièi de tourrènt
Coume se vèi, quand l'Etna bramo,
Raia l'aigo caudo à courrènt.

Aquelo flamado, aquelo aigo,
Cremant e negant l'univers,
Dóu cor aquéu sadou qu'embriaigo,
Acò's li vers, acò's li vers !

Janvié 1878.

LES VERS

A William-C. Bonaparte-Wyse.

Le poète est un foyer bouillant lorsqu'il s'apprête à lancer ses chants ; le poète, cela se devine ainsi que l'on devine un volcan.

Il lui arrive aussi d'avoir ses temps calmes : l'Etna ne retentit pas toujours... Et le poète rit et pleure, et le poète pleure et rit.

De son cœur ne s'échappent pas que des flammes, il répand parfois des torrents de pleurs comme l'on voit, quand l'Etna hurle, couler des courants d'eau chaude.

Cette flamme, cette eau, brûlant et inondant l'univers, du cœur ce débordement qui enivre, voilà les vers, voilà les vers !

Janvier 1878.

SOULEIADO

A Pau Areno.

A la mar lindo e risouleto
A pres lou blu clar de sis iue,
Blu tèndre coume auro mouleto,
Blu clar coume li clàri niue;

Au soulèu que sa flamo espousco
A pres li raioun de si péu,
Sa tèsto bloundo rendrié fousco
L'estello qu'enlusis li niéu;

E pièi quand lou soulèu davalo,
Leissant soun flò dessus li mount,
Pèr sa caro, is isclo pourpalo,
A pres li coulour dóu tremount.

E iéu l'amire, e iéu la bèle
En countemplant la bluio mar,
En countemplant l'astre fidèle
Qu'esclairo Crino vers lou tard.

O mar, sout li poutoun de l'auro
Pos trebla toun celèste azur;
Pòu s'esvali ta como sauro,
Soulèu; mount, fasès-vous escur!

COUP DE SOLEIL

A Paul Arène.

A la mer limpide et rieuse elle a pris le bleu clair de ses yeux, bleu tendre comme brise suave, bleu clair comme les claires nuits ;

Au soleil dont la flamme étincelle elle a pris les rayons de ses cheveux, sa tête blonde assombrirait l'étoile qui illumine les nuages ;

Puis, lorsque le soleil dévale, laissant son feu sur les monts, pour son visage, aux îles empourprées, elle a pris les couleurs crépusculaires.

Et je l'admire, et je la désire en contemplant la mer bleue, en contemplant l'astre fidèle qui éclaire Crine (1) vers le soir.

O mer, sous les baisers de la brise tu peux troubler ton azur céleste ; soleil, ta chevelure blonde peut s'évanouir ; monts, devenez obscurs !

(1) Ile de la mer marseillaise.

N'es plus tèms : quaucarèn mai briho,
Astre que nous abro bèn lèu...
Tis iue, ti péu, ta caro, o fiho,
Me leisson un cop de soulèu !

*A bord de l'*ALCYON, 21 *de Juliet* 1878.

LA LIOUNO

A Louis Roumiéux.

> Ah ! que li pantai d'aquel àge
> Dins la malancounié fan gau !
> Fan de-longo rire li sage,
> De-fes ploura li fouligaud !...
> A. MATHIÉU.

Amaga dins mi pensamen
Me crese fòu i'a de moumen ;
Ai d'idèio, o, d'idèio folo !
E moun pantai esvanesi,
Moun cor, liogo de n'en fresi,
Dins sa foulié tournamai volo.

Oh ! qu'es dous, qu'es dous un pantai !
Franquissès milo garagai ;
Qu'es dous, meme dins soun foulige,
Trounas amoundaut sus li piue,
Dins l'inmènse perdès lis iue,
Vous enauras sus lis aurige !

Il n'est plus temps : quelque chose brille toujours, astre qui nous consume bien vite... Tes yeux, tes cheveux, ton visage, ô fille, me laissent un coup de soleil !

*A bord de l'*ALCYON, 21 *Juillet* 1878.

LA LIONNE

A Louis Roumieux.

> Ah ! que les rêves de cet âge
> charment dans la mélancolie !
> Ils font toujours rire les sages,
> et quelquefois pleurer les fous !...
> A. MATHIEU.

Enveloppé dans mes pensers je me crois fou par moments ; j'ai des idées, oui, des idées insensées ! Et mon rêve évanoui, mon cœur, loin d'en frémir, dans sa folie vole de nouveau.

Oh ! qu'il est doux, qu'il est doux un rêve ! on franchit mille abîmes ; qu'il est doux, même dans sa folie, on trône là-haut sur les pics, dans l'immensité plongeant les yeux, on s'élève sur les orages !

Amaga dins mi pensamen
Me crese fòu i'a de moumen.
Alor moun amour sènso esplico
Me trasporto au travès dis èr,
Dins de cauno, dins de desert,
E pamens noun siéu en Africo.

Dins ma patrìo siéu que plus
Car tout me parlo : de trelus
Lou soulèu inoundo ma caro ;
D'auro chasque perfum beni
Me boufo au cor un souveni...
Espère aquelo que m'es caro.

Amaga dins mi pensamen
Me crese fòu i'a de moumen.
Or, sabès-ti quau moun cor bèlo ?.
E tu, Vidau l'aloubati,
Vulgàri fòu, lou sabes-ti ? —
Uno liouno grando e bello !...

O liouno de mi pantai !
O liouno, quouro poudrai
De ma man flateja ta fàci ?
Quouro, o liouno de moun cor,

Enveloppé dans mes pensers je me crois fou par moments. Alors mon amour inexplicable me transporte à travers les airs, dans des antres, dans des déserts, et je ne suis pourtant pas en Afrique.

Dans ma patrie j'y suis bien plus car tout me parle : de rayons le soleil inonde mon visage ; de la brise chaque parfum béni souffle à mon cœur un souvenir... J'attends celle qui m'est chère.

Enveloppé dans mes pensers je me crois fou par moments. Or, savez-vous qui mon cœur désire ? Et toi, Vidal *l'aloubati* (1), vulgaire fou, le sais-tu ? — Une lionne grande et belle !...

O lionne de mes rêves ! O lionne, quand pourrai-je de ma main caresser ta face ? Quand, ô lionne

(1) « Pierre Vidal, troubadour du XIIe siècle, fils d'un pelletier de Toulouse Il composa des vers sur une dame de Carcassonne, nommée *Louve* (Loba), dont il devint amoureux, et à cause de laquelle il fit le loup, mit un loup dans ses armes, et se revêtit d'une peau de loup. » (MICHAUD, *Biographie universelle*). La *Liouno* a été traduite en vers français par M. François Delille. V. *Les Chants des félibres*; Paris, AUGUSTE GHIO.

Vendra ta vestiduro d'or
A moun èstre apoundre ta gràci ?

Amaga dins mi pensamen
Me crese fòu i'a de moumen...
La vese e noun pode la tène,
O noblo rèino, arrèsto-te,
Fiero princesso, escouto-me,
O moun ourguei, te sone, vène.

Siéu trop grelin pèr tu belèu,
Tu cregnes rèn e lou soulèu
As sus la tèsto pèr courouno.
Eh ! bèn, toun soulèu es lou miéu,
Crègne rèn, te crègne pas iéu,
Pas meme tu, grando liouno !

Amaga dins mi pensamen
Me crese fòu i'a de moumen...
Vole emé tu vèire li cimo,
Pièi vole descèndre emé tu
Pèr vèire toun palais perdu,
Ta cauno que rèndes sublimo !

Se me poudiéu faire lioun,
Coume un amant, à dous geinoun,
Te diriéu, o bello mestresso :
« A tu l'empèri, emperairis,
Sus toun mantèu que resplendis
Leisso me pausa'no caresso... »

de mon cœur, viendra ton pelage d'or à mon être joindre tagrâce ?

Enveloppé dans mes pensers je me crois fou par moments... Je la vois et ne puis la tenir, ô noble reine, arrête-toi, fière princesse, écoute-moi, ô mon orgueil, je t'appelle, viens.

Je suis trop chétif pour toi peut-être, toi, tu ne crains rien et tu as le soleil sur la tête pour couronne. Eh ! bien, ton soleil est le mien, je ne crains rien, je ne te crains pas moi, pas même toi, grande lionne !

Enveloppé dans mes pensers je me crois fou par moments... Avec toi je veux voir les cimes, puis je veux descendre avec toi pour voir ton palais égaré, ton antre que tu rends sublime !

Si je pouvais me faire lion, comme un amant, à deux genoux, je te dirais, ô belle maîtresse : « A toi l'empire, impératrice, sur ton manteau resplendissant laisse-moi poser une caresse... »

Amaga dins mi pensamen
Me crese fòu i'a de moumen !
Te diriéu : « Tè, vaqui ma vido ;
Tè, fai de iéu ço que voudras ;
Tè, de moun cors fai qu'un estras,
Amuso tis ounglo poulido. »

Quand me tendriés pèr m'estrassa
Sarian tóuti dous embrassa,
Te sarrariéu sus ma peitrino,
Veiriéu mis iue dedins tis iue...
Oh ! pòu ansin veni ma niue,
Amour de mort, o mort divino !

28 *de Janvié* 1878.

LOU VERAI

A-n-Ourias Jouvau.

Ai legi ti *Vint Sounet*,
Jouveinet,
E dins toun amo, moun amo
A trouva mémis amour,
Memo ardour,
A trouva li mémi flamo.

Despièi long-tèms soun uni,
Moun ami,

Enveloppé dans mes pensers je me crois fou par moments ! Je te dirais : « Tiens, voilà ma vie ; tiens, fais de moi ce que tu voudras ; tiens, de mon corps ne fais qu'un lambeau, amuse tes jolis ongles. »

Lorsque tu me tiendrais pour me déchirer nous serions tous les deux embrassés, je te serrerais sur ma poitrine, je verrais mes yeux dans tes yeux... Oh ! ainsi peut venir ma nuit, amour de mort, ô mort divine !

2 *Janvier* 1878.

LE VRAI

A Elzéar Jouveau.

J'ai lu tes *Vingt Sonnets*, jeune homme, et dans ton âme, mon âme a trouvé mêmes amours, même ardeur, a trouvé les mêmes flammes.

Depuis longtemps, mon ami, nos cœurs sont

Nòsti cor pèr la pensado,
Pèr la memo aspiracioun :
Devoucioun
Au Verai, bello uiaussado !

Oh ! li draiòu azura !
Oh ! li prat
Emé sa tepo verdalo !
Oh ! li raioun dóu soulèu
Fort e bèu !
Oh ! lis estello argentalo !

Vejaqui li vrai tresor,
Vaqui l'or
Que lou pouèto demando,
E nòsti Muso, Jouvau,
Dins la vau,
Pèd-descaus, péu en desbrando,

N'an qu'à vougué pèr culi
Li poulit
Bijout de la grand natuio,
E li diamant, li rubis,
Li lapis,
Ié fan lèu atrencaduro.

Oh ! li bóumiano que soun,
De cansoun
An si joio e si martire,

unis par la pensée, par la même aspiration : dévotion au Vrai, belle lumière !

Oh ! les sentiers azurés ! oh ! les prairies avec leur gazon verdoyant ! oh ! les rayons du soleil forts et beaux ! oh ! les étoiles argentées !

Les voilà les vrais trésors, voilà l'or que demande le poète, et nos Muses, Jouveau, dans le vallon, pieds nus, la chevelure au vent,

N'ont qu'à vouloir pour cueillir les jolis bijoux de la grande nature, et les diamants, les rubis, les lazulites, sont bientôt leurs parures.

Oh ! les bohémiennes qu'elles sont, ont des chansons pour leurs joies et leurs souffrances, et si elles

E se se taison, souvènt
Es qu'un rèn
Lis enclaus dins lou delire !

Au diàussi lou Cènt-pèr-cènt ;
Innoucènt
Quau escomto la matèri !
Capoun quau vèi de miliard
Dins un liard,
Car veira lèu la misèri !

Nàutri, noun nous viro acò
Lou cocò,
Sian riche que pèr la rimo,
E se sautan un bèu jour,
Es l'amour
Que nous fai faire l'artimo !

Ah ! garden l'art dóu Verai ;
Di san rai
Que sèmpre nòsti vers lengon,
E Rostchild e coumpagnié
Digo-ié,
Ami, digo-ié que vengon !

4 *dè Fébrié* 1882.

se taisent, c'est que souvent un rien les enchaîne dans le délire !

Au diable le Cent-pour-cent ; insensé qui escompte la matière ! Capon qui voit des milliards dans un liard, car il verra tôt la misère !

Nous, cela ne nous tourne point la tête, nous ne sommes riches que par la rime, et si un beau jour nous sautons, c'est l'amour qui nous fait rendre l'âme !

Ah ! conservons l'art du Vrai ; que toujours nos vers parlent des rayons sains, et Rostchild et compagnie... dis-leur, ami, dis-leur qu'ils y viennent !

4 *Février* 1882.

LI MARINIÉ

Cansoun di Felibre de la Mar

A Marius Bourrelly.

I

La mar es bello !
Venès, o Marinié !
Que lis estello
Nous vegon matinié !
La marinado
Trefoulis au councert
Que la manado
Di sereno a dubert.

II

De pertout gisclo
De cant patriouti ;
Enjusqu'is isclo
Li faren resclanti.
Emé l'ensegne
Qu'avèn à nosto pro,
Res pòu rèn cregne
Dis estèu e di ro.

LES MARINIERS (1)

Chanson des Félibres de la Mer

A Marius Bourrelly.

I

La mer est belle ! venez, ô Mariniers ! que les étoiles nous voient matinals ! la mer tressaille au concert que les sirènes en chœur ont ouvert.

II

De partout il sort des chants patriotiques ; jusqu'aux îles nous les ferons retentir. Avec l'enseigne qui est à notre proue, nul ne peut avoir crainte des écueils et des rochers.

(1) Musique de J. H. Huot. Aix, *Imprimerie musicale Vve Remondet-Aubin.*

III

Sus nosto telo
La Prouvènço fai jour,
E nosto velo
Es regounflo d'amour !
Coume sant Pèire,
Pescaire e pourtalié,
Fai gau de vèire
Noste double mestié !

IV

Trasèn dins l'oundo
Noste fielat, e lèu,
Lou pèis aboundo
Dintre noste batèu !
Dóu Felibrige
Tenèn ferme la clau :
Se vèn l'aurige
Barrarèn li pourtau.

V

Fiéu de Marsiho,
Sus lou pitre pourtan
L'umblo cacìo
Qu'es la flour dóu fihau ;

III

Sur notre tente la Provence rayonne, et notre voile est gonflée d'amour ! Comme saint Pierre, pêcheur et porte-clés, notre double métier fait joie à voir !

IV

Nous jetons dans l'onde notre filet, et bientôt, le poisson afflue dans notre barque ! Du Félibrige nous tenons ferme la clé : si l'orage éclate nous fermerons les portes.

V

Fils de Marseille, nous portons sur la poitrine l'humble cassie qui est la fleur des fillettes; et libres

E, gai e libre
Coume la grando mar,
Au luen, Felibre,
Pourtan aut l'estandart,

VI

E pèr cop-d'astre,
S'un marrit fraire, un jour,
Dins noste encastre
Negavo sis amour...
Toumple superbe,
Toun sen, sout lou maudi,
Que s'entre-duerbe
E sigue aproufoundi !

La Madrago, 22 *de Juliet* 1877.

LI MOUNDAIRE

A LA MEMÒRI DE LOUIS ASTOUIN

Pouèto-portofais, encian deputat.

La caro, dóu squlèu roustido, long la mar
Vesès-lèi au virant ! es de machino umano,
Lou blad d'or viro e viro em'afecioun, em'art,
E subran dóu crevèu dins la caisso debano.

et gais comme la grande mer, au loin, Félibres, nous portons haut l'étendard.

VI

Et par hasard, si un faux-frère, un jour, dans notre camp, reniait ses amours... Superbe abîme, que ton sein, sous le maudit s'entr'ouvre et qu'il soit englouti !

La Madrague, 22 *Juillet* 1877.

LES CRIBLEURS

A LA MÉMOIRE DE LOUIS ASTOUIN

Poète-portefaix, ancien député.

Le visage par le soleil hâlé, le long de la mer voyez-les au tour ! ce sont des machines humaines. Le blé doré tourne et tourne avec soin, artistement, et soudain du crible coule dans la caisse.

En l'èr de pavaioun floutejon : li tartano,
Li vapour auturous que sèmblon de camard
Represènton autant de nacioun abelano
Que pèr nous ajuda doublon cènt cap amar.

Zóu ! moundaire, au virant ! à nàutri l'esperanço,
Marsiho es lou pourtau dóu Miejour de la Franço,
Li càbri peton-pu sout lou pes di meissoun...

Canton, e lou crevèu ié mantèn la mesuro,
Rison, e la susour nègo mens sa figuro,
E manjaren lou pan dóu rire e di cansoun !

1879.

LOU BRANDE DI JOUVÈNT

A Valèri Bernard, pintre e felibre

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es grand, e bèu, e fort !

Lou soulèu abraso lis ort
Esbarlugant de primovèro,
Zóu ! jouvènt, au diàussi la mort !
Lou soulèu abraso la terro,
Aro es la vido, es l'estrambord !

En l'air des pavillons flottent : les tartanes, les vapeurs hautains semblables à des camards représentent autant de nations généreuses qui pour nous aider doublent cent caps amers.

Zou ! cribleurs, au tournant ! à nous l'espérance, Marseille est la porte du Midi de la France ; puissent les chèvres rompre sous le poids des moissons...

Ils chantent, et le crible leur maintient la mesure, ils rient, et la sueur inonde moins leur visage, et nous mangerons le pain du rire et des chansons !

1879

LE RONDEAU DES JEUNES

A Valère Bernard, peintre et poète.

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est grand, et beau, et fort !

Le soleil embrase les jardins éblouissants de primevères, allons ! jouvenceaux, au diable la mort ! le soleil embrase la terre, maintenant c'est la vie, c'est l'enthousiasme !

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es bèu, e fort, e grand !

Dins lis esplendour s'aubourant
La jouvènço de rai meissouno,
E fan ligueto i soubeiran
Li diadèmo que façouno,
E soun espanta nòsti grand.

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es fort, e grand, e bèu !

O Mazado, porge-nous lèu
La biero, lou vin e l'absinto
Dins quau atrouves li relèu
De la femo. Estrasso la cinto
De ti *dos Venus*, clar flambèu !

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es grand, e bèu, e fort !

Tribaldy dira *Messidor*
E li rapugo souleiouso ;
Nous entre-durbira soun cor,
Escrin que li rèino jalouso
Chanjarien contro si tresor !

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est beau, et fort, et grand!

Dans les splendeurs s'élevant la jeunesse moissonne des rayons, et les diadèmes qu'elle façonne font envie aux souverains, et nos anciens sont étonnés.

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est fort, et grand, et beau!

O Mazade, offre-nous vite la bière, le vin et l'absinthe dans lesquels tu distingues les reliefs de la femme. Déchire la ceinture de tes *deux Vénus*, clairs flambeaux!

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est grand, et beau, et fort!

Tribaldy dira *Messidor* et les grappes ensoleillées; il nous entr'ouvrira son cœur, écrin que les reines jalouses échangeraient contre leurs trésors!

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es bèu, e fort, e grand!

Blaise semenara li gran
De si fraso musicarello
Dins un estile fulgurant;
Dira quauco *jouino nouvello*
En l'ounour d'un countempouran.

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es fort, e grand, e bèu!

Bernard lou pintourlejaire, éu
« Testard e prouvençau » felibre,
Dins sa lengo dóu tron de Diéu
Nous dira coume restan libre
Mau-grat la bavo di catiéu.

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es grand, e bèu, e fort!

Marin dira l'odo que mor
Lis insultaire de Prouvènço,
E dins un superbe desbord
Nous dira coume la jouvènço
Se moustrara, li rèire mort!

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est beau, et fort, et grand!

Blaise sèmera les grains de ses phrases harmonieuses dans un style fulgurant; il dira quelque *jeune nouvelle* en l'honneur d'un contemporain.

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est fort, et grand, et beau!

Bernard, le peintre, lui « entêté et provençal » félibre, dans sa langue énergique nous dira comment nous restons libres malgré la médisance des mauvais.

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est grand, et beau, et fort!

Marin dira l'ode qui mord les insulteurs de la Provence, et dans un transport superbe il nous dira comment la jeunesse se montrera quand les aïeux seront morts!

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es bèu, e fort, e grand !

E VIAN e FERRERO diran :
Lou premié la *Cansoun dis auro*,
E l'Ourièn nous esclairant ;
E sus Nana, Venus o Lauro
Si *Pajo d'Album* gensaran.

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es fort, e grand, e bèu !

Lou segound, amaire fidèu
De la patrio independènto,
Decentralisatour, au cèu
Cridara l'obro resplendènto
De Mistrau, raiounant calèu !

Vivo li jouine, vivo, vivo
Li jouine estramassant li nivo
De ço qu'es grand, e bèu, e fort !

La jouvènço bèn gaire dor,
Mai se dor gaire, bèn pantaio ;
Dequé soun e l'argènt e l'or
Pròchi soun raive que l'esgaio ?...
D'un pantai aquest brande sort !

1882.

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est beau, et fort, et grand !

Et VIAN et FERRERO diront : le premier la *Chanson des brises*, et l'Orient qui nous éclaire ; et sur Nana, Vénus ou Laure ses *Pages d'Album* geindront.

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages de ce qui est fort, et grand, et beau !

Le second, amant fidèle, de la patrie indépendante, et décentralisateur, au ciel criera l'œuvre resplendissante de Mistral, rayonnante lumière !

Vivent les jeunes, vivent, vivent les jeunes déchirant les nuages ce qui est grand, et beau, et fort !

La jeunesse dort très peu, mais si elle dort peu elle rêve beaucoup ; que sont l'argent et l'or à côté de son rêve qui l'égaie ?... D'un songe sort ce rondeau !

1882.

BRINDE

POURTA DINS UN BANQUET D'OME DOU QUÈI.

A moun paire Francès Astruc,
encian secretàri de la Soucieta di « Porto-fais »

Crida : « Vivo lou rèi ! » aro es uno abitudo,
« Vivo la republico !» es uno malautié.
Pamens de resta mut, ami, noun anarié,
Cridarai l'un e l'autre e me farès ajudo.

Cridarai l'un e l'autre, ai di; ço qu'es bèn mai
Es que m'ajudarès! Escoutas ma paraulo :
Manco pas de coulour autour d'aquesto taulo,
Iéu vole li counfoundre e resta dins lou vrai.

La Republico à nautre es Cerès, bello bloundo
Que nous sourris de luen en travessant lis oundo;
Sa courouno n'es pa'n bounet taca de sang,
Es d'espigo daurado, es la vido : es lou pan.

Lou Rèi à nautre es pas un ome que se gounflo
Dis impost de cadun, e qu'après festin rounflo;
E luen de l'eisila, sian triste quand s'envai,
Car noste brave Rèi à nautre es lou Travai.

Ami, se coume iéu vesès la poulitico,
Ome, se coumprenès ansin l'umanita,

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET DE PORTEFAIX

A mon père François Astruc,
ancien secrétaire de la Société des « Portefaix »

Crier : « Vive le roi ! » est maintenant une habitude, « Vive la république ! » est une maladie. Pourtant demeurer muets, amis, cela n'irait pas, je crierai l'un et l'autre et vous m'aiderez.

Je crierai l'un et l'autre, ai-je dit ; et le plus fort c'est que vous m'aiderez. Ecoutez ma parole : il ne manque pas de couleurs autour de cette table, moi je veux les confondre et rester dans le vrai.

La République pour nous est Cérès, belle blonde qui nous sourit de loin en traversant les ondes ; sa couronne n'est pas un bonnet tâché de sang, elle est d'épis dorés, c'est la vie : c'est le pain.

Le Roi pour nous n'est pas un homme qui se repait des impôts de chacun, et qui ronfle après le festin, et loin de l'exiler, son départ nous attriste, car notre bon Roi à nous c'est le Travail.

Amis, si comme moi vous entendez la politique, hommes, si vous comprenez ainsi l'humanité, vous

Prendrès lou vèire en man e lou farés canta
Pèr noste Rèi ama, pèr nosto Republico !

Mount-Redoun, 19 *d'Outobre* 1879.

FREDERI MISTRAU

Sus soun retra pèr Jacquesson de la Chevreuse dins la CALANCO.

Es iéu, lou plus nanet, que tremole davan
Li gràndis estatuio e li cariatido,
Que vous presentarai (fourtuno benesido !)
Lou cepoun que soustèn lou mounumen rouman.

MISTRAU ! —Salut au Mèstre ! — Ah ! li nacioun avido
I revandicacioun sèmpre picon di man.
Dins sis iue regardas aquéu rire d'amant
Pèr sa patrìo, pèr sa Prouvènço escarrido.

Dins lou cèu miejournau a fa giscla soun cor,
E'no coustelacioun briho : LIS ISCLO D'OR,
MIRÈIO, CALENDAU, LOU TRESOR, tout s'envolo,

E la Franço emé nautre a'n patrioto atout
Car se MISTRAU pèr nautre es lou grand troubadou,
Elo dóu grand francés a lou TAMBOUR D'ARCOLO !

27 *d'Outobre* 1881.

prendrez le verre en main et le ferez bruire pour notre Roi aimé, pour notre République !

Montredon, 19 *Octobre* 1879.

FRÉDÉRIC MISTRAL

Sur son portrait par Jacquesson de la Chevreuse dans la CALANQUE

C'est moi, le plus faible, qui tremble devant les grandes statues et les cariatides, qui vous présenterai (fortune bénie !) le pilier qui soutient l'édifice roman.

MISTRAL ! — Salut au Maître ! — Ah ! les nations avides aux revendications applaudissent sans cesse. Dans ses yeux regardez ce sourire d'amant pour sa patrie, pour sa chère Provence.

Dans le ciel méridional il a fait jaillir son cœur, et une constellation brille : LES ILES D'OR, MIREILLE, CALENDAL, LE TRÉSOR, tout s'envole,

Et la France avec nous a aussi un patriote car si MISTRAL est pour nous le grand troubadour, elle, du grand français, a le TAMBOUR d'ARCOLE !

27 Octobre 1881.

A Mlle LEOUNTINO GOIRAND

« Ah ! bèn urous quau s'envai lèu ! »
Avès dis, douço felibresso.
Jamai, jamai tant d'amaresso
S'es visto au roussignòu que bresso
Lou vèspre au tremount dóu soulèu.

Moun cor, à vosto noto tristo,
S'es mes à ploura d'escoundoun,
E se vous lou dise, perdoun !
Perqué, moun Diéu, perqué fau dounc
Que sèmpre neblés nosto visto ?

Perqué fau-ti, quand lou bèu tèms
Nous vai douna soun fres sourrire,
Qu'ausen ço que venès de dire ?
Perqué fau-ti qu'un cor souspire,
Just quand vai souna lou printèms ?

Perqué fau-ti qu'à la campano
Qu'anóuncio un batisme eila-bas,
Un autre son se mescle, ai, las !
Perqué s'ausis un sourne glas
Alor que la joio tresano ?

Adeja souto li balen
Milo councert fan mereviho

A Mlle LÉONTINE GOIRAND

« Ah ! bienheureux qui s'en va tôt ! » Avez-vous dit, douce *felibresse.* Jamais, jamais tant d'amertume ne se vit chez le rossignol qui berce le soir au soleil couchant.

Mon cœur, à votre triste note, en cachette s'est mis à pleurer, et si je vous le dis, pardonnez-moi ! Pourquoi, mon Dieu, pourquoi faut-il que toujours vous obscurcissiez notre horizon ?

Pourquoi faut-il, quand le beau temps va nous donner son frais sourire, que nous entendions ce que vous venez de dire ? Pourquoi faut-il donc qu'un cœur soupire alors que le printemps va sonner ?

Pourquoi faut-il qu'à la cloche annonçant un baptême là-bas, un autre son se mêle, hélas ! Pourquoi entend-on un sombre glas quand la joie tressaille ?

Déjà sous les balcons mille concerts émerveillent

Quand dins lou cèu la luno briho ;
Tout ço que dins l'ivèr soumiho
S'es reviéuda pèr prendre alen.

Long dis estang, subre li lono,
Li reineto canton la niue ;
Amount deja subre li piue
Lou troubadou nègo dous iue
Vers lou castelas de sa dono.

E tout vai canta tournamai
En religant la farandoulo :
Lis aucèu van reprendre en foulo
Si brande à travès di piboulo,
En cridant lou bèu mes de Mai.

E, felibresso, felibresso,
Ço que pèr nautre es lou plus bèu,
Ço que nous es toujour nouvèu
Es Santo-Estello ; e si calèu
Emé Mai dounon si caresso !

« Quau s'envai lèu es bèn urous ! »
Dequ'avès di, Madamisello ?
Quete es lou mau que vous bourrello
O lou pantai que vous pivello ?...
Que de fèu dins un cor tant dous !

Mai, ié pènse : en sounge, pecaire !
Avès belèu vist vosto sor

quand la lune brille au ciel ; tout ce qui sommeille pendant l'hiver s'est réveillé pour reprendre haleine.

Le long des étangs, sur les lagunes, les rainettes chantent la nuit ; là-haut déjà sur les sommets, le troubadour plonge deux yeux vers le manoir de sa dame.

Et tout va chanter de nouveau en renouant la farandole : les oiseaux vont reprendre en foule leurs rondeaux à travers les peupliers, en appelant le beau mois de Mai.

Et, félibresse, félibresse, ce qui pour nous est le plus beau, ce qui est toujours nouveau pour nous c'est *Sainte-Estelle* ; et ses flambeaux avec Mai donnent leurs caresses !

« Qui s'en va tôt est bienheureux ! » Qu'avez-vous dit, Mademoiselle ? Quel est le mal qui vous poursuit, ou le rêve qui vous fascine ?... Que de fiel dans un cœur si doux !

Mais j'y pense : en songe, pauvrette ! peut-être avez-vous vu votre sœur dans les régions célestes,

Au mitan di celestiau cor,
E lou làngui a pres voste cor
Pèr Antounieto de Bèu-caire!

Antounieto, d'eilamoundaut
Entènd vòsti cant, o chatouno,
E vous mando milo poutouno,
E li poutoun qu'un ange douno
Soun baume pèr li cor malaut.

Trasès au luen la languitudo,
Prenès voste biais risoulet;
Quau l'amerito, que soulet
Digue di plour lou capelet:
Li lagremo à vous soun trop rudo.

Car vous sias un ange divin;
Sias l'ange de la pouësìo;
Sias l'ange que nous escandiho,
E, quand bevèn à la patrìo,
Sabès pourgi voste bon vin.

Aro, qu'es liga di felibre
Lou bouquet di milo coulour,
Que se ié vèi tóuti li flour,
Vous, roso, mau-grat nòsti plour,
Vous espóussarié l'endoulibre?...

et votre cœur a été pris de nostalgie pour Antoinette de Beaucaire (1)!

Antoinette entend de là-haut vos chants, ô jeune fille, et elle vous envoie mille baisers, et les baisers qu'un ange donne sont un baume pour les cœurs souffrants.

Rejetez au loin l'ennui, prenez votre air souriant; que seul celui qui le mérite des pleurs égrène le chapelet : pour vous les larmes sont trop rudes.

Car vous êtes un ange divin ; vous êtes l'ange de la poésie ; vous êtes l'ange qui nous éblouit, et, lorsque nous buvons à la patrie, vous savez offrir votre bon vin.

Maintenant que des félibres est lié le bouquet aux mille couleurs, ou l'on voit toutes les fleurs vous, rose, malgré nos larmes, l'ouragan vous effeuillerait?...

(1) Marie-Antoinette Rivière (*la félibresse du Lierre*), née le 21 janvier 1840, morte en 1835. A laissé sous le titre de LI BELUGO, des poésies provençales d'une exquise délicatesse.

Tout dis : « Printèms ! » tout dis : « Cantas ! »
Aro, dins la naturo entiero,
S'entènd de cant e de preiero ;
Tout dis soun inne à la lumiero
Que Diéu nous mando eici-de-bas !

Emé nàutri, Madamisello,
Digas voste cant au soulèu
Que courouno noste tablèu,
E « Bèn urous quau s'envai lèu ! »
Lou digués jamai plus, crudèlo !

20 *de Mars* 1877.

A PREPAUS DE L'ODO A PARIS

A Jan Amy, estatuaire.

Ami que luen dóu brès counservas soun balans,
Vautre que d'amoundaut nous cridas : — En avans ! —
A vòsti fraire de Prouvènço
An demanda de cant pèr Paris ufanous,
E iéu vole avans tout, dins noste parla dous,
De Paris canta la jouvènço.

Quand l'ivèr a fugi, li mount soun tóuti blanc,
L'ivèr sènso respèt viehis li plus gigant,

Tout dit : « Printemps ! » tout dit : « Chantez ! » Maintenant dans la nature entière on entend des prières et des chants ; tout dit son hymne à la lumière que Dieu nous envoie ici-bas !

Avec nous, Mademoiselle, dites votre chant au soleil qui couronne notre tableau, et « Bienheureux qui s'en va tôt ! » ne le dites jamais plus, cruelle !

20 *Mars* 1877

A PROPOS DE L'ODE A PARIS (1)

A Jean Amy, statuaire.

Amis qui loin du berceau conservez son balancement, vous qui de là-haut nous criez : En avant ! à vos frères de Provence on a demandé des chants pour Paris magnifique, et moi je veux avant tout, dans notre doux parler, de Paris chanter la jeunesse.

Quand l'hiver a fui, les monts sont tous blancs, l'hiver sans respect vieillit les plus gigantesques,

(1) Pièce médaillée aux Jeux-floraux de Paris en 1879.

Mai vèngue abriéu e coume l'oundo
Lou soulèu de pertout gisclo en milié de rai,
E li tèsto qu'ivèr a bouta dins l'esfrai
De blanco vènon tóuti bloundo !

La jouvènço toujour ! la jouvènço pertout !
Que siguen de Paris, que siguen troubadou,
Pèr elo uno nacioun es forto ;
La forço es dins l'amour, dins l'amour i'a la fe
Que nous douno à vint an pèr suprème devé
Lou crèis dis esperanço morto !

Despiéi qu'ères Lutèço, o Paris, dequ'as fa ?
Rejouveni sèns pauso es esta toun prefa,
Li siècle passon e tu rèstes
L'enfant que l'univers vèn vèire en bailo, e pòu
Tourna l'Alemand que la jalousié rènd fòu,
Dintre toun lustre noum t'arrèstes.

Li boutoun soun flouri, culissen li boutoun ;
Que lou Quartié latin tresane de poutoun...
Murger anan faire lou brande,
Vène que te metren au bèu-mitan dóu round,
I'aura Museto e la beisaras à toun proun...
Que lou Quartié latin s'esbrande !

O Femìo, o Mimi, venès vàutri tambèn,
Avèn forço d'amour, encaro un pau d'argènt,
Venès, mita de nòsti crèire !

mais vienne avril et comme l'onde le soleil partout jaillit en mille rayons, et les têtes qu'hiver a mises dans l'effroi, de blanches deviennent toutes blondes !

La jeunesse toujours ! la jeunesse partout ! Soyons-nous de Paris, soyons-nous troubadours, par elle une nation est forte ; la force est dans l'amour, dans l'amour il y a la foi qui nous donne à vingt ans pour suprême devoir l'épanouissement des espérances mortes !

Depuis que tu étais Lutèce, ô Paris, qu'as-tu fait ? rajeunir sans cesse a été ton œuvre, les siècles passent et tu demeures l'enfant que l'univers vient voir chez la mère-nourrice, et l'Allemand que la jalousie rend fou peut revenir, dans ton lustre tu ne t'arrêtes point.

Les boutons ont fleuri, cueillons les boutons; que le quartier latin tressaille de baisers... Mürger, nous allons faire le rondeau, viens, nous te mettrons au beau milieu du rond, il y aura Musette et tu l'embrasseras à ta soif... que le quartier latin s'ébranle !

O Phémie, ô Mimi, venez aussi vous autres, nous avons beaucoup d'amour, encore un peu d'argent, venez, moitié de nos croyances ! Si nous restons

Se restan court de pan, manjaren vòsti bais,
Se restan court de vin, béuren voste bèu biais, —
Murger nous prestara soun vèire.

Anaren pièi dansa dins li pradoun tepu :
Do, mi, fa, sol, mi, do, lou refrin esmougu
D'aquelo valso plourarello ;
E pièi quand saren las dourmiren embrassa,
E li vièi se déuran embrounca, pèr passa,
A nòsti pensado tant bello !

Paris, cap pouderous de tout ço qu'enlusis,
Fougau de majesta, lou Païs di païs !
Ti mounumen emai esbrihon,
An tremoula souvènt à la voues di canoun,
E tis ome souvènt emé si grand renoum
Quand noun li tuen, li despatrion !

Mai as urousamen, escrin esblèugissènt,
Un jouièu que sara toujour que mai lusènt,
Aquéu jouièu es la Jouinesso,
E nòsti presidènt, e nòsti deputat
Saran mort qu'ausiren lou mounde repeta
Musset, Gerard, Murger sèns cesso !

S'ère prince, eilamount, ah ! iéu sabe un rousié
Proche quau passariéu l'estiéu mi fantasié,

courts de pain, nous mangerons vos caresses, si nous restons courts de vin, nous boirons votre grâce. — Mürger nous prêtera son verre.

Nous irons ensuite danser dans les prairies gazonnées: *Do, mi, fa, sol, mi, do,*— le refrain ému de cette valse pleureuse (1); et puis, quand nous serons las, nous dormirons embrassés, et les vieillards devront se heurter, pour passer, à nos pensées si belles !

Paris, tête puissante de tout ce qui resplendit, foyer de majesté, le Pays des pays! bien que tes monuments brillent, ils ont tremblé souvent à la voix des canons, et tes hommes souvent, avec leurs grands renoms, quand on ne les tue pas on les exile !

Mais tu as heureusement, écrin éblouissant, un joyau qui luira éternellement, ce joyau c'est la Jeunesse, et nos députés, et nos présidents seront morts qu'on entendra le monde répéter Musset, Gérard, Mürger sans cesse !

Si j'étais prince, là-haut, ah ! je sais un rosier près duquel l'été je passerais mes fantaisies, (un

(1) *Do, mi, fa, sol, mi, do.* — Celui-ci me rappelle
Une valse à deux temps qui me fit bien du mal....
(MURGER).

Un jardin que tres saut l'emplisson ;
L'ivèr retrouvariéu pèr faire moun palais
Dins la vìo Sant-Jaque un oustau que me plais,
Que mi souvenènço embelisson.

Canten, o mis ami, canten : Vivo l'amour !
Dedins lou meme got mesclen sourrire e plour
Coume dins un got de bouèmo
Mesclon l'aigo e lou vin, segound la lèi dóu tèms ;
Mai aguen sèmpre fe dins l'inmourtau printèms
Que meno au bout noste pouèmo.

Sènso nous soucita d'ounte boufo lou vènt,
Felibre de Paris, de Prouvènço jouvènt,
Faguen lusi la pegoulado,
Inounden tout pertout emé nòsti calèu :
Quand tout sara bèn mort, restara lou soulèu
Que rèn amosso, cambarado !

Lou soulèu sèmpre jouine enca dira lou noum
D'aquéli qu'i trebau auran jamai di noun
Pèr enaura li causo bello,
E dins si péu de fiò floutejant dins l'azur,
Retrouvaran marca li bais que vuei escur
Largo noste cor que barbèlo.

Ami, vaqui li vers que mande pèr Paris,
Ié cerqués pas d'esprit, es moun cor que li dis.

jardin que trois sauts emplissent) ; l'hiver je retrouverais pour faire mon palais, dans la rue Saint-Jacques, une maison qui m'agrée et qu'embellissent mes souvenirs.

Chantons, ô mes amis, chantons : Vive l'amour! dans le même verre, mêlons sourires et pleurs comme dans un verre de bohême on mêle l'eau et le vin, selon la loi du temps ; mais ayons toujours foi dans le printemps immortel qui mène à la fin notre poëme.

Sans nous soucier d'où souffle le vent, félibres de Paris, jouvenceaux de Provence, faisons briller la *pègoulade*, inondons tout partout avec nos flambeaux : quand tout sera bien mort, il restera le soleil que rien n'éteint, camarades !

Le soleil toujours jeune redira le nom de ceux qui devant les peines n'auront jamais reculé pour exalter les belles choses, et dans ses cheveux de feu flottant dans l'azur, on retrouvera imprimés les baisers qu'aujourd'hui notre cœur obscur donne tout pantelant.

Amis, voilà les vers que j'envoie pour Paris, n'y cherchez pas de l'esprit, c'est mon cœur qui les

Enterin que la Joio aciéuno
Quauco odo de mi fraire, à iéu me sufira,
Pèr me faire sourrire e me faire ploura,
Rèn que vosto man dins la miéuno.

31 *de Juliet* 1879.

LA VALSO

A-n-Aguste Marin.

D'acord li galoubet emé li tambourin,
De la valso disien li premiéri mesuro;
La flamo dins lis iue, li bèlli jouventuro
Cercavon dins lou round si menaire enterin.

Un parèu d'un caire s'avanso,
E, se balansant douçamen,
Espèro lou divin moumen
Pèr se gandi de-vers la danso.

Elo, si péu raion, or fin,
Sus si blànquis espalo nuso;
Lou ventoulet, sèmblo, s'amuso
Li mesclant i péu dóu bloundin;

Eu, lou bloundin, fièr juvenome,
Ié sort l'amour de si vistoun;
A soun biais, à soun prim petoun
Dirias verai un gentilome...

dicte. Tandis que le Prix pare quelque ode de mes frères, à moi il me suffira pour me faire sourire et me faire pleurer, d'avoir votre main dans la mienne.

31 *Juillet* 1879.

LA VALSE

A Auguste Marin

D'accord les galoubets et les tambourins, de la valse disaient les premières mesures ; la flamme aux yeux, les belles jeunes filles cherchaient pendant ce temps leurs cavaliers dans le groupe.

D'un coin un couple s'avance, et se balançant doucement, attend le moment divin pour s'élancer dans la danse.

Elle, ses cheveux coulent, — or fin, — sur ses blanches épaules nues ; la brise semble s'amuser à les mêler aux cheveux du jeune blond ;

Lui, le jeune blond, fier jouvenceau, de ses prunelles sort l'amour ; à sa tournure, à son pied mignon on dirait un vrai gentilhomme...

Mai lou moumen armounious
Vèn de souna : — jouvènt, jouvènto,
Dins la revoulunado ardènto
Se leisson prène. Tóuti dous

Soun bèu ! Sèmblo qu'Amour li bresso;
Enliassa dins lou meme vanc,
Soun plus lóugié que li trevan,
L'es mens l'auro que li caresso.

Se recounèisson entre cènt
Talamen viron emé gràci ;
Dous ange partènt dins l'espàci
Podon pas èstre plus plasènt.

Elo, vèn d'apiela sa tèsto
Sus l'espalo de soun ami ;
Dins lou chale vai s'endourmi,
Eu, ié dis de causo celèsto.

Que se pòu dire quand dansas ?
Quand voste sen d'un sen se touco,
Qu'avès la bèuta bouco à bouco,
Qu'avès la bèuta dins li bras ?

Eu, parlo ; elo, se vèi sourrire...
Que se pòu dire quand dansas ?
Qu'avès, pèr marca vòsti pas,
L'armounìo, oh ! que se pòu dire ?

Mais le moment harmonieux vient de sonner : — garçons, fillettes, dans l'ardent tourbillon se laissent prendre. Tous deux

Sont beaux ! Amour semble les bercer ; enlacés dans le même élan, ils sont plus légers que les feux-follets, moins légère est la brise qui les caresse.

On les distingue parmi cent tant ils valsent avec grâce ; deux anges s'envolant dans l'espace ne sauraient être plus plaisants.

Elle, vient d'appuyer sa tête sur l'épaule de son ami ; dans la volupté elle va s'endormir, lui, lui dit des choses divines.

Que peut-on dire quand on danse ? quand votre sein touche un sein, quand on a la beauté bouche à bouche, quand on a la beauté dans les bras ?

Lui, parle ; elle on la voit sourire... Que peut-on dire quand on danse ? quand on a pour marquer ses pas l'harmonie, oh ! que peut-on dire ?

Eu parlo ; elo sourris, e pièi
Eu beisso lis iue. — De l'amigo,
(Dóu bal noun sai s'es la fatigo)
Sus lou front la roujour parèi...

La musico se fai pichoto :
La valso vai bèn lèu mouri...
Dins un souspir alangouri
Se perdè la darriero noto.

D'acord li galoubet emé li tambourin,
De la valso avien di li darriéri mesuro ;
Lou visage enfiouca, li bèlli jouventuro
En partènt n'en disien encaro lou refrin.

Li Chastrous, Abriéu 1876

AVANS LA LETRO

Prefàci de PAPIÉ PINTA.

Après que Melisèndo aguè perdu soun bèu,
Aquéu prince de Blaio, aquéu Jaufre Rudèu
Qu'avié passa li mar pèr vèire soun amado,
E qu'en terro proumesso aduguè soun toumbèu,

Se dis qu'alor la bello, à noun plus maucourado,
Dins soun vièi castelas pèr toujour estremado,
Sus la sedo broudè lou raconte fidèu
De sis amour, ai ! las ! tant lèu desesperado.

Lui parle ; elle sourit, et puis, lui, baisse les yeux. — De l'amie, (je ne sais si du bal c'est la fatigue) sur le front la rougeur paraît...

La musique devient faible : la valse bientôt va mourir... Dans un soupir languissant se perdît la dernière note.

D'accord les galoubets et les tambourins, de la valse avaient dit les dernières mesures ; le visage enflammé, les belles jeunes filles en partant redisaient encore le refrain.

Les Chartreux, Avril 1876.

AVANT LA LETTRE

Préface de PAPIERS PEINTS.

Après que Mélisende eut perdu son amant, ce prince de Blaye, ce Jaufret Rudel qui avait traversé les mers pour voir sa bien-aimée, et qui en terre promise apporta son tombeau,

On dit que la belle alors, extrêmement découragée, dans son vieux manoir pour toujours enfermée, broda sur la soie le récit fidèle de ses amours, hélas ! si tôt désespérées.

E sa tapissarié faguè si jour poulit.
Ma Muso, l'autre jour, coume de Tripouli
La coumtesso, a pinta soun istòri amourouso

Sus la tapissarié. Que d'ami qu'a canta !
Mai se pòu sus la sedo avé'no obro courouso :
Ma Muso a soulamen fa de papié pinta.

Ais, Jun 1883.

LA MAR RIS

A-n-Albert Savino.

Coume uno cabro fouligaudo
Cour disaverto ; es bon matin,
L'aubo mesclo soun diamantin
A la mar facho d'esmeraudo.
Eilavau, lou fort Sant-Louvis
Sort de soun sen coume uno estello,
Lou pescaire urous alestis
Si fielat e si canestello.

Coume de pichot gàrri blanc
Que soun lou jouguet d'uno cato,
Dins la luenchour la mar acato
Barco, barquet, batèu galant ;
Çai lou ventoulet boufo puro
L'óudour dis augo qu'a rauba

Et sa tapisserie rendit ses jours charmants. Ma Muse, l'autre jour, ainsi que la comtesse de Tripoli, a peint son histoire amoureuse

Sur la tapisserie. Que d'amis elle a chantés ! Mais on peut sur la soie avoir une œuvre finie : ma Muse a seulement fait des papiers peints.

Aix, Juin 1883.

LA MER RIT

A Albert Savine

Comme une chèvre follette elle court alerte ; il est bon matin, l'aurore mêle ses couleurs diamantées à la mer émeraude. Là-bas, le fort Saint-Louis sort de son sein pareil à une étoile, le pêcheur heureux prépare ses filets et ses corbeilles.

Ainsi que de petites souris blanches qui sont le jouet d'une chatte, dans le lointain la mer enveloppe barques, nacelles, bateaux charmants ; ici le zéphir souffle pure l'odeur des algues qu'il a déro-

En flourejant la bourdaduro
Resplendissènto dóu riba.

Es l'ouro ounte tout se reviho
Sus la mar ; lou cèu es risènt
E counvido à freireja' nsèn
Lou travai e la pouëslo :
E lou pouèto à l'óurizount
Cerco à legi dintre la brèino,
Dóu tèms que disou si cansoun
Li travaiaire de la Sèino.

Pèr la Sèino van s'embarca
Li travaiaire de marino,
Dóu soulèu sout la flamo aurino
Un veissèu nòu vai boulega.
E lou pouèto vèi lis erso
Que s'aprèston à batre un ban
Is avans-gardo dóu Coumèrço,
A-n-aquéu pople fièr e grand.

Dóu cèu la mar es lou mirage :
Se Diéu mau-countènt trais si tron,
Di bastimen pico lou front
E de l'iro sort lou naufrage.
Mai vuei amount tout es seren,
Tout dèu canta, car l'oundo dindo,
Car sus l'empèri de Sufren
La gràci trauco siavo e lindo.

bée en effleurant la bordure resplendissante du rivage.

C'est l'heure où tout s'éveille sur la mer ; le ciel est souriant et invite à fraterniser le travail et la poésie : et le poète à l'horizon cherche à lire dans la blancheur du givre, pendant que les travailleurs de la Seyne disent leurs chansons.

Pour la Seyne vont s'embarquer les constructeurs de la marine, sous la flamme dorée du soleil un vaisseau neuf va se mouvoir. Et le poète voit les vagues prêtes à proclamer les avant-gardes du Commerce, ce peuple fier et grand.

Du ciel la mer est le miroitement : si Dieu mécontent lance ses tonnerres, des bâtiments ils frappent le beaupré et de la colère sort le naufrage. Mais aujourd'hui là-haut tout est serein, tout doit chanter, car l'onde tinte, car sur l'empire de Suffren (1) la grâce perce calme et limpide.

(1) Lou Baile Sufren, que sus mar coumando...

MIREILLE. *Ch. I.*

Vese li ro douçamenet
Sautourleja sus l'aigo claro
Tau que d'enfant que bresso encaro
La maire emé si poutounet ;
Vese li roucas fort, sevère,
Dintre l'espèro dóu marin
Qu'à soun pèd vai manda lou ferre :
I'aura pas d'estèu de-matin.

Vese la pas e l'alegrìo.
Lis isclo alin soun touto d'or
E jiton eiça vers lou port
Un rebat d'aubo qu'escandiho ;
La mar es vèuso de gabian,
Mai en l'èr milo dindouleto
Passon, repasson, pièi s'envan :
An, pèr fugi, coumprés l'aureto.

Vese enca, vese lou bonur.
Vese un gros bastimen qu'arribo
E quàsi lest à touca ribo ;
Despaciènt, coupant li flot pur,
Dins uno barco un jouvènt remo,
Manjo l'espàci dóu regard...
O dous amour ! vese uno femo...
E de poutoun pleno es la mar !

Vese plus rèn, mai bèn entènde
Enjusquo dins moun cor prega,

Je vois les rocs qui, doucement, sautillent par dessus l'eau claire, tels que des enfants que berce encore la mère avec ses caresses; je vois les rochers forts, sévères, dans l'attente du marin qui à leurs pieds va jeter l'ancre : ce matin il n'y aura pas d'écueil.

Je vois la paix et l'allégresse. Les îles au loin sont toutes d'or et projettent ici vers le port un reflet d'aurore étincelant; la mer est veuve de goëlands, mais en l'air mille hirondelles passent, repassent, puis s'en vont : elles ont, pour fuir, compris la brise.

Je vois encore, je vois le bonheur. Je vois un gros navire qui arrive et presque sur le point de toucher la côte; impatient, coupant les flots purs, dans une barque un jeune homme rame, dévore l'espace du regard... O doux amour! je vois une femme... Et de baisers pleine est la mer!

Je ne vois plus rien, mais bien j'entends jusque dans mon cœur prier, noyé dans la contemplation

Dins la countemplacioun nega
Ause tout ço qu'à Diéu se rènde.
E ris la mar de tant d'amour,
E lis oundo eu partènt courriolo,
Van dire aquelo bono imour
A l'óurizount, is isclo, i colo !

Touloun, 9 *de Nouvèmbre* 1878.

GLORIA VICTIS !

D'APRÈS LOU GROUPE EN BROUNZE DE MERCIÉ

Au baroun Carle de Tourtouloun.

Glòri au Guerrié toumba sout la forço que pri
Glòri à-n-éu ! De soun sang la Patrìo es touto
E la Patrìo plourara,
E coume lou matin dóu blasin sort la roso,
Dins lou lustre veiren mounta l'apouteoso
Que di lagremo espelira !

Avié, fièr amourous, uno divo mestresso,
Chasque jour i'óufrissié sa vido e si caresso,
Mai l'infidèlo un jour s'envai
E lou Guerrié mourènt sono en van sa Vitòri,

j'entends tout ce qu'on adresse à Dieu. Et la mer rit de tant d'amour, et les ondes en partant légères, vont dire cette bonne humeur à l'horizon, aux îles, aux collines (1).

Toulon, 9 Novembre 1878.

GLORIA VICTIS !

D'APRÈS LE GROUPE EN BRONZE DE MERCIÉ

Au baron Charles de Tourtoulon

Gloire au Guerrier tombé sous la force qui prime, gloire à lui ! De son sang la Patrie est toute moite et la Patrie pleurera, et ainsi que le matin de l'ondée sort la rose, dans la splendeur nous verrons monter l'apothéose que les larmes feront éclore !

Il avait, fier amoureux, une maîtresse divine, il lui offrait chaque jour sa vie et ses caresses, mais l'infidèle un jour s'enfuit et le Guerrier mourant appelle en vain sa victoire, lorsque devant ses

(1) M. Constant Hennion, de Tours, a traduit cette pièce en vers français. Voir les FLEURS FÉLIBRESQUES ; *Paris, Union Générale de la librairie.*

Quand davans sis iue vèi uno femo, la Glòri,
Que ié dis : « Iéu te garirai.

« Travessaren li siècle, emé iéu es la vido,
Emé iéu plus se vèi d'infidèlo escarrido,
De iéu te despartiras plus,
De moun empèri entènd crida la Renoumado :
— Ounte es d'aquéu valènt la supèrbi toumbado
Que l'enaure dins lou trelus ! —

« Ah ! que n'i'a qu'an vougu me prène pèr lou jougne,
Calignaire feloun que se cresien que jougne
La treitesso emé ma bèuta !
Iéu, moun cor n'es pas mai qu'un mirau de justice,
E pèr gouvèr, ami, n'ai rèn que me regisse
Que l'inmènso Pousterita !

« Entre-tèms, la vitòri, entre-tèms la rebello
Emé soun cor vènd soun amour, sa caro bello
Au Jusiòu, au Turc, à l'Anglés.
Iéu vènde pas, iéu doune à-n-uno soulo raço :
Lou Grand, lou Fièr soulet me poutounon la faço,
Iéu moun amour a ges de pres.

« Ve, ta maire amoundaut qu'aplaudis à ti gème;
Ause de cènt nacioun li picamen suprème
Coume un largue *de profundis* ;
Ti nemi meme an pòu de ta noblo desfacho;
E courron esperdu pèr se gara la facho
De toun soulèu que resplendis !

yeux il voit une femme, la Gloire, qui lui dit : « Je te guérirai.

« Nous traverserons les siècles, avec moi est la vie, avec moi il n'est plus de chère infidèle, de moi tu ne te sépareras plus, de mon empire entends crier la Renommée : — Où est de ce vaillant l'orgueil tombé que je l'élève dans le rayonnement ! —

« Ah ! combien ont voulu me prendre par la taille, amoureux félons qui croyaient que j'allie la trahison à ma beauté ! Moi, mon cœur n'est rien plus qu'un miroir de justice, et pour chef, ami, nul autre ne me régit que l'immense Postérité !

« Entre temps la Victoire, entre temps ta rebelle avec son cœur vend son amour, son beau visage au Juif, au Turc, à l'Anglais. Je ne vends pas, je donne à une seule race : seuls le Grand, le Fier baisent ma face, moi, mon amour n'a pas de prix.

« Vois ta mère là-haut qui applaudit à tes gémissements ; écoute de cent nations les applaudissements suprêmes comme un large *de profundis* ; tes ennemis même ont peur de ta noble défaite, et courent éperdus pour abriter leurs regards de ton soleil resplendissant !

« Toun soulèu resplendis, enterin lou vincèire
Qu'a croumpa toun malan s'encour sèns plus rèn vèire
Que li pople, grand justicié.
E lou remors vendra coume à Judas lou lache,
Demandara la mort en regretant soun pache,
Tout atupi de si lausié.

« A tu la mort, à tu li porto magnifico
De l'inmourtalita : l'amo patrioutico
Noun creira jamai à ta som ;
Persounificaras lou malurous courage,
Empuraras l'amour dóu Païs au jouïne age,
De toun sublime Panteon ! »

Mai lou Guerrié toumba n'a vist que la vitòri
Fugissènt de sis iue. Sus li mot de la glòri
Ai ! las ! sis iue se soun barra ;
A vist l'autouno avans de vèire l'espandido,
E quito fieramen aquesto laido vido
Sènso regrèt, sènso ploura.

Vesès-lou que s'abouro emé sa caro palo,
Pèr noble pedestau de la Glòri a lis alo
Que l'adurran dins li soulèu ;
Dins sa man nervihouso a'ncaro un tros d'espaso :
Armo embrisado, ome mourènt, sublimo estaso !
Grando vitimo, grand simbèu !

Paris, 3 *d'Avoust* 1878.

« Ton soleil resplendit pendant que le vainqueur qui a acheté ton malheur s'enfuit sans plus rien voir que les peuples, grands justiciers. Et le remords viendra comme à Judas le lâche, il demandera la mort en regrettant son pacte, tout étonné de ses lauriers.

« A toi la mort, à toi les portes magnifiques de l'immortalité : l'âme patriotique ne croira jamais à ton sommeil ; tu personnifieras le courage malheureux, tu allumeras l'amour du pays au jeune âge, de ton sublime Panthéon ! »

Mais le Guerrier tombé n'a vu que la Victoire fuyant à ses yeux. Sur les paroles de la Gloire hélas ! ses yeux se sont fermés ; il a vu l'automne avant de voir l'épanouissement, et il quitte fièrement cette triste vie sans regrets comme sans pleurs.

Voyez-le s'élever avec son pâle visage, pour noble piédestal il a les ailes de la Gloire qui le conduiront dans les soleils ; dans sa main nerveuse il tient encore un morceau d'épée : Arme brisée, homme expirant, sublime extase ! grande victime, grand symbole !

Paris, 3 *Août* 1878.

BRINDE

A Teodor Aubanèu.

Aubanèu, mèstre d'amour,
Qu'emé nàutri, dins Marsiho
Voles bèn teni sesiho
Aquest jour,

Noste cor te gramacìo,
Aubanèu, mèstre d'amour,
E te pourgen en retour
La cacìo :

De nòsti chato es la flour,
Fai belugueja li ciho,
Car de l'or a la coulour,

Es etèrno soun óudour :
Ansindo es ta pouesìo,
Aubanèu, mèstre d'amour.

Febrié 1877.

SUS LA DANAË DOU TICIAN

Au pintre Teo Mayan.

Palais venguè ta tourre, o Danaë, parai ?
Lou jour ounte l'amour toumbant plueio daurado,

TOAST

A Théodore Aubanel.

Aubanel, maître d'amour, qui avec nous, dans Marseille veux bien te réunir en ce jour,

Notre cœur te rend grâce, Aubanel, maître d'amour, et nous t'offrons en retour la cassie :

De nos jeunes filles c'est la fleur, elle éblouit les yeux, car elle a la couleur de l'or,

Son parfum est éternel : ainsi est éternelle ta poésie, Aubanel, maître d'amour.

Février 1877.

SUR LA DANAÉ DU TITIEN

Au peintre Théo Mayan.

Ta tour devint palais, ô Danaé, n'est-ce pas ? le jour où l'amour tombant (en) pluie d'or, pour la

Pèr la piemiero fes faguè lusi soun rai,
Soun rai vouluptuous sus tu, pauro enclastrado.

Subre ta coucho, alor, presso d'un dous esfrai,
Nadant dins lou bonur, ti labro enamourado
Se durbèron au vas d'un mounde plus verai,
E, brihèron tis iue d'uno flamo sacrado.

O Vioulanto, autro divo au mounde mounte sian,
Recebères tambèn ta plueio e lou Tician
Fuguè toun Jupitèr; sus sa telo amourouso

Couchè pèr Danaë ta bèuta majestouso,
E si poutoun brulant pèr si pincèu pinta
T'inoundon tant d'amour que d'inmourtalita !

30 *d'Outobre* 1877.

ESBLÈUGIMEN

I fraire Chailan.

D'un amour gigant vesès lou tablèu :
La Mar tranquilasso e bello, au Soulèu
Sourris de rubis, d'esmeraudo e lèu

première fois fit luire son rayon, son rayon voluptueux sur toi, pauvre cloîtrée.

Sur ta couche alors, prise d'un doux effroi, noyée dans le bonheur, tes lèvres énamourées s'entr'ouvrirent au vase d'un monde plus réel, et d'une flamme sacrée tes yeux brillèrent.

O Violante (1), nouvelle déesse au monde où nous sommes, tu reçus aussi ta pluie et le Titien fut ton Jupiter ; sur son amoureuse toile

Il coucha pour Danaé ta beauté majestueuse, et ses brûlants baisers peints par ses pinceaux t'inondent d'autant d'amour que d'immortalité !

30 *Octobre* 1877.

ÉBLOUISSEMENTS

A MM. Chailan frères.

D'un amour gigantesque voyez le tableau : la Mer profondément calme et belle, au Soleil sourit des rubis, des émeraudes et bientôt

(1) Maîtresse du Titien et fille de Palma Vecchio. C'est sous l'impression de sa beauté que le Maître italien peignit sa Danaé. — Ce sonnet a été traduit en vers français par M. Constant Hennion. V. LES FLEURS FÉLIBRESQUES ; *Paris, Union Générale de la librairie.*

Lou bèl astre mando à la Mar, sa migo,
De poutoun de fiò, qu'en sàuris espigo
Ié van de pertout faire la coutigo,

Pièi s'avanso un pau lou Soulèu, e pièi
Enca'n pau: Dirias quand cerco, un grand rèi,
Pèr se repausa dous sen de vermèi.

E sout li poutoun la Mar crido e boundo;
En se trigoussant fai regiscla l'oundo
Que li cuerb toui dous de dentello bloundo.

Urous, benurous l'artisto qu'alor
Raivo pèr aqui : se gounflo soun cor
De touto belesso. Argènt, diamant, or

Dóu pintre divin dauron la paleto,
Dóu pouèto sant abron l'oudeleto,
Dóu bèu musician enauron l'aleto !

Car lou beisamen de Soulèu e Mar
Douno vido au Gèni en dounant em' art
Lou desir d'ama quicon aut e larg !

Car d'aquéli bais sort vivo esluciado :
Enfanton Camoëns e si *Lusiado*,
Ouràci Vernet e sis orro aussado,

Dàvi en Ourièint cercant lou *Desèrt*...
E lou Soulèu caufo, e' mé sis iue verd,
La Mar lou bèlo e se tors coume serp.

Le bel astre envoie à la Mer, sa mie, des baisers de feu, qui, en bouquets d'épis blonds, vont partout la chatouiller,

Puis il s'avance un peu le Soleil, et puis encore un peu. On dirait un grand roi cherchant pour se reposer deux seins de vermeil.

Et sous les baisers la Mer crie et bondit ; en se trémoussant elle fait rejaillir l'onde qui les couvre tous deux de blondes dentelles.

Heureux, bienheureux l'artiste qui rêve alors par là : son cœur se rassasie de toutes les beautés. Argent, diamant, or

Du peintre divin dorent la palette, du poète saint allument l'odelette, du délicieux musicien déploient les ailes !

Car les embrassements du Soleil et de la Mer enfantent le Génie en donnant artistement le désir d'aimer quelque chose de haut et de grandiose !

Car de ces baisers sort un vif éclair : ils enfantent Camoëns et ses *Lusiades*, Horace Vernet et ses horribles vagues,

David en Orient cherchant le *Désert*... Et le Soleil chauffe, et de ses yeux verts la Mer le contemple et se tord comme un serpent.

O GANGUI lusènt, pesco miraclouso !
D'un mèstre, d'un fraire, o pensado blouso !
Fru dóu sen de la giganto amourouso !

Deguères, CHAILAN, èstre esbalausi
Quand dins toun barquet lou lum, à plesi,
Mandè si courau, si toupazo e si

Rebat vermeiau, si raioun de flamo
Sus milo peissoun à l'escaumo flamo,
Sus cènt biéu raia' sblèugissènt li lamo !

O mèste CHAILAN, à-n-aquéu moumen,
Fuguères l'artisto urous que d'à-ment
Tenié li poutoun qu'amourousamen

Fasié lou Soulèu à la Mar sa bello.
Vaqui d'ounte vèn que nous desparpello
Toun GANGUI' mé si coulour clarinello ;

Vaqui d'ounte vèn que nous boufo au cor
Uno auro d'amour pèr lou parla d'or,
Dous e bressarèu coume nòsti bord.

MANDADIS

O pious enfant, la plus grando glòri
Es, di Mort sacra d'avé la memòri :
Voste cor l'a messo en un libre flòri.

O GANGUI (1) luisant, pêche miraculeuse ! d'un maître, d'un frère, ô claires pensées ! fruit du sein de la géante amoureuse !

Tu dus, CHAILAN, être ébloui lorsque dans ta barque la lumière envoya à foison ses coraux, ses topazes et ses

Reflets vermeils, ses rayons de flamme sur mille poissons à l'écaille superbe, sur cent coquillages dont les raies éblouissent les lames.

O maître CHAILAN, à ce moment-là, tu fus l'artiste heureux qui épiait les baisers qu'amoureusement

Faisait le Soleil à la Mer sa belle. Voilà d'où vient que nous aveugle ton GANGUI avec ses couleurs rayonnantes ;

Voilà d'où vient qu'il nous souffle au cœur une brise d'amour pour la langue d'or, douce et berceuse comme nos rivages.

ENVOI

O pieux enfants, la plus grande gloire est des Morts sacrés d'avoir la mémoire : votre cœur l'a mise en un livre fleuri.

(1) Sorte de filet de pêche. — Titre de l'œuvre poétique de Fortuné Chailan dont les fils firent en 1882, une magnifique édition de luxe, illustrée par le peintre Joanny Rave.

De si cóuquihage, aro a'n bas-relèu
Voste paire, e RAVE aurivelaire, éu
N'a serti li pèiro à cop de soulèu !

26 *de Janvié* 1882.

L'OUSTAU DE MOUN PAIRE

Prefàci de LI MEDAIOUN

Au chivalié de Berlu-Perussis.

Paure paire !... Despièi sèmblo un toumbèu l'oustau...

Autre-tèms, quand la Joio intravo, un verd pourtau
Passavo, e davans elo uno doublo terrasso
I'óufrissié de sa tèndo uno oumbrino bounasso ;
(Souvènt un tambourin crebavo dins sa pèu
De bonur en marcant soun galoi estampèu.)
Un poulit jardinet vèn, depassa li triho.
Es aqui qu'ai culi roso, vers, alegrìo
E lagremo, o moun paire !... Au founs, après di flour
Avé pau-à-cha-pau pres perfum e coulour,
La Joio sus li bord d'uno cascado puro
Se miravo despièi lou sen à la figuro,
E dins chasque degout de diamant s'ausissié,
Coume un ecò divin, la Joio que risié.
Vis-à vis : l'oustalet; la taulo toujour messo;
A la taulo toujour la Joio èro mestresso, ...

De ses coquillages, votre père a maintenant un bas-relief, et RAVE le lapidaire en a serti les pierres à coups de soleil !

26 *Janvier* 1882.

LA MAISON DE MON PÈRE

Préface de LES MÉDAILLONS.

Au chevalier de Berluc-Pérussis.

Pauvre père !... Depuis la maison ressemble à un tombeau...

Autrefois, quand la Joie entrait, un vert portail elle passait, et devant elle une double terrasse de sa tente lui offrait une ombre bienfaisante ; (souvent un tambourin crevait de bonheur dans sa peau en manifestant son gai enthousiasme). Un joli jardinet est, après les vignes. C'est là que j'ai cueilli roses, vers, allégresses et larmes, ô mon père !... Au fond, après avoir des fleurs pris peu à peu et parfums et couleurs, la Joie sur les bords d'une pure cascade se mirait depuis le sein jusqu'à la figure, et dans chaque goutte de diamant on entendait, comme un écho divin, rire la Joie. Vis-à-vis : la maisonnette ; la table toujours servie ; à la table toujours la Joie était maîtresse... Maintenant

Aro au bout dóu jardin l'oustau sèmblo un toumbèu
Au bout dóu cementèri. Aro plus rèn de bèu.
Coume antan dins li lèio enca flouris la roso,
Mai vuei plus lou diamant cascarelet l'arroso :
Flouris dins li lagremo e nosto amo se dòu,
E nous sèmblo un plagnun lou cant dóu roussignòu..
Mai dins lou salounet de l'oustau de moun paire
Ai uno galarié d'ami, de fièr troubaire,
D'artisto, e moun soulas briho dins mi tablèu :
Dins lou jour queto toumbo a pa'n rai de soulèu !

Villa-Paradis, Jun 1881.

LI DESNARRADO
DE SANT-SAUVAIRE

A Pau Marietoun.

Li Mouro an desbarca
I porto de Marsiho;
Beluguejon si ciho
De raioun enflouca.
Quant de tèsto van tranca !

Emé la dago en man
Ié fai signe lou capo :
« Zóu ! di fiho dóu papo,
Dis, fuguen lis amant,
Jouïssen vuei e deman. »

au bout du jardin la maison rappelle un tombeau au bout du cimetière. Maintenant plus rien n'est beau. Comme autrefois dans les allées fleurit encore la rose, mais aujourd'hui le diamant jaseur ne l'arrose plus : elle fleurit dans les larmes et notre âme se plaint, et le chant du rossignol nous paraît un gémissement... Mais dans le petit salon de la maison de mon père j'ai une galerie d'amis, de fiers troubadours, d'artistes, et mon soulagement brille dans mes tableaux : dans la journée quelle tombe n'a pas un rayon de soleil !

Villa-Paradis, Juin 1881.

LES DÉFIGURÉES
DE SAINT-SAUVEUR

A Paul Mariéton.

Les Maures ont débarqué aux portes de Marseille ; leurs yeux scintillent de rayons de feu. Combien de têtes vont-ils couper !

Avec la dague en main le chef leur fait signe : « Sus ! des filles du pape, dit-il, soyons les amants, jouissons aujourd'hui et demain. »

E sa dago a moustra
Uno grand clastro antico;
Di griho li cantico
Vènon de s'enaura.
Li Mouro se ié soun tra.

Davans lou mounastié
Arribon li sóuvage :
Dirias un arrambage
Dins uno broufounié...
Lou porge es lèu plus entié.

L'abadesso, autant-lèu
Qu'a vist li fàci bruno
Emai la miejo-luno
Que marco soun drapèu,
Se mando sus un coutèu.

« Mi fiho, i vierge a fa,
Resten au Sant-Sauvaire,
Siguen pèr nòsti laire
Un degoust rebufa,
Se fai' çò pèr triounfa. »

E l'abadesso, ai ! las !
(Dison dono Eusebìo)
Davans li sànti fiho
Se fai sauta lou nas...
Grando obro a lou coutelas,

Et sa dague a montré un grand cloître antique, à travers les grilles les cantiques viennent de s'envoler. Les Maures s'y sont précipités.

Devant le monastère arrivent les sauvages : on dirait un abordage dans une tempête... Le porche bientôt n'est plus entier.

L'abbesse, aussitôt a-t-elle vu les faces brunes et le croissant qui distingue leur drapeau, se jette sur un couteau.

« Mes filles, aux vierges a-t-elle dit, restons au Saint-Sauveur, soyons pour nos voleurs un dégoût repoussant, on fait ceci pour triompher. »

Et l'abbesse, hélas ! (dame Eusébie, dit-on) devant les saintes filles se fait sauter le nez... Grand travail a le coutelas,

Car l'eisèmple es segui
Pèr quaranto moungeto.
Si caro poulideto
Pèr quau tant an langui,
Escor aro fan aqui.

Li Mouro soun mounta
En tabasant i porto.
La clastro sèmblo morto,
E n'en soun espanta.
Tant-lèu se soun aplanta ..

De-pertout plòu de sang :
Se soun moustra li sorre ;
Davans tablèu tant orre
S'enfugisson, leissant
Drapèu, dago sus lou champ.

E l'abadesso alor
Pren la roujo bandiero,
E la bouto i crousiero
En signe d'estrambord.
Lou sang briho au soulèu d'or !

5 *de Mai* 1883.

?

A mis ami de Four-cauquié.

Pròchi lou soulèu, pròchi Nosto-Damo
Naisson vòsti cant, o fièr mountagnòu,

Car l'exemple est suivi par quarante nonnes. Si charmants visages pour lesquels tant languirent, maintenant sont là faisant horreur.

Les Maures ont monté en frappant aux portes. Le cloître semble mort, et ils en sont étonnés. Bien vite ils se sont arrêtés...

Il pleut partout du sang : les religieuses se sont montrées; devant spectacle si horrible ils s'enfuient, laissant drapeau, dagues sur place.

Et l'abbesse alors prend la rouge bannière, et la met aux croisées en signe d'enthousiasme. Le sang brille au soleil d'or !

5 *Mai* 1883.

?

A mes amis de Forcalquier.

Près le soleil, près Notre-Dame naissent vos chants, ô fiers montagnards, au foyer béni vous

Au sant recaliéu abras vòstis amo
E rendès ansin un vièi païs nòu

Sias dins lou trelus ; l'óurizount en flamo
Retrais vòsti Pue, la mar en calamo
Nous mostro à soun tour, dins un mirau fòu
L'óurizount superbe ount lou Bèu se mòu.

Oh ! digas-nous tout, trevaire di cimo :
Que vesès d'amount, di lèio sublimo ?
Que legissès dins lou cèu prouvençau ?

Que dison lis astre ? ounte van li nivo ?
Quand tout toumbo, un pople ounte es que s'abrivo ?
O vàutri que sias plus aut que lis Aup !

Janvié 1878.

BRINDE

A la memòri dóu pouèto Fourtunat Chailan.

Autre-tèms, vers Sant-Jan, un fidèu pescadou,
Mau-grat li revoulun e l'ardènto chavano,
E mau-grat lou prougrès, aquelo autro erso umano,
Bravamen emplissié lou gàngui à soun sadou.

Cantavo tout lou jour ; sa beto bressarello
Ié dounavo toujour quauque refrin nouvèu,
Lou perfum salabrous e lou rufe soulèu
Ié dounavon de-longo uno cansoun nouvello,

embrasez vos âmes et vous rendez ainsi un antique pays moderne.

Vous êtes dans la splendeur, l'horizon en flamme reflète vos *Pics*, la mer paisible nous montre à son tour dans un miroir fou l'horizon superbe où se meut le Beau.

Oh ! dites-nous tout, vous qui hantez les cimes : que voyez-vous de là-haut, des sublimes allées ? que lisez-vous dans le ciel provençal ?

Que disent les astres ? où vont les nuages ? Lorsque tout tombe, un peuple où s'élance-t il ? ô vous autres qui êtes plus hauts que les Alpes !

Janvier 1878.

TOAST

A la mémoire du poète Fortuné Chailan.

Autrefois, vers Saint-Jean, un fidèle pêcheur, malgré les tourbillons et l'ardente tempête, et malgré le progrès, cette autre vague humaine, bravement emplissait le *gàngui* à son loisir.

Il chantait tout le jour ; sa barque berceuse lui motivait toujours quelque refrain nouveau, le parfum marin et le rude soleil lui inspiraient sans cesse une chanson nouvelle.

Quand la mar en coulèro un vèspre dóu mau-sort
Chavirè lou barquet... Sant-Jan n'aguè lou làngui,
Mai de l'ennegamen se póutirè lou Gangui,
La pesco siguè sauvo, e, Chailan sies pas mort !

Avèn lou meme amour: nàutri fasèn la pesco,
Que sian li marinié dóu vièi port de Protis,
Umblamen, après tu, calaren nòsti tis,
Saras noste soulèu se la mar s'enmouresco.

Cantan dins lou parla que tant t'èro agradiéu,
Au cor nous as grava ta deviso ispirado ;
Ausèn enca ta voues de quand s'es escridado :
« *La lengo de ma maire es la lengo dei diéu !* »

Patroun, caminaren souto ta velo blanco ;
Deman repartiren pèr mounte erian aièr,
Mai, vuei, o, leisso-nous — d'aquel ounour trop fièr, —
Béure à toun noum dóu tèms que sian dins ta calanco !

Santo-Margarido (Villa Charmerette) 7 d'Abriéu 1878.

SUS UN TROUNC DE CASTAGNIÉ

Retrasènt uno Poulimnio en brounze

A M. J. P. Goirand, avoucat.

Muso di cant ardènt que caufon la patrìo !
Muso de l'estrambord que ti mot soun de tron,

Quand la mer en colère, un soir de malheur, chavira la nacelle... Saint-Jean en eut la mélancolie, mais du naufrage on préserva le GANGUI, la pêche fut sauvée, et Chailan tu n'es pas mort !

Nous avons le même amour : nous faisons la pêche, car nous sommes les mariniers du vieux port de Prothis, après toi humblement nous calerons nos *thys*, tu seras notre soleil si la mer s'obscurcit.

Nous chantons dans la langue qui t'était si agréable, tu nous a gravé au cœur ta devise inspirée ; nous entendons encore ta voix quand elle s'écria : « *La langue de ma mère c'est la langue des dieux !* »

Patron, nous cheminerons sous ta voile blanche ; demain nous repartirons là où nous étions hier, mais aujourd'hui, oui, laisse-nous — trop fiers de cet honneur, — boire à ton nom pendant que nous sommes dans ta calanque !

Sainte-Marguerite (Villa Charmerette) 7 *Avril* 1878.

SUR UN TRONC DE CHATAIGNIER

DESSINANT UNE POLIMNIE EN BRONZE

A M. J. P. Goirand, avocat

Muse des chants ardents qui embrasent la patrie ! Muse de l'enthousiasme dont les mots sont

Tu qu'as dis inmourtau empura l'engenìo
En fasènt regiscla toun lamp subre soun front,

Que fas sus moun camin? T'aurien, o divo fiho,
Embandido dóu cèu, jalouso de ti son,
Ti sorre? Oh! digo-me, perqué tènes sesiho
Tant luencho de toun Pinde e de ta siavo font?...

Mai noun, noun, te coumprène: en que te sièr la glòri?
Pèr li grand, pèr li fort acò n'es qu'un pilòri;
Que farien à tis iue lis esplendour dóu cèu?

Ames mies, soulo au mièi de la Pradarié flòri,
Souto un fièr castagnié te rauba dóu soulèu,
E clino, e muto ausi lou canta dis aucèu!

Ales. 18 *de Jun* 1878.

A L'ITALIO

PÈR L'AVENIMEN D'UMBERT Ier

A J.-B. Gaut

A tèms o tard fau que dardale
Lou soulèu de la liberta.
J. ROUMANIHO

O brès dis art, douço Italìo,
Païs paradisen, fougau de la Bèuta,
Coume à travès lis an trachis ta pouësìo
Nòsti felen veiran ta grando liberta.

des tonnerres, toi qui as des immortels attisé le génie en faisant jaillir ton éclair sur leur front,

Que fais-tu sur mon chemin ? O divine fille, jalouses de tes accords tes sœurs t'auraient-elles bannie du ciel ? Oh ! dis-moi, pourquoi hantes-tu si loin de ton Pinde et de ta fontaine tranquille ?

Mais non, non, je te comprends : à quoi te sert la gloire ? pour les grands, pour les forts cela n'est qu'un pilori ; que feraient à tes yeux les splendeurs du ciel ?

Tu préfères, seule au milieu de la Prairie en fleurs, sous un fier chataignier t'abriter du soleil, et inclinée et muette, écouter le chant des oiseaux !

Alais, 18 *Juin* 1878.

A L'ITALIA

(*Traduction du Chevalier Giraldi.*)

Tosto o tardi deve risplendere
Il sole della libertà.
G. ROUMANILLE.

O dolce Italia, culla degli arti, celeste paese, soggiorno della Belezza, come a traverso gli anni riflette tua poesia nostri figliuoli verranno tua gran'libertà.

Li rèi emai lis emperaire
S'amosson coume un lum sus quau Diéu a boufa,
Mai quand rèsto de fiéu qu'an li vertu di paire,
Li paire soun pas mort, nimai la liberta.

Ço que fai la forço d'un poble,
Ço que l'enausso is iue de l'inmourtalita,
Ço que n'es lou trelus e lou rènd que mai noble
Es la lengo, es l'amour emé la liberta.

Italìo, o, sies inmourtalo!
Dante a ribla ta lengo e Petrarco a canta
Lou cor gounfle d'amour; aro uno man reialo
Vai se leva vers Diéu jurant ta liberta.

O rèi, toun sarramen alegro
Toun pople que saupra lou faire respeta...
I parjuro malan! malan i raubo negro
Qu'en te perdènt voudrien perdre la liberta!

Auras, o rèi, à la memento
Ço qu'en plour as ausi pèr tu lou repeta
I fiéu : « La forço d'amo agues e te ramento
L'amour de la Patrìo e de la Liberta. »

Toun paire èro dins la draiolo
Dóu Prougrès lumenous e de l'umanita;
Te n'en lèves jamai, car lou trone tremolo
Quand se forço lou pople à crida · — Liberta!

I rei, gl'imperatori espingonsi come un lume sul quale Iddio ha soffiato, ma quando i figli avendo le virtù dei padri rimangono, i padri come la libertà non son morti.

Ciocchè fà la forza di un popolo, che lo rialza agli occhi dell'immortalità, ciocchè ne è lo splendore e ciocchè lo rende più nobile ancora, è la lingua, è l'amore e la libertà.

Italia, tu sei immortale! Il Dante ha chiavellato tua lingua e, il cuore pien d'amore, il Petrarca ha cantato; ora una mano reale si leva verso Iddio giurando tua libertà.

O re, tuo giuramento rallegra tuo popolo che saprà farlo rispettare... Malanno ai perfidi spergiuri! Malanno a questa setta nera che perdendoti vorrebbe perdera la libertà!

Rammentati, o re, cio che, gli occhi pieni di lagrime, hai sentito, affinche a tuoi figli possi a dire: « Conservi la fortezza d'anima e ti ramenta l'amor della Patria e della Libertà! » (1)

Tuo padre era nella via del Progresso risplendente e dell' umanità; non sviarne giammai perchè il trono vaccilla quando un popolo vuole la libertà.

(1) Victor-Emmanuel II mourant adressa ces paroles à son fils,

Sèmpre urouso, fiho latino,
Dins li siècle à veni, fiero, poudras mounta,
Toun prince agouloupa mita dins soun ermino,
Mita dins toun drapèu flambant de liberta.

O brès dis art, douço Italìo,
O païs qu'ame tant, fougau de la Bèuta,
Nis redoulènt d'amour, jardin de pouësìo,
Nòsti felen veiran ta pleno liberta!

Marsiho.

LI RASIN

A Jòusè Huot

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin!

LOU RASIN ROUS

Souto lou regard di sauro
Naisse de si pur rebat;
Em'amour vèn me rauba
Moun perfum en passant l'auro.

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin!

LOU RASIN BLANC

Dins li poutoun dis estello
Ai pres mi rai de diamant,

Figlia latina, sempre felice, superba, nell' avvenire, potrai rialzarti, ed il tuo principe inviluppato nel suo armellino, portarà seccolui lo stendardo della libertà.

O dolce Italia, culla degli arti, o paese che amo tanto, o dimora della Bellezza, nidio odorante d'amore, giardino di poesia, nostri figliuoli verranno tua intiera libertà!

Napoli.

LES RAISINS

A Joseph Huot

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins!

Le raisin roux

Sous le regard des blondes je nais de leurs purs reflets; la brise, avec amour, vient en passant me prendre mon parfum.

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins!

Le raisin blanc

Dans les caresses des étoiles j'ai pris mes rayons

Trasmete i pàuris amant
Li bais de si vierginello.

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin !

LOU RASIN NEGRE

A l'iue passiouna di bruno
Ai pres la tencho à plesi,
En ié dounant lou desi
Que dins l'espaime s'engruno.

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin !

LOU RASIN ROUS

Un flot d'or sèmblo ma grapo ;
Sèmblo un vermeiau bouquet ;
Sèmblo un diadèmo que
De rai uno rèino tapo.

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin !

LOU RASIN BLANC

Ma bello grapo argentalo
Es coume un bouquet nouviau ;
Diadèmo fa d'uiau
D'uno courouno nouvialo.

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin !

diamantés, je transmets aux pauvres amants les baisers de leurs vierges.

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

LE RAISIN NOIR

A l'œil passionné des brunes j'ai pris la teinte à plaisir, en lui donnant le désir qui dans le spasme s'égrène.

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

LE RAISIN ROUX

A un flot d'or ressemble ma grappe ; elle ressemble à un bouquet vermeil ; elle ressemble à un diadème qui de rayons couvre une reine.

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

LE RAISIN BLANC

Ma belle grappe argentée est comme un bouquet nuptial; diadème fait d'éclairs d'une couronne nuptiale.

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

Lou rasin negre

Ma rapugo que negrejo,
Sèmblo un bouquet de secrèt
Que dins soun cor embarrè
La fiho qu'Amour eigrejo.

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin!

Lou rasin rous

Soun de fiò mi poulits age,
Quau n'en manjo un, autant-lèu
Manjo un raioun de soulèu
Que douno lou fièr courage.
Quand pièi pèr faire lou vin
Gisclo moun sang dins la tino,
Trovon la forço divino
Emé li poutoun divin!

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin!

Lou rasin blanc

Mis age soun de poutouno
De la Luno e dóu Soulèu,
E d'amour enébion lèu
Li jouvènt e li chatouno.
Quand pièi pèr faire lou vin
Gisclo moun sang dins la tino,
Trovon lis ouro divino
Que baio l'amour divin!

LE RAISIN NOIR

Ma grappe qui est sombre, ressemble à un bouquet de secrets que dans son cœur enferma la fille qu'Amour éveille.

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

LE RAISIN ROUX

Mes jolis grains sont de feu, qui en mange un, aussitôt mange un rayon de soleil qui donne le fier courage. Et lorsque pour faire le vin mon sang jaillit dans la cuve, on trouve la force divine ainsi que les baisers divins !

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

LE RAISIN BLANC

Mes grains sont des caresses de la Lune et du Soleil, et d'amour enivrent vite jouvenceaux et jeunes filles. Et lorsque pour faire le vin mon sang jaillit dans la cuve, on trouve les heures divines que donne l'amour divin !

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin !

LOU RASIN NEGRE

Soun mis age : desiranço ;
Fam de tóuti li bèuta ;
Longo set de voulupta ;
Bonur mourtau ; óublidanço !...
Quand pièi pèr faire lou vin
Gisclo moun sang dins la tino,
Trovon la foulié divino
E l'enebimen divin !

O bèu soulèu, o fres blasin
Qu'amaduras li rasin !

10 *d'Abriéu* 1879.

A L'UNIOUN DI FELIBRE

A-n-Achile Mir.

Oh ! noun, i'a pas que maubre, e brounze, emai frejau
Que fagon mounumen di siècle triounflaire,
Iéu sabe quaucarèn de dous, que vèn d'en aut,
Sublime quaucarèn capable de tout faire.

Es la douço amista, l'unioun que pau-à-pau
Espelisson lou bèu, lou duradis, li fraire ;

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

LE RAISIN NOIR

Mes grains sont : désir ; faim de toutes les beautés ; longue soif de voluptés ; bonheur mortel ; oubli !... Et lorsque pour faire le vin mon sang jaillit dans la cuve, on trouve la divine folie et l'enivrement divin !

O beau soleil, ô fraîches ondées qui mûrissez les raisins !

10 *Avril* 1879.

A L'UNION DES FÉLIBRES

A Achille Mir.

Oh ! non, il n'est pas que le marbre, et le bronze, et la pierre qui fassent monument triomphateur des siècles, je sais quelque chose de doux, venant de là-haut, sublime quelque chose capable de tout faire.

C'est la douce amitié, c'est l'union qui peu à peu font naître le beau, le durable, les frères ; l'amitié

L'amista que soustèn la nacioun e l'oustau,
E que morgo lou tron, e que morgo l'esclaire.

Pèr qu'un jour veguessian Marsiho esblèugissènt
Qu'a faugu? Qu'uno enfant presentèsse sa coupo
Pleno de simpatìo à-n-un brave jouvènt...

E iéu ausse moun got pèr béure à nosto troupo,
S'amadurè soun vin au soulèu qu'esplendis,
Lou meme ounte brihè la coupo de Giptis!

19 *de Febrié* 1880.

BRINDE A LA COUPO

A Jóusè Roumaniho.

Brinde à la Coupo moudelado
Sus lou sen de la maire amado,
Sen pur, sen au la pouderous
Que l'astre-rèi emé tendresso,
De sa flamo sèmpre caresso
Dins soun bèl envanc amourous.

Vaqui la pousso couloussalo
De la divesso prouvençalo.
Fraire, mousen-la jusqu'au sang;

(1) L'auteur croit devoir rappeler ici, pour les lecteurs étrangers aux choses félibréennes, que dans leur banquet annuel, dit de *Santo Estello*, les poètes provençaux boivent tour à tour à la même

qui soutient la nation comme le foyer, et qui morgue la foudre, et qui morgue l'éclair.

Pour qu'un jour nous vissions Marseille éblouir que fallut-il ? Qu'une enfant présentât sa coupe pleine de sympathie à un bon jouvenceau...

Et moi, je lève mon verre pour boire à notre troupe, son vin mûrit au soleil resplendissant, le même où brilla la coupe de Gyptis !

19 *Février* 1880.

TOAST A LA COUPE (1)

A Joseph Roumanille.

Je toaste à la Coupe modelée sur le sein de la mère aimée, sein pur, sein au lait puissant que l'astre-roi avec tendresse, de sa flamme caresse incessamment dans son bel élan amoureux.

Voici la mamelle colossale de la déesse provençale. Frères, trayons-la jusqu'au sang ; trayons,

coupe en prononçant un toast. Cette coupe en argent ciselé et modelé par le statuaire Fulconis, fut offerte en 1867 aux Félibres par les Catalans.

Mousen, que jamai sara'stèrlo :
Chasque degout es uno pèrlo
De fiò que nous rènd fort e san.

Levant la pampo que lou cuerbe,
Prouvènço, à toun teté superbe
Pause ma bouco e brinde iéu,
Brinde à la Coupo moudelado
Sus lou sen de la maire amado,
Gounflo dóu sang dóu soulèu-diéu!

Pèr Santo-Estello de 1881.

LOU RÈI BÉU !

Au pintre Eugèni Mayan.

A l'oumbro que sus mar jiton lis isclo d'or,
D'amourous fan pauseto en calignant si bello ;
L'oundo de bonur sauto e beiso lis angèlo,
E li poutoun s'envan perfuma chasque bord.

E la Pinturo i bras de mèste Rave dor,
Mayan beiso si pèd, e Regnié si trenello ;
La Musico à Gozlan dis la *Grand bressarello*,
Dóu tèms qu'i *Marinié* Huot douno l'acord ;

La Pouesìo plouro à Tavan embrassado,
Mai Chailan la coutigo e la chato ris lèu.
Enterin, amoundaut, lou superbe Soulèu

car elle ne sera jamais stérile : chaque goutte est une perle de feu qui nous rend forts et sains.

Soulevant le pampre qui le couvre, Provence, à ton teton superbe je pose ma bouche et je toaste, moi, je toaste à la Coupe modelée sur le sein de la mère aimée, gonflée par le sang du soleil-dieu !

A la Sainte-Estelle de 1881.

LE ROI BOIT

Au peintre Eugène Mayan.

A l'ombre que sur la mer jettent les îles d'or, des amoureux font la sieste et courtisent leurs belles ; l'onde saute de bonheur et baise les divines, et les baisers s'en vont parfumer chaque rivage.

Et la Peinture aux bras de maître Rave dort, Mayan embrasse ses pieds, et Regnier sa chevelure ; la Musique dit à Gozlan la *Grande berceuse*, pendant qu'aux *Mariniers* Huot donne le ton ;

La Poésie pleure, à Tavan embrassée, mais Chailan l'émoustille et la fillette rit bien vite. Cependant, là-haut, le Soleil superbe

Se fai porge uno coupo e l'emplis à rasado
De fiò, em'acò pièi, prenènt la coupo en man,
Brindo en l'ounour di bello emai de sis amant!

4 *de Jun* 1882.

LOU VIN D'ALBI

(Brinde d'un absènt)

A Frederi Dounadiéu.

Coume un vas d'Ourièn brulant
Dintre si flanc milo perfum,
Counforto li cor tremoulant
Nosto Coupo, de près, de lun.

Li Latin superbe, à-de-rèng,
Sus si bord, enaurant relèu,
An suça, d'amour calourènt,
Tóuti li veno dóu Soulèu.

Lou vin di papo en Avignoun,
Au pitre bouiènto liquour;
E, dins li ferigoulo, amount,
Lou dis Arquin à Ro-favour;

En Espagno lou vin dóu Cid;
D'en Pèire, au catalan païs;
E, vers li calanco d'eici,
Aquéu de la divo Giptis.

Se fait donner une coupe et l'emplit de feu à rasade, et prenant ensuite la coupe en main, il boit en l'honneur des belles et de leurs amants !

4 *Juin* 1882.

LE VIN D'ALBI

(Toast d'un absent)

A Frédéric Donnadieu.

Comme un vase d'Orient brûlant dans ses flancs mille parfums, elle ravive les cœurs défaillants notre Coupe, de près, de loin.

Les Latins superbes, tour à tour, sur ses bords, relief exaltant, ont sucé, ardents amoureux, toutes les veines du Soleil.

Le vin des papes à Avignon, à la poitrine bouillante liqueur; et, là-haut dans le thym, celui des Arquins à Roquefavour ;

En Espagne le vin du Cid ; celui de Don Pierre au pays catalan ; et, vers les calanques d'ici, celui de la divine Gyptis.

E pèr teni li record fres,
O Coupo, vuei vas dins li cor
Vueja lou sang dis Aubigés, —
Sout toun ro, tremolo, o Mount-fort !

Mai 1882.

LI CHIVALIÉ DOU SOULÈU

A M. Aufret Chailan

Noun sabe quant de tour avié fa lou Soulèu
Dins sis estat. Un jour, lou menèron sis alo,
Pèr la miliemo fes, vers noste brès tant bèu,
E diguè : « I'a qu'acò pièi pèr ma capitalo ! »

E se faguè de fèsto e de fiò sout lou cèu ;
Marsiho lusiguè d'uno esplendour reialo.
E lou Soulèu diguè: « De nosto court fau lèu
Faire li chivalié ; court, n'auras ges d'esgalo... »

De felibre en cantant passavon vers la mar,
Lou prince lis arrèsto e ié fai : « Ma noublesso
Es trouvado, emé vous plus de long jour amar,

Sarès li chivalié de la Mar, ma mestressò.. »
E dins la coupo d'or ié servè de soun sang,
E brindèron au prince, au païs, au vin san.

25 *de Nouvèmbre* 1883.

Et pour garder frais les souvenirs, ô Coupe, aujourd'hui dans les cœurs tu vas verser le sang des Albigeois, — sous ton rocher, tremble, ô Montfort !

Mai 1882.

LES CHEVALIERS DU SOLEIL

A M. Alfred Chailan

Je ne sais combien de tours avait fait le Soleil dans ses états. Un jour, ses ailes le conduisirent pour la millième fois vers notre berceau si beau, et il dit : « Il n'y a encore que cela pour ma capitale! »

Et l'on fit des fêtes et des feux sous le ciel ; Marseille brilla d'une splendeur royale. Et le Soleil dit : « De notre cour faisons vite les chevaliers ; cour, tu n'auras pas d'égale... »

Des félibres en chantant passaient vers la mer, le prince les arrête ainsi : « Ma noblesse est trouvée, avec vous plus de longs jours amers,

Vous serez les chevaliers de la Mer, ma maîtresse... » Et dans la coupe d'or il leur servit de son sang, et ils burent au prince, au pays, au vin sain.

25 *Novembre* 1883.

A

MOUN PAURE PAIRE

JOUSE-FRANCÈS ASTRUC

S.

IV

A JOUR FALI

IV

A LA CHUTE DU JOUR

A JOUR FALI

CANTICO

*A Madamisello Roso G****

Souto la claro niue la naturo s'endor
En largant douçamen uno tèndro preiero
A l'Estre soubeiran que baio li niue d'or
En mandant perabas sa rousenco lumiero.

L'auro e lou roussignòu murmurejon d'acord ;
Lou grihet souloumbrous e la reineto fiero
Fan un duò tant dous que penètro lou cor ;
A la tepo lou riéu dis sa cansoun lóugiero ;

Lis estello d'amount poutounejon li clar...
O trelus di niuechado ! o mirau dous e clar
Que mostres lou bonur dins soun vaste relarg !

S'ausis pièi à travès aquelo serenado
De souspir melicous, de voues afeciounado :
« T'ame, t'ame, o poulit ! » — « T'adore, o bèn-
amado ! »

Abriéu 1881.

A LA CHUTE DU JOUR

CANTIQUE

*A Mademoiselle Rose G****

Sous la claire nuit la nature s'endort en exhalant une tendre prière à l'Etre souverain qui donne les nuits d'or en envoyant ici-bas sa lumière rose.

La brise et le rossignol murmurent d'accord ; le sombre grillon et la fière rainette font un duo si doux qu'il pénètre le cœur ; à l'herbette le ruisseau dit sa chanson légère ;

Les étoiles, de là-haut baisent les lacs... O splendeur des nuitées ! ô miroir doux et clair qui montres le bonheur dans son vaste espace !

On entend aussi à travers cette sérénade des soupirs suaves, des voix affectueuses : « Je t'aime, je t'aime, ô charmant ! » — « Je t'adore, ô bien-aimée ! »

Avril 1881.

LA ROUMANSO
DÓU PAURE CHIVALIÈ

A *l'esculptaire Zacarié Astruc.*

I

Un troubaire antan partié pèr la guerro,
En quitant sa terro
Avié lou cor plen d'uno ràbi fèro...
A chivau, l'iue sour,
Darrié la mountagno emé lou bèu jour
Eilalin s'encour.

II

E passè de mount, de vau, de ribiero,
E la tèsto fiero
De soun cavalin mesclo sa creniero
A si négri péu.
La roso s'escound, tremolo lou liéu,
E tout a pòu d'éu.

III

Amourousamen la luno i'espousco
Si poutouno tousco,
E claro se fan lis andano fousco
Quand lanço e blouquié
Pèr-jiton davans lou gènt cavalié
Li rai pèr milié.

LA ROMANCE
DU PAUVRE CHEVALIER

Au sculpteur Zacharie Astruc.

I

Un troubadour autrefois partait pour la guerre, en quittant sa terre il avait le cœur plein d'une rage féroce.... A cheval, l'œil sombre, derrière la montagne avec le beau jour au loin il prend sa course.

II

Et il passa des monts, des vaux, des rivières, et la tête fière de son cheval mêle sa crinière à ses noirs cheveux. La rose se cache, l'yeuse tremble et tout a peur de lui.

III

Amoureusement la lune lui envoie ses tièdes baisers, et claires deviennent les allées sombres quand lance et bouclier projettent devant le gentil cavalier les rayons par myriades.

IV

— « Aparen l'oustau, vivo la patrìo !
Fugen li sesiho
Qu'à l'amour fasié nosto pouësìo. »
Se disié. Subran
Un roussignoulet entameno un cant
Qu'escouto en plourant...

V

— « E pamens, pourrié ma pauro amo tristo
Retourna mounte isto
Soun amigo. Oh ! sies, patrìo, egouïsto. »
E lou cavalin
Que lou mors ié dis de vira, malin
Filo soun camin...

VI

— « Noun, mouri pèr iéu sèmblo pas de crèire,
En avans, courrèire !
Souto l'estandard dóu valènt En Pèire
Anen nous rambla. »
E lis esperoun au chivau ribla,
Cauco flour e blad.

VII

Travesso de plant, escalo de colo,
Sa bèsti n'es folo,

IV

— « Défendons le foyer, vive la patrie ! fuyons les rendez-vous qu'à l'amour donnait notre poésie. » disait-il. Soudain un rossignolet commence une chanson qu'il écoute en pleurant...

V

— « Et pourtant, ma pauvre âme triste pourrait retourner là où vit son amie. Oh! tu es égoïste, patrie. » Et le destrier que le mors engage à tourner, malignement continue sa route...

VI

— « Non, mourir, pour moi est incroyable, en avant, coursier ! Sous l'étendard du vaillant Don Pierre allons nous ranger. » Et les éperons rivés au cheval, il foule fleurs et blés.

VII

Il traverse des plants, il gravit des collines, sa monture en est folle, dans les airs parfois elle sem-

Dins l'aire de-fes dirias que s'envolo,
Touco plus lou sòu.
E l'aubo eilamount duerb soun pourtissòu
Blanc coume un lançòu.

VIII

— « Parèis, o soulèu, vuejo dins moun amo
Toun fiò que tant amo !
Aubo, rèsto tu pròchi de ma damo ;
Bresso-la bèn plan,
E reviho-la que quand tremoulant
Tournara amant. »

IX

L'encèndi autant-lèu, darrié la mountagno
Lusis, mounto e gagno
Li piue blanquinèu, e dins la campagno
Lou fiò toumbo dre.
Lou troubaire vèi alor de Muret
Pourtau e paret...

X

— « Vese arrié l'amour, davans iéu la glòri.
Amour tantalòri,
Fas peréu mouri, mai muto es l'istòri.
Malur à Mount-fort !
I crousa malur ! Toumbe lou mau-sort
Is ome dóu Nord ! »

ble s'envoler, elle ne touche plus terre. Et l'aurore là-haut ouvre sa porte blanche comme un linceul.

VIII

— « Parais, ô soleil, verse dans mon âme ton feu qu'elle aime tant ! Aurore, toi demeure près de ma dame; berce-la doucement, et ne la réveille que lorsque tremblant je retournerai amant. »

IX

L'incendie aussitôt, derrière la montagne luit, monte et gagne les pics blanchâtres, et dans la campagne le feu tombe droit. Le troubadour voit alors de Muret porte et remparts...

X

— « Je vois derrière moi l'amour, devant moi la gloire. Amour tentateur, tu fais aussi mourir, mais l'histoire est muette. Malheur à Montfort ! aux croisés malheur ! tombe le mauvais sort aux hommes du Nord ! »

XI

Coume a di, si bras toumbon sus sis anco,
E de sa man blanco
Leisso ana li reno, ai! lou cor ié manco.
Si bèus esperoun
Gardon lis estrié; lou chivau n'a proun
E s'aplanto round. .

XII

— « Perdouno moun Diéu, noun siéu un rebelle,
Me sabes fidèle,
Mai perqué moun cor fau que se rapelle
Tant dóuci cansoun ?...
A iéu l'amour soul, à iéu la tensoun,
Encaro un poutoun. »

XIII

E repren, lou fòu, soun camin à-rèire,
Deja pòu plus vèire
L'endré valerous qu'enmantello En Pèire
'mé soun estandard ;
Mai enjusqu'à-n-éu l'auro porto clar
Li cop di sóudard.

XIV

L'endeman à-niue, l'amourous troubaire
Es luen di chaplaire,

XI

A peine a-t-il dit, ses bras tombent sur ses hanches, et de sa blanche main il laisse échapper les rênes, ah ! le cœur lui manque. Ses beaux éperons gardent les étriers ; le cheval est las et s'arrête net...

XII

— « Pardon, ô mon Dieu, je ne suis point un rebelle, tu me connais fidèle, mais pourquoi faut-il que mon cœur se rappelle si douces chansons ?.... A moi l'amour seul, à moi le tenson, encore un baiser. »

XIII

Et l'insensé reprend son chemin en arrière, déjà il ne peut plus voir l'endroit valeureux que Don Pierre enveloppe dans son étendard ; mais jusqu'à lui le vent transmet clairement les coups des soldats.

XIV

Le lendemain à la nuit, l'amoureux troubadour est loin des combattants, devant un château il fait

Davans un castèu fai ressouna l'aire :
— « Aire plen d'amour,
Porto à moun amanto aquesto rumour
De joio e d'imour ;

XV

« Digo-ié que mai que jamai l'adore,
E qu'eici demore
Car lou chapladis à moun cor fai orre. »
Alor, douçamen
Vèi negreja' no oumbro avisadamen
Dessus un balen.

XVI

Dins la blanco niue que la luno argènto,
Se destaco, gènto
Uno femo en dòu. L'aureto que vènto
Mens douço es segur
Que sa voues, emai lou cèu es mens pur
Que sis iue d'azur.

XVII

— « Coume, adounc ié fai 'quelo voues celèsto,
Ounte avès la tèsto !
Quand tout plouro eici li gràndi batèsto
Que se fan alin,
N'avès pas vergougno, o paure grelin,
D'èstre aqui enterin !

résonner l'air : — « Air plein d'amour, porte à mon amante ce joyeux murmure de bonne humeur;

XV

« Dis-lui que je l'adore plus que jamais, et qu'ic je demeure car le massacre fait horreur à mon cœur.» Alors, doucement il voit apparaître une ombre incertaine sur un balcon.

XVI

Dans la blanche nuit que la lune argente, se détache une gente femme en deuil. La brise qui soupire est assurément moins douce que sa voix, et le ciel est moins pur que ses yeux d'azur.

XVII

— « Comment, dit adoncques cette voix céleste, où avez-vous la tête ! Quand ici chacun gémit sur les grandes batailles qui se livrent là-bas, vous n'avez point de honte, ô pauvre chétif, d'être en ces lieux pendant ce temps !

XVIII

« Car i'a pa'n segnour dins lou vesinage
Jouine o vièi, e gage
Que sias lou soulet ome d'aut parage
Que se bate pas...
Mai noun, sias pas noble amor qu'acampas
Ni triounfle o trespas ! »

XIX

— « Que mau me jujas, dono segnouresso,
E que d'amaresso
Recorde en guierdoun de ma grand tendresso
Ere parti fòu,
E la provo n'es qu'avias pres lou dòu,
Vesès qu'ai pas pòu...

XX

« Mai tant fort l'amour es vengu me pougne,
Qu'à la glòri fougne,
Qu'i mort eilavau noun me pode jougne :
Ma felecita
N'es pas de toumba pèr la liberta,
Mai es vous canta. »

XXI

— « Dounc, voste retour cresès que m'alegre,
Que moun vièsti es negre

XVIII

« Car il n'y a pas un seul seigneur dans le voisinage, jeune ou vieux, et je gage que vous soyez le seul homme de haute lignée qui ne vous battiez pas... Mais non, vous n'êtes pas noble puisque vous ne recherchez ni triomphe, ni trépas ! »

XIX

— « Que vous me jugez mal, noble dame, et que d'amertume je récolte en retour de ma grand' tendresse : j'étais parti furieux, et la preuve en est que vous aviez pris le deuil, vous voyez que je n'ai pas peur...

XX

« Mais si fortement l'amour est venu me piquer, que je boude à la gloire, que je ne puis point là-bas me joindre aux morts : ma félicité n'est pas de tomber pour la liberté, mais c'est vous chanter. »

XXI

— « Vous croyez donc que votre retour me réjouisse, que mon vêtement est noir à cause de

Pèr vous, o marrit ? Noun, poudès persegre
Uno autro, feloun...
Ai ! plouran, diguè 'n quitant lou balcoun,
Lou rèi d'Aragoun ! »

21 *de Nouvèmbre* 1877.

LOU BRÈS DOU GIGANT

A Fèlis Gras.

En roumiéu bèn devot, sus lou plan Camp-Cabèu,
Dins la countemplacioun dóu Mèstre subre-bèu,
S'èrou perdu mis iue vers li luènchi mountagno
Qu'an li nivo à soun front pèr souleto coumpagno.

Ero soulèu tremount, e si rai rouginèu,
En picant sus li piue d'aquéli dur mamèu,
Retoumbavon en fiò dins la verdo campagno ;
Aurias di qu'un voulcan enlusissié Gadagno.

Subran d'aquel Etna l'esclaire proche iéu
Se tors coume uno serp e porto au founs di niéu
Moun esprit vouladis : lou Ventour se dreissavo

Fièr, trepassant li mount coume un rèi auturous.
Salut ! tres fes salut ! cridère, o mount urous,
Que dins ti vàsti flanc Reginèu se bressavo !

Avignoun, Mai 1877.

vous, ô manant? Non, vous pouvez poursuivre autre femme, félon... Hélas! nous pleurons, dit-elle en quittant le balcon, le roi d'Aragon! »

21 *Novembre* 1877.

LE BERCEAU DU GÉANT

A Félix Gras.

En pèlerin dévoué, sur le plateau de Camp-Cabel, dans la contemplation du Maître magnifique, mes yeux s'étaient égarés vers les monts lointains qui, pour toute compagnie, ont les nuages au front.

Le soleil se couchait, et ses rayons de pourpre frappant sur les pics de ces durs mamelons, retombaient en feu dans la verte campagne; on eut dit qu'un volcan illuminait Gadagne.

Soudain de cet Etna l'éclair près de moi se tord comme un serpent et emporte au fond des nuages mon esprit distrait: le Ventour se dressait

Fier, dépassant les monts semblable à un roi superbe. Salut! trois fois salut! m'écriai-je, ô mont fortuné, dans les vastes flancs duquel Réginel se berçait!

Avignon, Mai 1877.

VERS BLANC

A Louis Brès.

Dins un draiòu qu'Abriéu a tapissa de blanc,
Un oustalet s'escound souto un frais tremoulant
Is auro perfumado e novo de la primo.
L'aucèu alegramen en desgrunant si rimo,
Sauto de l'oustalet sus l'amelié flouri.
Tout es blanc : l'aubespin à la primo a sourri,
E ié leisso beisa sa como inmaculado
Coume avien lis encian segnour de la countrado ;
Plus luen es l'óurizount que blanquejo, e lou sòu
Sèmblo que de Carraro a lou maubra lançòu ;
Amount, lou nivoulan escarraio sa lano,
Dirias qu'uno auto man sus nosto tèsto emplano,
E d'à-rebous, uno mar de la. Tout es blanc,
La terro emai lou cèu, l'aubre emai la flour, franc
L'oustau que soun dedins, pèr l'èstro entre-duberto,
Se vèi tout souloumbrous, e l'óulour de la nerto
Boufant deforo dins lou councert di blancour,
Se mesclo desoulado à-n-uno estranjo óulour
Que la malouro adus, di sesoun inchaiènto.
Un rebat vergougnous douçamen assavènto
L'iue tout espavourdi que retrouvo lou blanc
Dins lou negre tablèu : es l'ami tremoulant

VERS BLANCS

A Louis Brès.

Dans un sentier qu'Avril a tapissé de blanc, une maisonnette se cache sous un frêne tremblant aux brises parfumées et nouvelles du printemps. L'oiseau joyeusement en égrenant ses rimes, saute de la maisonnette sur l'amandier fleuri. Tout est blanc : l'aubépine a souri au printemps, et lui laisse baiser sa chevelure immaculée comme avaient les anciens seigneurs de la contrée ; plus loin c'est l'horizon qui blanchit, et le sol semble de Carrare avoir le linceul marbré; là-haut, les nuages dispersent leur laine, on dirait qu'une main puissante fixe sur notre tête, et à rebours, une mer de lait. Tout est blanc, la terre et le ciel, l'arbre et la fleur, hors la maison dont l'intérieur, par la fenêtre entr'ouverte, apparaît tout sombre, et l'odeur du myrthe soufflant dehors dans le concert des blancheurs, se mêle désolée à une odeur étrange que le malheur apporte, insouciant des saisons. Un reflet timide instruit doucement l'œil tout étonné qui retrouve le blanc dans le noir tableau : c'est l'ami tremblant qui à la tête du lit

Qu'à la tèsto dóu lié vous tèn coumpagno e plouro
De lagremo de fiò jusqu'à la darriero ouro,
E que, la chambro vuejo, esfoulissa s'encour
Pèr i pèd d'un autar mouri dintre si plour...
E lou lum vergougnous emé respèt caresso
Un front pale qu'aièr enlusié l'alegresso
Que se devino vuei dins la flour d'arangié
Que lou courouno. Oh! mort, que dèu t'èstre lóugié
Toun terrible prefa de-fes! Lou maubre es miste,
E si dos man d'enfant se sarron sus un criste
Que l'evòri se perd dins la coulour de nèu
D'uno raubo en satin facho pèr l'imenèu;
Soun senet, qu'aro un dous paupitamen ié manco
Dessino artistamen dos bèlli roso blanco,
E si dous pèd mignot trapejant li prat fres
Devien pas escracha quatre flour à la fes!
E iéu, coume lou lum que te viho, estatuio,
Voudriéu beisa toun front, mai toun maubre me tuio,
Toun maubre de sege an pèr la mort esculpta.
E lou passant s'envèn is àutri blanqueta,
Fugis souto lis aubo e vèi sus li tourriho
De l'oustau ounte dor aquelo jouino fiho,
Dos couloumbo à l'amour s'assajant douçamen
En se poutounejant tendramen, loungamen!

1882

nous fait compagnie et pleure des larmes de feu jusqu'au dernier moment, et qui, la chambre étant vide, s'enfuit affolé aux pieds d'un autel pour mourir dans ses pleurs... Et la timide lumière caresse avec respect un front pâle qui resplendissait hier d'allégresse, allégresse que l'on devine aujourd'hui dans la fleur d'oranger qui le couronne. Oh ! mort, qu'elle doit t'être légère parfois ta terrible tâche ! Le marbre est faible, et ses deux mains d'enfant serrent un christ dont l'ivoire se confond dans la couleur de neige d'une robe en satin faite pour l'hyménée ; son sein, qui maintenant manque de doux palpitement, dessine artistement deux belles roses blanches, et ses deux pieds mignons foulant les prés frais ne devaient pas écraser quatre fleurs à la fois ! Et moi, ainsi que la lumière qui te veille, statue, je voudrais baiser ton front, mais ton marbre me tue, ton marbre de seize ans par la mort sculpté. Et le passant retourne vers les autres blancheurs, il fuit sous les peupliers et voit sur les donjons de la maison où dort cette jeune fille, deux colombes à l'amour s'essayant doucement en se caressant tendrement, longuement !

1882

AU COUMANDANT
D'ESGRIGNY D'HERVILO

> Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en boire des torrents.
>
> LAMARTINE. *Le père Dutemps.*

De ma zambougno de Prouvènço
Avès trouva l'aire agradiéu ;
Nòsti muso an fa couneissènço,
Vosto liro a canta pèr iéu.

O Pouësìo, o douço eissènço
Que d'amista nouses li fiéu !
Endor peréu la mescresènço,
Di pople enebio li catiéu...

Ah ! dequ'ai di ? Sarié trop bello
L'umanita se lis uman
Sèmpre anavon man dins la man.

Ause la Fiançò que m'apello :
Se, pouèto, m'avès destriha vòsti cant,
O sóudard, moustras-me vosto espaso fidèlo !

Janvié 1878.

AU COMMANDANT
D'ESGRIGNY D'HERVILLE

De ma viole provençale vous avez trouvé l'air agréable ; nos muses ont fait connaissance, votre lyre a chanté pour moi.

O Poésie, ô douce essence, qui de l'amitié noues les fils ! endors aussi l'incrédulité, des peuples enivre les mauvais...

Ah ! qu'ai-je dit ? Elle serait trop belle l'humanité si les humains allaient toujours la main dans la main.

J'entends la France qui m'appelle : si, poète, vous m'avez dévoilé vos chants, ô soldat, montrez-moi votre fidèle épée !

Janvier 1878.

SILÈNCI

A dono Lazarino Daniel.

Quand passavias davans l'oustau,
Toujour quicon vous fasié gau :
Brut d'enfantoun, cansoun dóu paire ;
Cresias d'èstre davans un nis,
Tout ço que lou cor rejouïs
Sourtié d'aquéu caire.

Paire, canto ; e maire, tu
Bresso ; enfantoun, meno de brut.

Toujour de ćacalas de rire
Vous arrestavon au lindau,
Aqui tout semblavo vous dire :
Dóu bonur eiçò's lou fougau,
Sian pas riche mai luen dóu mau
L'amour fa'ublida lou martire.

Paire, canto ; e maire, tu
Bresso ; enfantoun, meno de brut.

Mai un jour en passant la bresso
S'entendeguè plus creniha ;
Plus de cant, mai lòngui caresso...
Piéi lou curious tout esfraia
N'avié panca di : « deque i'a ? »
Qu'ausiguè raia l'amaresso...

SILENCE

A Madame Lazarine Daniel.

Quand vous passiez devant la maison, toujours quelque chose vous faisait joie : bruit d'enfançon, chanson du père ; vous croyiez être devant un nid, tout ce qui réjouit le cœur sortait de ce côté.

Père, chante ; et mère, toi berce ; petit enfant, fais du bruit.

Des éclats de rire toujours vous arrêtaient au seuil, là tout semblait vous dire : du bonheur c'est ici le foyer, nous ne sommes pas riches mais loin du mal, l'amour fait oublier la misère.

Père, chante ; et mère, toi berce ; petit enfant, fais du bruit.

Mais un jour en passant on n'entendit plus geindre le berceau ; plus de chants, mais longues caresses... Puis, le curieux tout effrayé n'avait pas encore dit : « Qu'y a-t-il ? » qu'il entendit déborder l'amertume...

L'enfantounet èro plu,
Avié'mpourta cant, rire e brut.

21 *de Febrié* 1878.

AU POUÈTO JOUSÈ AUTRAN

APRÈS SA MORT

Quand dins un revoulun suprème, la tempèsto
Souto si mount furious escalant vers lou cèu,
E toumbant rebuta pèr uno man celèsto,
Encadeno un veissèu,

Noun, noun, tout peris pas eilabas dins l'abisme ;
Tout s'enmantello pas dintre l'eternita :
La carcasso s'envai, lou soulèu de l'Autisme
Largo pièi sa clarta.

Em'acò, sus li bord de la mar ameisado,
Entre li ro saurin qu'an arresta soun fèu,
Lou pescaire un matin vèi de la travessado
Li tresor riche e bèu.

A travès li grand mar que servirié de courre
Se lou marin ardènt, arriba quàsi au port,
Vesié contro un estèu sa fourtuno s'encourre
En rescountrant la mort?...

Noun, Autran, dins la niue que te trais uno toumbo
Noun pòu s'aprefoundi ço que souto un cèu blu
Nous as adu de bèu : lou pouèto sucoumbo
Inoundant de belu !

Le petit enfant n'était plus, il avait emporté chant, rire et bruit.

21 *Février* 1878.

AU POÈTE JOSEPH AUTRAN

APRÈS SA MORT

Lorsque dans une tourmente, la tempête sous ses monts furieux montant vers le ciel, et tombant repoussés par une main céleste, enchaîne un vaisseau,

Non, non, tout ne périt pas là-bas dans l'abîme ; tout ne s'enveloppe pas dans l'éternité : la carcasse disparaît, le soleil du Très-Haut lance puis sa clarté.

Et alors sur les bords de la mer apaisée, parmi les rocs dorés qui ont arrêté sa colère, le pêcheur un matin aperçoit de la traversée les trésors riches et beaux.

A travers les grandes mers que servirait de courir, si le vaillant marin, arrivé presque au port, voyait contre un écueil sa fortune sombrer en rencontrant la mort ?...

Non, Autran, dans la nuit que te jette une tombe ne peut s'engloutir ce que sous un ciel bleu tu nous as apporté de beauté : le poète succombe inondant de lumière !

Tu, sies lou fièr veissèu qu'au travès di tempouro,
A li flanc matrassa pèr un tèms ensucant;
Nàutri, li pescadou, quand vèn pièi la bono ouro,
Nous chalan de ti cant.

Ounour à tu, pouèto! ounour mai à ti soubro!
Mai ounour subre-tout à nàutri, car se sies
Un pouèto valènt qu'en van la mort recoubro,
Sies tambèn Marsihés!

Sies tambèn un enfant de la ciéuta marino,
Adounc, leisso canta'n felibre de la mar,
Tu, qu'as emé bonur sus ta liro divino,
Canta lou toumple amar!

12 *de Mars* 1877.

LOU NOUVÈ DIS OURFANÈU

A la memòri de ma Maire.

Tout cantavo amoundaut dins lou divin reiaume
D'èr melicous,
Vers nous-autre l'ecò repetavo li saume
Di benurous.
Dedins un brande unen viravon li campano
De la ciéuta,
Disien qu'en aquéu jour, dins uno umblo cabano
Diéu èro na.

Tu es le fier vaisseau qui, au milieu des températures, a les flancs meurtris par un temps accablant ; nous, les pêcheurs, quand vient ensuite la bonne heure, nous nous régalons de tes chants.

Honneur à toi, poète ! honneur aussi à ce que tu laisses ! Mais honneur surtout à nous, car si tu es un poète vaillant que la mort recouvre vainement, tu es aussi Marseillais !

Tu es aussi un enfant de la cité marine, laisse donc chanter un félibre de la mer, toi qui as si heureusement chanté sur ta lyre divine le gouffre amer !

12 *Mars* 1877.

LE NOEL DES ORPHELINS (1)

A la mémoire de ma Mère.

Tout chantait là-haut dans le divin royaume des airs suaves, vers nous l'écho redisait les psaumes des bienheureux. Dans un branle unanime tournaient les cloches de la cité, on disait qu'en ce jour, dans une humble crèche Dieu était né.

(1) Pièce médaillée à Béziers *(Société archéologique et littéraire)* en 1876.

De tout caire li cant emplissien li carriero
Pèr faire ensèn
Un galant mescladis de nouvè, de preiero
A l'innoucènt ;
Davans lou pastrihoun lou troupèu caminavo
Sus lou coutau,
E pèr festineja lou mounde s'acampavo
Dins sis oustau.

En aquéu jour soulènne ounte tout èro alegre,
Dins un draiòu
Uno chato, un jouvènt, toui dous vesti de negre,
Lou cor en dòu,
Anavon pèr la man, en mesclant si lagremo
E si plagnun,
Car tóuti dous avien meme mau, doulour memo,
Meme amarun.

— « O maire, que d'amount veses nosto misèri,
T'amavian tant
Que rèn pòu assoula coume lou cementèri
Ti dous enfant ;
Oh ! leisso-lèi ploura subre ta toumbo santo
Dóu tèms qu'eilà
Lou pople trefouli, se rejouïs e canto
Desalena. »

E li dous ourfanèu vers lou cros s'enanavon,
Long dóu camin

Les chants de tous côtés emplissaient les rues pour faire ensemble un charmant mélange de noëls, de prières à l'innocent ; devant le berger le troupeau cheminait sur le côteau, et pour festoyer les gens se réunissaient dans les maisons.

En ce jour solennel où chacun était réjoui, dans un sentier une jeune fille, un jeune homme, tous deux vêtus de noir, le cœur en deuil, allaient, la main dans la main, en mêlant leurs larmes et leurs plaintes, car tous deux avaient même mal, douleur pareille, même amertume.

— « O mère, qui de là-haut vois notre misère, nous t'aimions tant que rien ne saurait consoler comme le cimetière tes deux enfants ; Oh ! laisse-les pleurer sur ta tombe sainte pendant qu'au loin le peuple transporté, se réjouit et chante à perdre haleine. »

Et les deux orphelins allaient vers le tombeau, le long du chemin les cyprès verdoyants remuaient

Li ciprès verdoulet sout l'auro boulegavon,
E d'enterin
Tout cantavo amoundaut dins lou divin reiaume
D'èr melicous ;
De-vers éli l'ecò repetavo li saume
Di benurous.

— « Maire, regardo-nous dintre la sourno coumbo,
Enfantounet
Nàutri qu'avian tant pòu, aro sus uno toumbo
Sian tout soulet ;
Eici venèn cerca ' n pau de soulas, pecaire !
Sian bèn malaut,
Ai ! mando un rai de pas à tis enfant, o maire,
D'eilamoundaut !

« N'avèn fa que ploura despièi que sies partido
E plouraren,
Oh ! vène nous souna de ta voues benesido,
Te seguiren ;
Autre-tèms, quand li plour nous venien i parpello,
Em'un poutoun
Li secaves bèn lèu. O nosto maire bello,
Revène dounc ! »

E tout cantavo amount dins lou divin reiaume :
Diéu èro na,
De-vers éli l'ecò repetavo li saume
De l'*Hosanna !*

à la brise, et dans ce temps tout chantait là-haut dans le divin royaume des airs suaves ; vers eux l'écho redisait les psaumes des bienheureux.

— « Mère, regarde-nous dans la sombre vallée, petits enfants nous qui étions si peureux, sur un tombeau maintenant nous voilà tout seuls ; ici nous venons chercher quelques soulagements, hélas ! nous sommes bien malades, ah ! envoie un rayon de paix à tes enfants, ô mère, de là-haut !

« Nous pleurons depuis que tu es partie et nous pleurerons, oh ! viens nous appeler de ta voix sainte, nous te suivrons ; autrefois, quand les larmes nous venaient aux paupières, avec un baiser tu les essuyais bien vite. O notre bonne mère, reviens donc ! »

Et tout chantait là-haut dans le divin royaume : Dieu était né, vers eux l'écho redisait les psaumes de l'*Hosanna !* Et les deux orphelins agenouillés

E li dous ourfanèu à geinoun dins la coumbo,
Dóu paradis
Se mesclèron au cor en cantant sus la toumbo
De profundis !

Pèr Nouvè de 1875.

ESCRI

SUS UNO PAJO DE LA « MIÒUGRANO ENTRE-DUBERTO »

A Teodor Aubanèu.

Ai vougu soulamen ensigna
lou camin de l'aubre à-n-aqué
li que podon avè set
F. MISTRAU.
Avans-prepaus de la MIOUGRANO.

Aviéu set, siéu ana vers l'aubre,
Li mióugrano escampavon si gran,
Ere jala coume lou maubre
Me siéu amourra dins lou sang.

Ai begu de toun sang, o Mèstre !
Ai lou fiò dins li veno, e moun cor,
Moun paure cor voudrié mai èstre
Mourènt de set e dóu maucor.

Ah ! ta bevèndo qu'embriaigo,
Mai qu'avans me leisso maucoura :
Lou fiò s'es amoussa dins l'aigo
Car desempièi fau que ploura !

Jun 1875.

dans la vallée, se mêlèrent au chœur céleste en chantant sur la tombe *De profundis !*

La Noël de 1875

ECRIT

Sur une page de la « Grenade entr'ouverte »

A Theodore Aubanel.

J'ai voulu seulement indiquer
le chemin de l'arbre à ceux qui
peuvent avoir soif.
F. Mistral.
Avant-propos de la Grenadé.

J'avais soif, je suis allé vers l'arbre, les grenades laissaient échapper leurs grains, j'étais froid comme le marbre je me suis abreuvé dans le sang.

J'ai bu de ton sang, ô Maître ! j'ai le feu dans les veines, et mon cœur, mon pauvre cœur voudrait être encore mourant de soif et de découragement.

Ah ! ton breuvage qui enivre, plus qu'avant me laisse malheureux : le feu s'est éteint dans l'eau car depuis je pleure sans cesse !

Juin 1875.

LA MAR PLOURO

A-n-Aguste Fourès.

Sèmblo que Diéu d'aperamount
Bandis sus la mar sa coulèro ;
Lis oundo arribon vers la terro,
Vènon pica li pèd di mount
Largant uno coumplancho fèro.

De-fes dirias un dous plagnun ;
Dirias l'enfantounet plouraire
Que dins li poutoun de sa maire
Estoufo soun pichot plourun,
Preste à s'endourmi dins un caire.

Mai tout-d'un-cop es un crid rau
Coume un gigant que se desolo ;
La mar touto entiero tremolo,
La mar nuso coume la Crau,
E lou gabian sus lou port volo.

Apereila, lou Castèu-d'I
Sus lis erso dirias que danso ;
Li flot sorton d'uno drihanço,
S'entre-tuerton. — « Tout es fini,
Disès, lou darrié jour s'avanso ! »

LA MER PLEURE

A Auguste Fourès.

Il semble que Dieu de là-haut envoie sur la mer sa colère ; les ondes arrivent vers la terre, elles viennent battre les pieds des monts lâchant une complainte féroce.

Parfois on dirait un doux murmure ; on dirait l'enfantelet pleureur qui dans les baisers de sa mère étouffe son petit chagrin, prêt à s'endormir dans un coin.

Mais tout-à-coup c'est un cri rauque comme un géant qui se désole ; la mer tout entière tremble, la mer nue comme la Crau, et le goëland vole sur le port.

Au loin, le Château-d'If sur les vagues paraît danser ; les flots sortent d'une orgie, ils s'entre-choquent. — « Tout est fini, pense-t-on, le dernier jour approche ! »

O pauro mar, dequé t'an fa
Pèr qu'ansindo toun cor desgounfles ?
Tu que sus tout sèmpre triounfles,
Res a ta bello liberta,
Vers lis uman perqué dounc rounfles ?

Fau que toun mau sigue bèn fort
Pèr que soufrisses tu, tant forto !
Belèu en plourant de la sorto
Te plagnes de toun marrit sort :
Soufri sèns jamai èstre morto !

Car mau-grat tu, mau-grat ti plang,
Es toun destin, sies inmourtalo.
Coume Sisife, sèmpre escalo,
Pròchi Diéu enausso-te plan
E dins toun brès subran davalo.

Tout ço qu'es grand pòu pas peri,
O bello mar ! e sies inmènso...
Mai es bèn forto toun óufènso
Qu'un Diéu te leisso ansin soufri
Sènso que touques sa clemènço...

La mar bramo, au luen s'enfugis,
E pièi revèn esfoulissado ;
Dins lou bram de voues matrassado
L'on destrìo : es li negadis.
— « Desligues pas nòsti brassado ! »

O pauvre mer, que t'a-t-on fait pour que tu soulages ainsi ton cœur ? toi qui sur tout triomphes sans cesse, nul n'a ta belle liberté, vers les humains pourquoi donc murmures-tu ?

Il faut que ton mal soit bien fort pour que tu souffres toi, si forte ! Peut-être en pleurant de la sorte tu te plains de ton mauvais sort : souffrir sans jamais mourir !

Car malgré toi, malgré tes plaintes, c'est ton destin, tu es immortelle. Comme Sisyphe monte toujours, vers Dieu élève-toi doucement et dans ton berceau retombe soudain.

Tout ce qui est grand ne peut pas périr, ô belle mer ! et tu es immense... Mais ton offense est bien forte qu'un Dieu te laisse souffrir ainsi sans que tu touches sa clémence...

La mer hurle, elle s'enfuit au loin, et puis revient affolée ; dans la tourmente on distingue des voix endolories : ce sont les noyés. — « Ne délie pas nos embrassements ! »

Avès ausi lou loup-garou
Que dins la niue trais soun long gème?
La mar dins un esfors suprème
Aro a quila, sèmblo à soun tout,
Pòu plus crida soun mau estrème.

Es lasso e gemis douçamen,
Plouro bèn bas, mai plouro encaro,
Car un pescaire, à pleno caro,
Que de luen la tenié d'à-ment,
A reçu si lagremo amaro...

A-cha-pau lou silènci vèn,
S'entendrié plagne uno tourtouro.
Marinié! veici la bono ouro,
Aro vous poudès fisa 'u vènt,
La mar s' endor après que plouro!

20 *de Desèmbre* 1877.

AVANS LOU DARRIÉ POUTOUN

A-n-Ansèume Mathiéu

Elo, de si bèu bras i'encenturo la taio;
Eu, la tèsto à-mita sus soun sen tremoulant,
Bèlo amourousamen lou visage galant
De Madaleno que pantaio.

Avez-vous ouï le loup-garou qui dans la nuit jette son long gémissement? La mer dans un suprême effort a crié maintenant, elle paraît à bout, et ne peut plus dire son mal extrême.

Elle est lasse et gémit doucement, elle pleure bien bas, mais elle pleure encore, car un pêcheur, qui l'observait de loin, a reçu en plein visage ses larmes amères...

Peu à peu le silence se fait, on entendrait roucouler une tourterelle. Mariniers! voici la bonne heure, vous pouvez maintenant vous fier au vent, la mer s'endort après qu'elle a pleuré!

20 *Décembre* 1877.

AVANT LE DERNIER BAISER

A Anselme Mathieu

Elle, de ses beaux bras lui entoure la taille; lui, la tête à demi sur son sein palpitant, contemple amoureusement le charmant visage de Madeleine qui rêve.

— « O douço femo, o tu que l'escrèt bonur raio
De tis iue, chausis-me dins ti poutoun brulant
Lou poutoun de la mort ! Mouri sus toun sen blanc
Me sarié la vido veraio ! »

Elo, muto, sourris e béu sis iue divin...
Tout-d'un cop éu s'escapo à si bras mistoulin :
— « Moun paire, dis, perdoun ! m'as pas manda
[di nivo

Pèr viéure, e vòsti bais, femo, fan inmourtau.
I'a qu'un ome que pòu avé'n poutoun fatau,
M'envau au jardin dis óulivo ! »

4 *de Jun* 1879.

MOUN BRINDE

A SANTO-ESTELLO DE 1880

A G. dóu Caire

Pròchi la joio e lou bonur
La peno amaro ;
E lou soulèu darrié l'escur
De-fes s'embarro.

Brindas, ami, brindas de cor
A la Prouvènço ;
Jouvènt, brindas à l'estrambord
De la jouvènço ;

— « O douce femme, ô toi dont les yeux réflètent l'ineffable bonheur, choisis-moi dans tes baisers brûlants le baiser de la mort ! Mourir sur ton sein blanc me serait la véritable vie ! »

Elle, muette, sourit et boit ses yeux divins... tout-à-coup lui se dégage de ses bras mignons : — « Mon père, dit-il, pardon ! tu ne m'as pas envoyé des nuages

Pour vivre, et vos baisers, femmes, font immortel. Il n'y a qu'un homme qui puisse avoir un baiser fatal, je m'en vais au jardin des Oliviers ! »

4 *Juin* 1879.

MON TOAST

A LA SAINTE-ESTELLE DE 1880

A G. du Caire

Près de la joie et du bonheur la peine amère ; et le soleil derrière l'obscurité se cache parfois.

Toastez, amis, toastez de cœur à la Provence ; jeunes gens, toastez à l'enthousiasme de la jeunesse ;

Ami, brindas i Catalan,
Galoio troupo,
Bevès, se vuejo qu'un cop l'an
La santo coupo ;

Brindas à tout : à l'aveni,
Au sang ilustre
Qu'avès tóuti rejouveni
'mé voste lustre ;

'Brindas à tout : is iue cremant
De nòsti chato,
A si labro ounte lou rouman
Met l'escarlato ;

Brindas à tout, mai me leissés,
Me leissés béure
A tóuti aquéli qu'an coumprés :
Soufri pèr viéure !...

I malurous, is esprouva
De touto sorto,
De moun cor tant ablasiga
Durbe la porto :

Is amourous endoulouri,
I vièi qu'espèron...
I jouvènt que pèr avé ri
Pièi tant plourèron ;

Amis, toastez aux Catalans, joyeuse troupe, buvez, on ne vide qu'une fois l'an la coupe sainte ;

Toastez à tout : à l'avenir, au sang illustre que tous vous avez rajeuni par votre rayonnement ;

Toastez à tout : aux yeux brûlants de nos jeunes filles, à leurs lèvres où la langue romane met l'écarlate ;

Toastez à tout, mais laissez-moi, laissez-moi boire à tous ceux qui ont compris : Souffrir pour vivre !...

Aux malheureux, aux éprouvés de toute sorte, de mon cœur si abîmé j'ouvre la porte :

Aux amoureux endoloris, aux vieillards qui attendent... aux jouvenceaux qui pour avoir ri pleurèrent tant ensuite ;

Is ourfanèu que counsumis
La soulitudo ;
I que plouron luen dóu païs
De languitudo

Ausse moun vèire tout en fiò :
Soun béure cremo...
Freiralamen vueje mon got
Plen de lagremo !

PLUEIO

Au marquès Crestian de Vilo-novo

I'a proun tèms que plòu ;
Moun Diéu, ameisas la tempèsto
L. Roumiéux.

I

Ere ageinouia, — deforo plóuvié ; —
De ma maire, ai, las ! beisave lou lié :
« Enfant, me diguè, dins lou sant reiaume
Sus tu viharai. Adiéu, paure enfant. »
E, gounfle, di mort diguère lou saume...
De moun cor plóuvié de perlo de sang.

Aux orphelins que consume la solitude ; à ceux qui loin du pays pleurent de nostalgie

Je lève mon verre tout en feu : son breuvage brûle... Fraternellement je vide ma coupe pleine de larmes ! (1)

PLUIE

Au marquis Christian de Villeneuve

Il y a trop longtemps qu'il pleut;
mon Dieu, apaisez la tempête!
LOUIS ROUMIEUX.

I

J'étais agenouillé, — dehors il pleuvait ; de ma mère, hélas ! j'embrassais le lit : — « Enfant, me dit-elle, dans le saint royaume je veillerai sur toi. Adieu, pauvre enfant. » Et, tout ému, je dis le psaume des morts... Il pleuvait de mon cœur des perles de sang.

(1) L'auteur venait de perdre son père, ce qui explique la note désespérée de ce toast qui fut envoyé à Roquefavour où étaient réunis les poètes provençaux.

II

Plóuvié, lou matin que n'ai plus revist
Aquelo qu'aurié fa moun paradis :
Es partido alin, e sèmpre l'espère;
La cerque pertout, d'amount e d'avau ;
La cride, quand plòu, sus li piue di serre,
E mescle mi plour i plour celestiau.

III

Desempièi, s'envai de mis iue moun cor;
Pèr iéu lou printèms sara dins la mort.
Ai pas couneigu li tèndri poutouno
De maire e d'amigo, e me fau ploura ;
Me fau pèr toujour l'ivèr e l'autouno,
E toujour sus iéu la doulour plóura !

Janvié 1877.

AU PAURE RAVE

Pintre prouvençau.

Dins li soulèu, dins lis estello
Preniés li toun de ti pincèu,
E ti suàvi farfantello
Nous fasien pantaia lou cèu.

(1) Bien qu'il fût né à Lyon, Joanny Rave avait droit à ce titre de peintre provençal. N'est-ce pas lui, en effet, qui nous a laissé ces toiles éblouissantes de soleil: *La Fête de Saint-Eloi, Jita*

II

Il pleuvait, le matin que je ne revis plus celle qui aurait fait mon paradis : au loin elle est partie, et je l'attends toujours ; je la cherche partout, par monts et par vaux ; je l'appelle, quand il pleut, sur les sommets, et je mêle mes pleurs aux pleurs célestes.

III

Depuis, mon cœur s'en va par mes yeux ; pour moi le printemps sera dans la mort. Je n'ai pas connu les tendres caresses de mère et d'amie, et il faut que je pleure ; il me faut pour toujours l'hiver et l'automne, et sur moi toujours pleuvra la douleur !

Janvier 1877.

AU PAUVRE RAVE

Peintre provençal (1)

Dans les soleils, dans les étoiles tu prenais les tons de tes pinceaux, et tes suaves rêveries nous faisaient rêver du ciel.

peirin, La Chatouno, Amor pastorius, Les Noces de Gyptis et les illustrations du *Gàngui* ? — Il était professeur à notre école des Beaux-Arts depuis 1858.

Mai tis obro, emé lou sagèu
Dóu Gèni què lis enmantello,
A toun esprit que larg councèu
Sufison plus. Leisses la tèlo.

Au fièr, au fort l'Art grand sourris :
E fugissènt diamant, lapis,
Pale, t'envas souto lis aubre,

Eila dins li champ silencious,
E toun amo em'un suen pious
Vai estudia li sacra maubre !

Sant-Pèire, 30 *de Juliet* 1882.

VEICI L'AUTOUNO

A-n-Anfos Tavan

Acampen de flour, acampen de fueio,
Li vènt e li plueio
Bèn lèu van veni ;
Faguen de bouquet, trenen de courouno :
Vejeici l'autouno
Que dins li jardin vai tout devouri !

Que chasque jouvènt emé sa fiheto,
Au mièi di floureto
Se vague asseta ;

Mais tes œuvres, malgré le sceau du Génie qui les protège, à ton esprit qui conçoit grandiosement ne suffisent plus. Tu délaisses la toile.

Au fier, au fort sourit le grand Art : et fuyant diamants et lazulites, tu t'en vas, pâle, sous les arbres,

Là-bas, dans les champs silencieux, et ton âme avec un soin pieux, va étudier les marbres sacrés !

Saint-Pierre, 30 *Juillet* 1882.

VOICI L'AUTOMNE

A Alphonse Tavan

Ramassons des fleurs, ramassons des feuilles, les vents et les pluies vont bientôt arriver ; faisons des bouquets, tressons des couronnes : voici l'automne qui dans les jardins va tout dévorer !

Que chaque jouvenceau avec son amie, parmi les fleurettes aille s'asseoir ; bientôt les oiseaux,

Bèn lèu lis aucèu, coucha pèr l'aurasso,
Van leissa la plaço ;
Si darrié refrin anen escouta.

O pàuri malaut, coume sias de plagne !
Pèr vàutri me lagne,
O pàuri malaut !
Mai tambèn l'autouno a sis èr de fèsto,
Lou soulèu ié rèsto
Toujour que plus dous, toujour que plus caud.

Amouróusi niue, niue pleno d'estello,
Luno clarinello,
Vendrés tournamai ;
Vendrés nous counta li gèntis aubado
Qu'en d'àutri countrado
Vous auran canta d'àutri mes de mai.

Enfant, lou matin quand sarés pèr orto,
Que li fueio morto
Curbiran lou sòu,
Lis escrachés pas, que vendra, pecaire !
Quauco pauro maire
Pèr garni soun lié, soun lié sèns lançòu.

Enfant, dins la niue quand l'aubre creniho,
Se vous derreviho
Un ventas afrous,
Sounjas i pichot, nus e miserable,

chassés par la tempête, vont quitter la place; allons écouter leurs derniers refrains.

O pauvres malades, que vous êtes à plaindre ! pour vous je soupire, ô pauvres malades ! Mais l'automne a aussi ses airs de fête, le soleil lui reste et toujours plus doux, et toujours plus chaud.

Amoureuses nuits, nuits pleines d'étoiles, lune diaphane, vous viendrez de nouveau ; vous viendrez nous conter les charmantes aubades que dans d'autres contrées vous auront chantées d'autres mois de mai.

Enfants, le matin quand vous serez en route, quand les feuilles mortes couvriront la terre, ne les écrasez pas, car il viendra, hélas ! quelque pauvre mère pour en remplir son lit, son lit tout nu.

Enfants, dans la nuit quand l'arbre gémit, si vous êtes réveillés par un vent effroyable, songez aux petits, nus et misérables, que les leurs, trois

Que, tres fes coupable,
An leissa li siéu i pèd d'uno crous ;

Sounjas i marin que la mar bacello
Orro e bramarello
Coume un lioun fèr,
I pàuri marin, luen de sa Prouvènço,
Que de sa Durènço
Cercon d'eilalin li bord fres e verd ;

Pièi sounjas i mort coucha sout l'erbeto,
Cubert de saureto
De la tèsto i pèd,
I mort embauma de frésqui courouno
Que li vènt d'autouno
Ie van empourta, rauba sèns respèt.

E pregas, pregas, que vosto preiero
De-vers la lumiero
Sara tout-d'un-tèms,
E Diéu, pretouca pèr tant de martire,
Dins un dous sourrire
Nous fara 'ntre-vèire un rai de printèms.

MANDADIS

O moun bèl ami, sublime troubaire,
Que perfumes l'aire
D'Amour e de Plour,

fois coupables, ont abandonnés aux pieds d'une croix ;

Songez aux marins que la mer bat, horrible et rugissante comme un lion féroce, aux pauvres marins, loin de leur Provence, qui de leur Durance cherchent par là-bas les bords frais et verdoyants;

Puis, songez aux morts couchés sous l'herbe, couverts d'immortelles de la tête aux pieds, aux morts embaumés de fraîches couronnes que les vents d'automne vont leur emporter, leur voler sans respect.

Et priez, priez, car votre prière vers la lumière montera aussitôt, et Dieu, attendri par tant de souffrances, dans un doux sourire nous fera entrevoir un rayon de printemps.

ENVOI

O mon cher ami, sublime troubadour, qui parfumes la brise d'Amour et de Pleurs, je suis le

Iéu siéu l'enfantoun que l'autouno esfraio,
E tu dins ma draio
Escampes printèms, e soulas, e flour.

1876.

INCHAIÈNÇO

Au musicaire G. Borel.

Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé,
Aime et tu renaîtras ; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

A. DE MUSSET.

D'abord que dins la vido
I'a que souspir e plour
E doulour;
Qu'au matin espandido,
La roso toumbo en fum
A l'oumbrun,
Inchaiènço, inchaiènço,
Lèu vène m'assoula :
Oh ! d'amour ma jouvènço
Desmamo-la.

D'abord que la treitesso
Aro dins l'amista
Fai mita,
Que pertout l'on s'atesso

petit enfant que l'automne effraie, et sur mon passage tu sèmes printemps, et soulas, et fleurs.

1876.

INSOUCIANCE (1)

Au maëstro G. Borel.

Puisque dans la vie il n'y a que soupirs et pleurs et douleurs ; qu'au matin épanouie, la rose tombe en fumée au crépuscule, insouciance, insouciance, viens vite me soulager : oh ! d'amour ma jeunesse sèvre la.

Puisque la trahison est maintenant de moitié dans l'amitié, que partout on s'étreint dans des

(1) Pièce traduite en vers français par M. François Delille. V. son anthologie LES CHANTS DES FELIBRES; *Paris, Auguste Ghio.*

Dintre de poutounas
De Judas,
Inchaiènço, inchaiènço,
Lèu vène m'assoula :
Oh ! d'ami ma jouvènço
Desmamo-la.

Moun amo pietadouso,
D'abord qu'a vist toujour
La roujour
Sus li caro envejouso ;
Qu'es clafi soun camin
De Caïn,
Inchaiènço, inchaiènço,
Lèu vène m'assoula :
De pieta ma jouvènço
Desmamo-la.

Ami, pieta, mestresso,
Leissas-me'sta soulet,
Mi coublet
Volon d'àutri caresso. —
Voulas, mi vers, amount ;
L'abandoun
Es la puro inchaiènço,
Em'elo en liberta
Dins ma pauro jouvènço
Vole canta.

baisers de Judas, insouciance, insouciance, viens vite me soulager : oh ! d'amis ma jeunesse sèvre-la.

Puisque mon âme compatissante a toujours vu la rougeur sur les visages envieux ; puisque son chemin est peuplé de Caïns, insouciance, insouciance, viens vite me soulager : de pitié ma jeunesse sèvre-la.

Amis, pitié, maîtresses, laissez-moi vivre seul, mes couplets demandent d'autres caresses. — Volez, mes vers, là-haut ; l'abandon c'est la pure insouciance, avec elle en liberté dans ma pauvre jeunesse je veux chanter.

Alin, luen, o ma Muso,
Vène querre la pas
Dins mi bras,
E tu, ma carlamuso,
Digo tis èr gentiéu
Emé iéu.
Benurado inchaiènço,
Soulas di cor malaut,
Viho sus ma jouvènço
Dintre la vau.

Dins la vau, soulitàri
Moun cor tournara mai
Bèn e gai,
Aluencha dis auvàri
Que fan amour, pieta,
Amista.
Vivènt que d'inchaiènço,
Moun cor vendra seren,
E sara ma jouvènço
Sènso segren.

Moun amo creserello
Noun l'enganaran plu;
De senglut
N'an proun vist mi parpello !
De moun sen lis ami
Soun bandi;

Là-bas, au loin, ô ma Muse, viens conquérir la paix dans mes bras, et toi, ma cornemuse, dis tes airs charmants avec moi. Bienheureuse insouciance, soulagement des cœurs malades, veille sur ma jeunesse dans la vallée.

Dans la vallée, solitaire mon cœur derechef deviendra bien et gai, éloigné des maux que font amour, pitié, amitié. Ne vivant que d'insouciance, mon cœur deviendra serein et sans chagrin sera ma jeunesse.

Mon âme crédule on ne la trompera plus ; mes paupières ont assez vu de sanglots! De mon sein les amis sont bannis ; grâce à l'insouciance, hypo-

Gramaci l'inchaiènço,
Cato-miaulo e jalous
Saran pèr ma jouvènço
De malurous.

Amour, e tu, pecaire !
Partiras de moun cor ?
Oh ! la mort
Soulo acò pourrié faire !
Viéuriéu sènso poutoun ?
Jamai ! ... Noun ! ...
Es trop fort, inchaiènço,
E pièi coume óublida
L'amo de ma jouvènço
Que m'a'nfada !

13 *d'Abriéu* 1876.

L'EROS DE DIÉU

A Clouvis Hugues

Quand beni pèr lou papo, au noum dóu Diéu vivèut,
Mount-fort, dintre lou sang patouiant jusqu'is anco,
Fasiés plóure la mort e tenchura li vènt
D'encèndi pèr adurre amount milo amo blanco,

crites et jaloux seront pour ma jeunesse des malheureux.

Amour, et toi, pauvret! partiras-tu de mon cœur? Oh! la mort seule pourrait faire cela! Vivrais-je sans baisers? Jamais!... non!... c'est trop fort, insouciance, et puis, comment oublier l'âme de ma jeunesse qui m'a ensorcelé!

13 *Avril* 1876.

LE HÉROS DE DIEU

A Clovis Hugues

Quand béni par le pape, au nom du Dieu vivant, Montfort, dans le sang pataugeant jusqu'aux hanches, tu faisais pleuvoir la mort et colorer les vents d'incendie pour envoyer là-haut mille âmes blanches,

Toun amo l'aviés visto, usurpaire valènt ?
Es-ti dis Aubigés que li cresènço franco
Que raubaves ? Noun, noun : pèr ta fe tout relènt,
Di segnourié vouliés escala l'auto branco...

Ah ! n'i'aguè desempiéi de bando de bregand
Lou pougnard au cousta, lou fusiéu sus l'espalo,
Mai avien dóu mestié la counsciènci leialo.

O bourrèu abrama ! missiounàri pagan !
Ero tant Innoucènt toun mèstre de cabalo
Que fuguères l'eros dóu Diéu di maufatan !

15 *de Nouvèmbre* 1878.

A DOS VIERGE RAUBADO

A Coustant Hennion.

> Alaman flac, volpilh de frevol malha,
> Ja lo vers Dieus no us aint ni vos valha !
>
> PAULET DE MARSIHO.

Bràvi sorre Alsaço e Lourreno
Quand i'a trege an — noumbre maudî ! —
Un ome, noun un laid bandit,
Vous meteguè dins li cadeno

D'aquel autre laire Bismarck ;
Quand d'ella cridavias : Venjanço !
O bèlli vierge, e que la Franço
Mas!egavo un verin amar

Ton âme l'avais-tu vue, vaillant usurpateur ? n'est-ce des Albigeois que les franches croyances que tu volais ? Non, non : tout ardent pour ta foi, des seigneuries tu voulais atteindre la haute branche...

Ah ! il y eut depuis des bandes de brigands le poignard au côté, le fusil sur l'épaule, mais du métier ils avaient loyalement conscience.

O bourreau affamé ! missionnaire païen ! si Innocent était ton maître de cabale que tu fus le héros du Dieu des malfaiteurs !

15 *Novembre* 1878.

A DEUX VIERGES RAVIES

A Constant Hennion

> Allemands flasques, renards de faible maille, que le vrai Dieu ne vous aide pas ni ne vous protège !
>
> PAULET DE MARSEILLE.

Bonnes sœurs, Alsace et Lorraine, quand il y a treize ans (nombre maudit !) un homme, non, un bandit affreux, vous mit dans les chaînes

De cet autre larron Bismarck ; quand de là-bas vous criiez : vengeance ! ô belles vierges, et que la France mâchait un venin amer ;

Quand li nacioun touto souspresso,
Regardavon emé d'iue sour
Ço que se pòu faire en un jour
De dòu, de malur, de treitesso ;

Quand lou vièi Moltke dins lou sang,
Reniflant, baigna jusqu'is anco,
Bevié la biero bruno e blanco,
A vosto angounìo brindant,

Alor, o vierge mai-que-bello,
Un proudige coume n'i'a plus
S'acoumpliguè dins lou trelus
De la Prouvènço encantarello ;

Alor dóu levant à l'uba,
Dins la Franço, alin, de tout caire,
Aguènt proun larga si « pecaire ! »
S'ageinouiè l'Umanita.

Car Guihèn, pèr si raubatòri
Grandissènt soun païs german,
Grandiguè l'amour dis uman
Pèr vous-àutri dos, o belòri !

8 *de Febrìè* 1883.

A JAN MONNÉ

Ami, moun paire mort te rapelè toun paire
Quand un jour fugiguè de ta noblo afecioun ;

Quand les nations toutes surprises, regardaient avec des yeux sombres ce qui peut se faire en un jour de deuil, de malheur, de traîtrise ;

Quand le vieux Moltke dans le sang reniflant, baigné jusqu'aux hanches, buvait la bière brune et blanche, toastant à votre agonie,

Alors, ô vierges plus que jamais belles, un prodige comme il n'en est plus s'accomplit dans le rayonnement de la Provence enchanteresse ;

Alors du levant au couchant, dans la France, au loin, de tout côté, ayant assez soupiré ses « *hélas !* » l'Humanité s'agenouilla.

Car Guillaume, par ses rapts, grandissant son pays germain, grandit l'amour des humains pour vous deux, ô beautés !

8 *Février* 1883.

A JEAN MONNÉ

Ami, mon père mort te rappela ton père lorsqu'il s'enfut un jour de ta noble affection ; ta mère

Ta maire morto vuei me ramento ma maire
Quand un jour me leissè dins la desoulacioun.

Avian lou meme amour : la memo devoucioun
Nous menè vers lou Bèu, ebri de sis esclaire,
Aro, pèr lou malan, plus fort li liame soun
Tóuti dous mai-que-mai nous poudèn dire fraire.

D'abord que lou bonur eiça n'es qu'un pantai ;
Que paire e maire au cor nous an douna l'esfrai ;
Que nòsti cor an tra de lagremo saunouso,

Ami, vers l'Inmourtalo, ah ! viren-nous toujour,
La Pouësìo soulo es gardo dis amour
E dis ourfanèu parlo is amo benurouso !

20 *de Febrié* 1884.

FRE

A Madamisello Clara P.

Aquelo niue lou vènt dins lis aubre cridavo,
Lis aucèu esfraia partien coume de fòu ;
La luno, eilamoundaut, jalado de la pòu
Darrié si ridèu blanc, muto, s'enmantelavo...

Urous, aquelo niue semenado de dòu,
Aquéu que dins la som douçamen se bressavo.
Iéu, m'endourmèré pas car ma pensado anavo
Pertout ounte i'a'n cor que sout la fre s'esmòu.

morte aujourd'hui me rappelle ma mère lorsqu'elle me laissa un jour dans la désolation.

Nous avions le même amour : la même dévotion nous conduisit vers le Beau, ivres de ses éclairs, maintenant, par le malheur, les liens sont plus forts, tous les deux plus que jamais nous pouvons nous dire frères.

Puisque le bonheur ici-bas n'est qu'un rêve ; que père et mère au cœur nous ont donné l'effroi ; que nos cœurs ont versé des larmes sanglantes,

Ami, vers l'Immortelle, ah ! tournons-nous toujours, seule la Poésie est gardienne des amours et parle des orphelins aux âmes bienheureuses !

20 *Février* 1884.

FROID

A Mademoiselle Clara P.

Cette nuit-là le vent dans les arbres criait, les oiseaux effrayés partaient comme des fous ; là-haut, la lune glacée d'épouvante derrière ses rideaux blancs s'enveloppait, muette...

Dans cette nuit semée de deuil, heureux celui que le sommeil berçait doucement. Je ne m'endormis pas car ma pensée allait partout où est un cœur qui sous le froid s'émeut.

Pensave à vautre, aucèu tant lóugié sus la terro,
Que retrouvarès plus voste bèu nis ounte èro;
Gemissiéu quand lou vènt vous couchavo d'eila.

E pensave sus-tout à vous, pauro ourfanello,
Que sus la bouco en glas de vosto maire bello,
Cercavias un poutoun pèr voste cor jala!

25 *de Nouvèmbre* 1877.

L'ENUEI

A Francés Delillo

Coume un divèndre-sant la naturo es en dòu :
Lou céu es negre amount e jito pèr lou sòu
De sa laido coulour negrasso.
E iéu, estaca 'u sòu, ai l'amo que se dòu,
E moun cor de viéure s'alasso.

Un silènci esfraious de terro vers lou cèu
S'estènd, e cerque en van un ramage d'aucèu ;
Di mount li sòurnis esquinasso
S'enarcon en prenènt de formo de toumbèu...
E moun cor de viéure s'alasso.

E pènse, e moun esprit, mau-grat moun cor malaut,
Voudrié dins de plasènt souveni pèr-avau
Tournamai reprendre sa plaço ;
Mai lou tèms es tant negre e tant prefouns
Que moun cor de viéure s'alasso.

Je pensais à vous, oiseaux si légers sur la terre, qui ne retrouverez plus où il était votre nid charmant; je gémissais quand le vent vous chassait là-bas.

Et je pensais surtout à vous, pauvre orpheline, qui sur la bouche froide de votre bonne mère, cherchiez un baiser pour votre cœur glacé!

25 *Novembre* 1877.

L'ENNUI

A François Delille

Comme (par) un vendredi-saint la nature est en deuil : là-haut le ciel est noir et jette vers la terre de sa laide couleur noirâtre. Et moi, attaché à la terre, j'ai l'âme gémissante, et mon cœur de vivre se lasse.

Un silence effrayant de la terre au ciel s'étend, et je cherche vainement un ramage d'oiseau ; des monts les sombres et gigantesques dos se courbent en prenant des formes de tombeau... Et mon cœur de vivre se lasse.

Et je pense, et mon esprit, malgré mon cœur malade, voudrait dans de plaisants souvenirs par là-bas de nouveau reprendre sa place ; mais si noir est le temps et si profond est mon mal que mon cœur de vivre se lasse.

E pèn.e entandóumens : — Ounte sies, jouino enfant!
Me respoundras dounc pas, o tu qu'amave tant?
O caro, o douço creaturo!
O tu, qu'as empura la flamo dins moun cor,
Vendras-ti pas un pau ploura subre soun sort,
Pèr amoussa soun fiò ' mé ti lagremo puro!

E res que me responde! Ounte es, lou sabe pas.
Alin, entènde un brut: d'un chivau es lou pas;
Sus lou chivau se vèi un ome; sa barbasso
Es blanco. E, sournaru, fai aquéu cavalié:
— Es iéu que siéu l'Enuei, l'ome de la Foulié,
E quand vesite un cor, de viéure lèu s'alasso.

1877.

COUPO D'AMOUR

A Louis Vergno

Plus rèn que li lagremo.
R. MARCELIN.

I

Coupo de vido e de bonur,
Vuejo ta bevèndo à flot pur
Dins moun amo malauto;
Pèr abéura l'aucèu plantiéu
Coulo toujour l'aigo dóu riéu.
Fuguères pleno antan pèr iéu,
Tourno enflouca mi gauto,

Et je pense cependant : — Où es-tu, jeune enfant ? Tu ne me répondras donc pas, ô toi que j'aimais tant ? ô chère, ô douce créature ! O toi, qui as allumé la flamme dans mon cœur, ne viendras-tu point pleurer sur son sort, pour éteindre son feu avec tes larmes pures !

Et personne ne me répond ! Où elle est, je n'en sais rien. Au loin, j'entends un bruit : c'est le pas d'un cheval ; sur le cheval on voit un homme ; sa grande barbe est blanche. Et, sombre, ce cavalier dit : — C'est moi qui suis l'Ennui, l'époux de la Folie, et lorsque je visite un cœur il se lasse vite de vivre.

1877.

COUPE D'AMOUR

A Louis Vergne

Plus rien que les larmes.
R. MARCELIN.

I

Coupe de vie et de bonheur, verse ton breuvage à flots purs dans mon âme malade ; pour abreuver l'oiseau plaintif l'eau du ruisseau coule toujours. Autan tu fus pleine pour moi, empourpre de nouveau mes joues.

Coupo d'amour, quand tóuti dous
A-de-rèng, souveni tant dous,
Trempavian nòsti labro,
Quand embriaga de toun vin,
Dins un trefoulimen divin,
Nous fasian de poutoun sèns fin,
Poutoun que l'amour abro ;

Coupo de fiò, quand à mis iue,
Esblèugissènto dins la niue,
Me la moustraves bello,
Quand mai resplendènto que tu,
Subre soun front blanc de vertu
Vesiéu s'amoussa li belu,
Li belu dis estello ;

E quand pièi lou jour sourrisènt
Traucavo li nivo adusènt
I flour sa douço eigagno,
Nous trouvavo, iéu à geinoun
Curbènt de bais si blanc petoun,
Recebènt un darrié poutoun
De ma tèndro coumpagno...

II

Alor, n'auriéu cresu jamai
Que li bèlli roso de Mai
Avien, coupo divino,

Coupe d'amour, lorsque tous deux tour à tour, souvenir si doux, nous trempions nos lèvres, lorsque enivrés de ton vin, dans un divin frémissement, nous nous faisions des baisers sans fin, baisers que l'amour enflamme ;

Coupe de feu, lorsque à mes yeux, éblouissante dans la nuit, belle tu me la montrais, lorsque plus resplendissante que toi, sur son front candide je voyais s'éteindre les lueurs, les lueurs des étoiles ;

Et lorsque le jour souriant perçait les nuages apportant aux fleurs sa douce rosée, nous trouvait, moi à genoux couvrant ses petits pieds blancs de caresses, recevant un dernier baiser de ma tendre compagne...

II

Alors, je n'aurais jamais cru que les belles roses de Mai eussent, coupe divine, les autans qui les

Lou ventas que li coucho en fum,
Que vèn l'escur subre lou lum,
E que li flour dóu dous perfum
Venguèsson dins l'espino.

Alor, quand vuejant lou bonur
Dintre nosto vido d'azur,
Noun sabiéu, bello coupo,
Que l'ivèr secant lou ribas,
Chanjavo piéi l'eigueto en glas,
E que touto espigo eiça-bas
Dauravo pèr la coupo.

III

E moun ivèr aro es vengu,
E de tant d'amour qu'ai begu
En glas aro es lou rèsto,
E Mars noun tournara pèr iéu
Foundre moun sourgènt, ni l'estiéu
Pas un soul rai rendrà lou fiéu
A ma coupo de fèsto.

IV

Ma coupo es pleno enjusqu'au bout
D'un vin que déurai béure tout,
D'un vin qu'en rajant cremo,
Car moun ambrouslo d'amour

chassent en fumée, que sur la lumière arrivât l'obscurité, et que les fleurs au doux parfum vinssent parmi les épines.

Alors, quand versant le bonheur dans notre vie sans mélange, j'ignorais, belle coupe, que l'hiver séchant la rive, glaçait ensuite l'eau légère, et qu'ici bas tous les épis se doraient pour la moisson.

III

Ores mon hiver est venu, et de tant d'amour que j'ai bu, congelé est maintenant le reste, et Mars pour moi point ne retournera fondre ma source, ni l'été pas un seul rayon qui rendra le cours à ma coupe de fête.

IV

Ma coupe est pleine jusqu'au bord d'un vin que je devrai tout boire, d'un vin qui brûle en coulant, car mon ambroisie d'amour que nuit et jour nous

Qu'à dous bevian la niue, lou jour,
En passant subre la doulour
S'es virado en lagremo.

6 *de Desèmbre* 1875.

LOU DARRIÉ BRANDE

A F. Fertiault.

I

« Anaren plus au bos... » L'auro vènto tant forto
Que lou sòu adeja se cuerb de fueio morto.
O jouvènço, viren, an pas tóuti toumba.
Dóu brande rèsto enca... quant rèsto encaro à dire?
— Tres coublet.— An, viren, i'a 'ncaro de que rire...
« Anaren plus au bos, li lausié soun coupa. »

II

« Anaren plus au bos... » Leisso que te poutoune,
Marieto, lou vènt, di poutoun que te doune,
Secara proun lou mèu. — Jouvènt, sias arrapa?
Dóu brande rèsto enca. . quant rèsto encaro à dire?
— Dous coublet.— An, viren, i'a 'ncaro de que rire...
« Anaren plus au bos, li lausié soun coupa. »

buvions ensemble, en passant sur la douleur s'est tournée en larmes.

6 *Décembre* 1875.

LE DERNIER RONDEAU

A F. Fertiault.

I

« Nous n'irons plus au bois... » Le vent souffle si fort que déjà le sol se couvre de feuilles mortes. O jeunesse, tournons, les feuilles ne sont pas toutes tombées. Du rondeau il reste encore... que reste-t-il encore à dire? — Trois couplets. — Allons, tournons, il y a de quoi rire encore... « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. »

II

« Nous n'irons plus au bois... » Laisse que je t'embrasse, Mariette, le vent, des baisers que je te donne, ne sèchera que trop le miel.— Jeunes gens, êtes vous enlacés? Du rondeau il reste encore... que reste-t-il encore à dire? — Deux couplets. — Allons, tournons, il y a de quoi rire encore... « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. »

III

« Anaren plus au bos... » Se l'autouno, o poulido,
Couchavo de toun cor nòstis amour flourido,
Li fueio en revenènt me retrouvarien pa...
Dóu brande rèsto enca... quant rèsto encaro à dire ?
— Un coublet. — An, viren, i'a 'ncaro de que rire...
« Anaren plus au bos, li lausié soun coupa. »

IV

« Anaren plus au bos... » O ma douço chatouno !
« Anaren plus au bos... » Encaro uno poutouno ;
Ai ! ai ! se lou malur nous anavo acipa.
E lou brande es fini ; jouvènt, sauten encaro.
Marieto, ta man de la miéu se separo...
« Anaren plus au bos, li lausié soun coupa. »

FIN

III

« Nous n'irons plus au bois... » Si l'automne, ô charmante, chassait de ton cœur nos amours fleuries, les feuilles revenant ne me retrouveraient pas... Du rondeau il reste encore... que reste-t-il encore à dire ? — Un couplet. — Allons, tournons, il y a de quoi rire encore... « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. »

IV

« Nous n'irons plus au bois... » O ma douce mignonne ! « Nous n'irons plus au bois... » Encore un baiser ; Aïe ! si le malheur allait nous atteindre ! Et le rondeau est fini ; jeunes gens, sautons encore. Mariette, ta main se défait de la mienne... « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. »

FIN

TAULO

TABLE

I. — LES AURORALES

Pages.

A un Ami..... 9
Notre Destin..... 15
Sur le pont d'Avignon..... 17
Les trois Amants..... 19
Départ des Pêcheurs Phocéens..... 21
Le Pêcheur..... 23
Les bijoux de Mireille..... 25
Avec sa plume..... 27
Chez les Muses..... 29
Devant Saint-Louis d'Antin..... 39
A Frédéric Mistral..... 41
Berceuse..... 45
Chanson d'antan..... 49
A ma filleule Marie-Louis..... 51
A petite Reine..... 53
La Maie..... 57
L'Ophélie provençale..... 65
A madame Devriès..... 71
A la Fontaine de Vaucluse..... 73
A la Reine Elisabeth..... 79

II. — QUAND S'ESPANDISSON

Pajo.

A-n-uno jouino Castelano 86
Memento 90
Mandoulineto 100
O moun Amigo ! 102
Uno Lagremo 104
Ma grando Bruno 108
A-n-uno mignoto Cantiniero 112
A-n-uno Italiano 114
A l'Amigo qu'ai entre-visto 120
A-n-uno Parisenco 122
Cansoun 124
Souto un Retra 130
Estreno 132
En esperant la Luno 134
Primovèro 138
Bello Niue 140
A ma Femo 142

III. — EN PLEN SOULÈU

A ma Sorre 150
Li Vers 154
Souleiado 156
La Liouno 158
Lou Verai 164
Li Marinié 170
Li Moundaire 174
Lou Brande di Jouvènt 176

II. — LORSQU'ELLES SE RÉPANDENT

Pages.

A une jeune Châtelaine..... 87
Memento..... 91
Mandolinata..... 101
O mon Amie !..... 103
Une Larme..... 105
Ma grande Brune 109
A une mignonne Cantinière..... 113
A une Italienne..... 115
A l'Amie que j'ai entrevue..... 121
A une Parisienne..... 123
Chanson..... 125
Sous un Portrait..... 131
Etrennes 133
En attendant la Lune..... 135
Primevère..... 139
Belle Nuit..... 141
A ma Femme..... 143

III. — EN PLEIN SOLEIL

A ma Sœur..... 151
Les Vers 155
Coup de Soleil..... 157
La Lionne..... 159
Le Vrai 165
Les Mariniers..... 171
Les Cribleurs..... 175
Le Rondeau des Jeunes..... 177

Pajo.

Brinde pourta dins un banquet d'Ome dóu quèi..... 184
Frederi Mistrau 186
A Mlle Leountino Goirand 188
A prepaus de l'Odo à Paris..... 194
La Valso 202
Avans la letro 206
La Mar ris 208
Gloria Victis!.. 214
Brinde à Teodor Aubanèu 220
Sus la Danaë dóu Tician..... ..... »
Esblèugimen.. 222
L'Oustau de moun Paire..... 228
Li Desnarrado de Sant-Sauvaire... 230
? (A m s ami de Four-cauquié)..... 234
Brinde à la Memòri dóu pouèto Fourtunat Chailan..... 236
Sus un Trounc de Castagnié..... 238
A l'Italio..... 240
Li Rasin 244
A l'Unioun di Felibre..... 250
Brinde à la Coupo 252
Lou Rèi béu ! 254
Lou Vin d'Albi 256
Li Chivalié dóu Soulèu 258

IV. — A JOUR FALI

Cantico..... 264
La Roumanso dóu paure Chivalié..... 266
Lou Brès dóu Gigant 278
Vers blanc 280
Au Coumandant d'Esgrigny d'Hervilo..... 284

Pages.

Toast porté dans un banquet de Portefaix 185
Frédéric Mistral. 187
A Mlle Léontine Goirand..... 189
A propos de l'Ode à Paris..... 195
La Valse.. 203
Avant la lettre..... 207
La Mer rit..... 209
Gloria Victis!.... 215
Toast à Théodore Aubanel. 221
Sur la Danaé du Titien.. .... »
Eblouissements..... 223
La Maison de mon Père 229
Les Défigurées de Saint-Sauveur 231
? (A mes amis de Forcalquier)..... 235
Toast à la Mémoire du poète Fortuné Chailan 237
Sur un Tronc de Châtaignier.. 239
A l'Italia.... 241
Les Raisins.. 245
A l'Union des Félibres..... 251
Toast à la Coupe..... 253
Le Roi boit ! 255
Le Vin d'Albi..... 257
Les Chevaliers du Soleil..... 259

IV. — A LA CHUTE DU JOUR

Cantique..... 265
La Romance du pauvre Chevalier..... 267
Le Berceau du Géant.. 279
Vers blancs... 281
Au Commandant d'Esgrigny d'Herville..... 285

Pajo.

Silènci..... 286
Au pouèto Jóusè Autran..... 288
Lou Nouvè dis Ourfanèu..... 290
Escri sus uno pajo de la « Miòugrano »..... 296
La Mar plouro..... 298
Avans lou darrié Poutoun..... 302
Moun Brinde à Santo-Estello de 1880..... 304
Plueio..... 308
Au paure Rave..... 310
Veici l'Autouno..... 312
Inchaièngo..... 318
L'Eros de Diéu..... 324
A dos Vierge raubado..... 326
A Jan Monné..... 328
Fre..... 330
L'Enuei..... 332
Coupo d'Amour..... 334
Lou darrié Brande..... 340

Pages.

Silence..... 287
Au poète Joseph Autran 289
Le Noël des Orphelins..... 291
Ecrit sur une page de la « Grenade »..... 297
La Mer pleure..... 299
Avant le dernier Baiser..... 303
Mon Toast à la Sainte-Estelle de 1880..... 305
Pluie..... 309
Au pauvre Rave..... 311
Voici l'Automne..... 313
Insouciance..... 319
Le Héros de Dieu..... 325
A deux Vierges ravies..... 327
A Jean Monné..... 329
Froid..... 331
L'Ennui..... 333
Coupe d'Amour..... 335
Le dernier Rondeau..... 341

DU MÊME AUTEUR :

La Marsiheso, drame en 3 actes en vers.

Moun Album, portraits méridionaux.

Li Meüaioun, nouveaux portraits méridionaux.

Paplé pinta, autres portraits méridionaux.